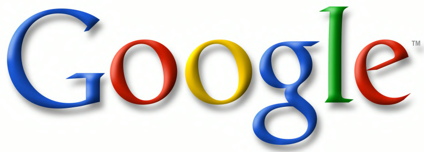
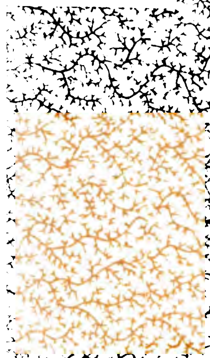
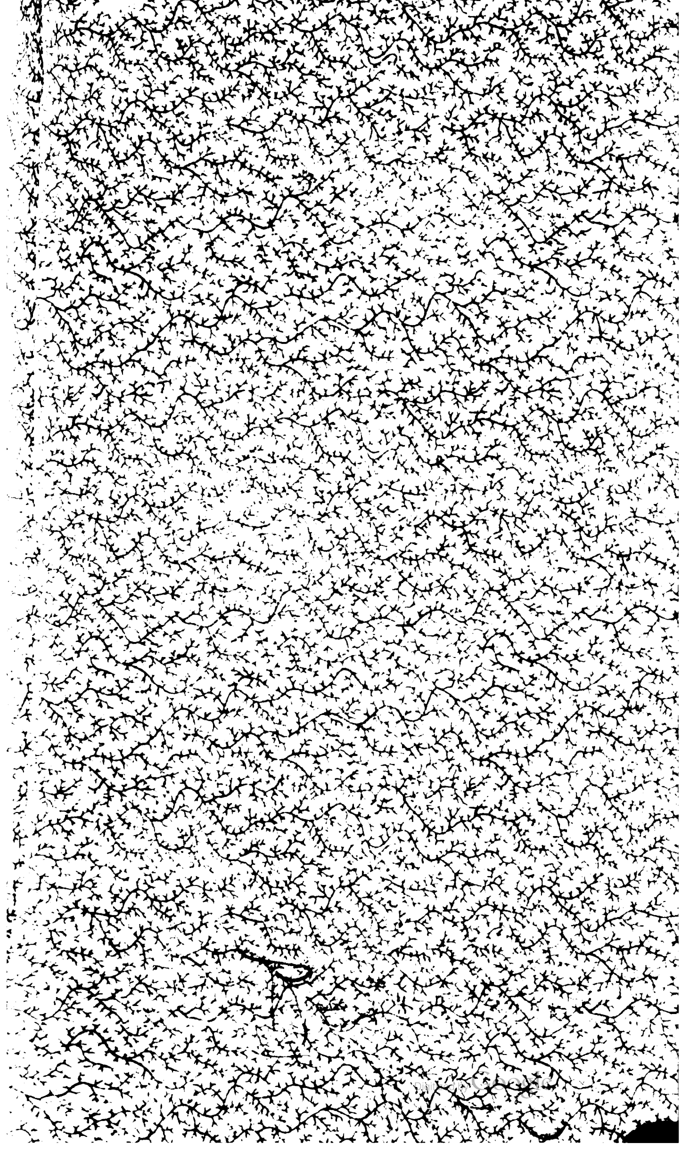





RETIOSA
FACIT







LE LUNDI,

NOUVEAUX RÉCITS

DE MARSILIUS BRUNCK.

LE

LUNDI,

NOUVEAUX RÉCITS

DE MARSILIUS BRUNCK,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

DE L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG,

RECUEILLIS PAR LE

Baron de Reiffenberg.

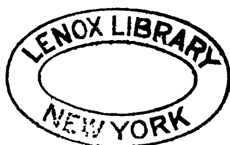
My little spirit, see,
Sits in a foggy cloud.

SHAKSPEARE; *Macbeth*.

BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET COMPe, LIBRAIRES.

1835.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

— Madam, we'll tell tales?
— Of sorrow, or of joy?
— Of either, madam.
SHAKSPEARE, *Richard II*, act. III, sc. 4.

Je commence par prévenir que ceci n'est point une toile d'environ trente pieds de large sur vingt de haut et où l'on aurait peint, par exemple, le bon duc d'après un sapeur, Marie de Bourgogne d'après une marchande de bouquets; ce n'est pas non plus une chose qui se chante ou se transforme en *concerto*.

Avis donné pour l'acquit de notre conscience d'éditeur et afin de ne pas tromper les personnes éclairées qui, dans notre Belgique, réduisent magnifiquement tous les arts libéraux à deux : la peinture et la musique.

Qu'est-ce donc?

Rien que la continuation des récits de notre ami Marsilius Brunck, mort dernièrement du *choléra morbus*, continuation que le *succès colossal* de son *Dimanche* (1) nous a fait une loi de mettre sous les yeux du public.

Il est certain que la plupart des récits réunis sous le titre du *Dimanche* ont été répétés ou traduits dans des recueils étrangers. Cet empressement flatteur aurait pu même devenir pour l'auteur la cause d'une petite mortification, puisque dans les *Archives du nord de la France* et dans l'*Églantine*, livre fashionable s'il en est, on a reproduit *Madame Deshoulières à Bruxelles*, non pas telle que l'auteur a écrit cette anecdote, mais sur l'extrait donné par un journal de Bruxelles et qui, à la mode de tous les extraits, dépouillait le texte d'une partie de son originalité.

Voilà donc encore une publication éminemment nationale (c'est ainsi, vous le savez,

(1) Bruxelles, 1834, 2 vol. in-18.

que s'énonce l'imposante majesté de nos gazettes).

Car Marsilius aimait à parler des mœurs et de l'histoire de la Belgique; entre nous, il était bien plus belge qu'allemand, et son premier éditeur n'a pas dit toute la vérité sur ce point.

Aussi rien ne le choquait davantage que de voir sans fin ni cesse le peuple Belge travesti, calomnié à l'étranger. Mais comme il avait une forte tête et qu'il comprenait à merveille qu'on ne détruit pas les préjugés du beau monde avec de gros livres, de poudreux manuscrits, des chroniques illisibles, il se jeta dans la petite littérature et se mit à composer des contes. — Des contes!

Ce volume contient cependant des morceaux purement historiques, tels que celui sur le séjour de Louis XI aux Pays-Bas, la notice consacrée à Olivier-le-Diable, etc.

Remarquez, s'il vous plaît, que malgré l'amour de Brunck pour la vérité, il n'eût pas nié le talent de M. Janin qui se moque de

nous, il n'eût pas même manqué de galanterie envers mistress Trollope qui nous apprend des particularités si singulières sur notre propre compte.

Il eût épargné jusqu'à ces commis-voyageurs littéraires que Paris nous expédie par intervalle pour s'assurer si le Belge est un animal à deux pieds sans plume, doué d'une âme, et qui partent pour nos provinces comme s'il s'agissait de visiter les Esquimaux ou de découvrir le passage polaire.

Ce n'est pas assez, en effet, d'être exact et vrai, il faut encore être tolérant.

Quant à nous typographes, bibliopoles et bibliopèges, nous serions fort aises que cet in-dix-huit fournît aux critiques l'occasion de répéter que les lettres prennent ici un développement prodigieux : nous le voudrions en qualité de spéculateurs, car pour l'écrivain, il est bien mort, et les madrigaux des journalistes, si neufs, si flatteurs qu'ils soient, ne sauraient le tirer de la tombe.

A CHARLES NODIER.

C'est aux esprits bien faits qu'il faut chercher à plaire.

P. CORNEILLE.

UNE LÉGENDE
DE LA HESBAYE.



RASSE A LA BARBE.
1185.

Grans domaiges seroit se li noms des bons quy trespassez sont, périssoit, et poroit encor possiblement avenir, que ly nobleche teilement déclinée, soy poroit releveir et renforchier.

JACQUES DE HEMRICOURT, *Miroir des nobles de Hasbaye.*

UNE LÉGENDE

DE LA HESBAYE.



RASSE A LA BARBE.

J'ai fait son horoscope.
LA FONTAINE, liv. XI, fable 1re.

C'est une bien jolie ville que Huy, avec son pont de pierres de 200 pieds de long sur 35 de large, d'où la vue se rafraîchit dans le large bassin de la Meuse enflée des eaux rapides du Hoyoux, puis se relève sur des collines couronnées de bois ou de pampres, et contemple tantôt un fort scellé dans le roc, tantôt la gothique collégiale dont le soleil, à son couchant, enlumine la délicate rosace.

Que de fois je me suis arrêté sur ce pont!

que d'heures j'ai passées immobile et penché sur son parapet, m'abandonnant à une délicieuse paresse de corps et d'intelligence, pouvant à peine saisir ma fugitive pensée, et plongé dans un anéantissement tel qu'il m'eût été impossible de distinguer le monde réel des apparitions confuses et changeantes, des images à peine esquissées qui se jouaient de mon esprit! Alors la limite qui sépare la veillée du sommeil, la mort de la vie, s'effaçait complétement jusqu'à ce que le son du tambour, les craquemens d'un lourd chariot ou l'indiscrétion d'un passant me tirassent de cette voluptueuse léthargie.

Mais ce n'est pas pour me livrer à une rêverie sans objet que je visite encore ces lieux : je viens leur redemander de vieux souvenirs, de vieilles légendes, un peu de cette poussière d'autrefois que je voudrais avoir le talent de ranimer.

On était dans la dix-septième année du règne de Raoul, évêque de Liége, dont la cupidité et les mauvaises mœurs déshonorèrent le siége de St.-Lambert. Les fêtes pascales avaient ramené en 1185, les grotesques solennités, les joies grossières que l'ignorance et le déréglement

mêlaient alors aux pompes sévères du culte. Déjà néanmoins le burlesque et la licence commençaient à perdre de leur attrait. Après avoir été pendant plusieurs jours, encensée à l'autel et promenée en triomphe dans toute la ville, la courtisanne chargée du rôle de la *reine de pâques*, voyait son diadème de clinquant et sa pourpre frippée en butte aux moqueries des enfans et de la populace. Il fallait du neuf à la multitude : le hasard la servit à souhait.

Un beau matin défila par la ville une longue cavalcade. Des trompettes ouvraient la marche, des écuyers vêtus de sendal et de riches fourrures, des veneurs au cornet d'argent, des fauconniers leurs oiseaux sur le poing, montaient des chevaux magnifiques, recouverts de housses splendides, tandis que des piqueurs habillés de vert de la tête aux pieds, tenaient en lesse quantité de limiers, de lévriers, de chiens courans, d'épagneuls, de chiens d'Angleterre et d'Artois, de *petits chiens glapissans et de braconniers huants,* comme dit Mathieu de Coucy. Des sommiers faisant sonner leurs sonnettes et chargés d'énormes bahuts sur lesquels on avait peint des armoiries, fermaient le cor-

tége au milieu duquel on remarquait un jeune homme de bonne mine, qui semblait le maître de tout ce monde.

Son juste-au-corps vert, garni de martre zibeline et de joyaux, dessinait une taille qui réunissait l'élégance à la force. Une toque de velours, négligemment jetée sur son épaisse chevelure, lui couvrait un sourcil. Sa figure était franche et noble, son regard résolu, sa bouche un peu moqueuse; sa barbe noire, courte et serrée lui donnait un air martial et plus viril qu'il n'appartenait peut-être à son âge.

Les pages qui l'entouraient, portaient les diverses pièces de son armure richement damasquinée, et un héraut, revêtu du tabard bariolé, soutenait sa bannière où d'un fond d'or se détachait la figure d'un gonfanon de gueules à trois pans.

Ce spectacle réveilla la curiosité défaillante des habitans de Huy. L'éclat et le bruit sont toujours sûrs d'attirer le peuple, dont l'axaltation est d'autant plus expansive qu'il connaît moins ce qu'il admire. Quel était ce personnage si bien accompagné, d'une figure si distinguée?

c'est, disaient les ecclésiastiques et les anciens, un légat de la cour de Rome envoyé pour une enquête sur la scandaleuse simonie de l'évêque et sur la conduite de son favori le boucher Udelin, qui vend les prébendes à l'enchère sur le même étal où il débite sa viande. — C'est, assuraient les nobles, un prince, le roi d'Arménie, le prêtre Jean peut-être, qui vient chercher l'évêque Raoul pour aller à la croisade.— C'est un chevalier, certifiaient les femmes, un paladin qui court le monde afin de complaire à sa belle et de lui rapporter la dépouille de quelques géans et enchanteurs.

Si l'on interrogeait les gens de l'inconnu, ils paraissaient s'être donné le mot pour dérouter tous ces faiseurs de suppositions. Aux questions multipliées qu'on leur adressait, ils répondaient avec politesse, mais s'amusaient visiblement de l'inquiétude publique en confirmant par des demi-confidences tantôt une conjecture, tantôt une autre. Seulement ils voulaient bien convenir, sans rien préciser davantage, que leur maître s'appelait messire Rasse à la Barbe. Toute la ville était en émoi : à la grille des couvens, sous l'auvent des boutiques, dans la salette des gen-

tilshommes, on ne parlait que du voyageur. Grâce à cette propice diversion, les victimes habituelles du commérage quotidien respirèrent en liberté et des intrigues qu'on eût éventées dès leur début, passèrent inaperçues.

Certain vieillard, dans sa jeunesse, avait été à Paris et, en conséquence, jouissait parmi ses concitoyens de toute la considération que pouvait donner un voyage si lointain et si périlleux; lui soupçonnait messire Rasse d'origine française. Cette opinion, malgré son poids et les preuves à l'appui, n'était pourtant pas générale, car il ne manquait pas de personnes qui préféraient ouvertement les explications où il entrait une plus grande dose d'extraordinaire et de merveilleux.

Les plus curieux, réunis en assemblée, déléguèrent des commissaires pour suivre toutes les démarches de l'étranger, faire les perquisitions convenables et informer leurs commettans du résultat.

On sut ainsi, dès le second jour, qu'à son arrivée l'inconnu, après avoir entendu dévotement la messe, avait fait un copieux repas; qu'à table, il s'était appesanti sur l'excellence

des truites et des écrevisses de Meuse ; qu'il avait loué un vaste bâtiment, inhabité depuis plusieurs années, et dans lequel il s'était logé avec son équipage et sa suite ; qu'il avait visité toutes les curiosités de la ville, particulièrement le tombeau du vénérable Pierre l'Hermite, à l'abbaye de Neufmoustier; qu'il s'était informé, s'il restait encore des vestiges d'Ogier-de-Danemarck ; qu'enfin, dans ses courses, il avait paru remarquer les jolis minois et s'était montré plein de générosité pour les pauvres.

Aujourd'hui, le passeport des voyageurs réclamé à la porte de la ville et déposé dans les bureaux de la municipalité, apprendrait en un clin d'œil, ce qu'il était alors si difficile de deviner, et rendrait une partie de ces observations superflues. Heureux temps, où le citoyen pénétré du sentiment de son indépendance et de sa dignité, a la police pour premier confident et renonce constitutionnellement au droit de faire deux pas sans son aveu !

Le fait de la location d'une maison annonçait un séjour d'une certaine durée. Les économistes calculèrent à une maille près ce qu'il reviendrait à la ville de la dépense journalière d'un

seigneur, dont le train était si considérable, et plusieurs mères de famille se livrèrent à des espérances d'établissement pour leurs filles. —Quelle folie! pensaient les sages; croire qu'un ambassadeur du pape épouserait une petite bourgeoise du Condroz ou de la Hesbaye !

Rasse, à qui l'on rapportait tous ces propos, n'en faisait que rire et recommandait à ses serviteurs d'entretenir, le plus possible, l'incertitude. La bande joyeuse des écuyers, des veneurs, des fauconniers, des pages et des piqueurs, secondait admirablement ses vues, car ils venaient, à n'en pas douter, d'un pays où l'art de gausser était porté à sa perfection.

Cependant, quelle que soit la prodigue bonté de la providence, les ridicules d'une ville telle que Huy, n'étaient pas inépuisables. Messire Rasse, après s'être assez amusé de l'étonnement et de l'imaginative des badauds, après avoir bien vu les églises et ce qu'elles renfermaient, et s'être fait répéter les légendes du compagnon d'Olivier et de Roland, songea à prendre un divertissement moins prompt à causer la satiété. Né l'un des plus fiers chasseurs qui pût exister

devant Dieu, son goût pour la chasse avait même influé d'une manière assez fâcheuse sur sa destinée. Mais loin d'affaiblir sa passion pour cet exercice, les événemens dont il aurait pu se plaindre, l'avaient au contraire fortifiée. Ce n'était pas seulement aux habitans des airs, des champs et des bois qu'il déclarait une guerre acharnée; il n'épargnait pas non plus ceux des eaux. Quelque temps qu'il fît, on le voyait, plein d'ardeur, chasser tour-à-tour au poil, à la plume, au tir, au vol, aux toiles, pêcher à la ligne ou au filet.

La partie du pays de Liége où nous sommes maintenant, serait choisie exprès par ces chasseurs dont les fatigues doublent les jouissances, qui aiment à lutter contre des obstacles et cherchent dans leur plaisir quelque chose d'imprévu et d'aventureux. Ce n'est pas la Flandre avec son sol uni, ses grasses prairies, ses campagnes plantureuses, où le perdreau et le lièvre ne se blottissent qu'entre les blés et les perches de houblon, dans des champs bien alignés, derrière des haies droites et soigneusement tondues; c'est une nature moins tranquille, de roides collines, des vallées caillou-

teuses, coupées de petites rivières que la moindre pluie change en torrens; ce sont des taillis, des buissons qui poussent entre le schiste et le silex, le quartz et le tuf calcaire; des bois touffus qui offrent un asile impénétrable aux biches, aux chevreuils, aux sangliers; des ruisseaux capricieux, de petits lacs, et, au lieu de canaux creusés par la main des hommes, la Meuse, cette noble rivale du Rhin, la Meuse qui se promène majestueusement entre des rochers et des châteaux.

Les autres provinces de la Belgique annoncent à celui qui les parcourt des contrées destinées à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. Leurs paysages décèlent je ne sais quoi de bourgeois qui sacrifie le pittoresque à l'utile. La Hesbaye présente un aspect plus féodal : de ses rochers, de ses abruptes éminences devaient nécessairement surgir de menaçantes forteresses, d'orgueilleux donjons; dans ces lieux on conçoit la possibilité des guerres privées qui ensanglantèrent le moyen âge, des résistances individuelles qui bravaient les grands pouvoirs sociaux.

Rasse y trouvait le moyen de satisfaire le

besoin d'action dont il était tourmenté ; il en recherchait avec prédilection les sauvages solitudes et en fouillait les retraites les plus ignorées.

Depuis plusieurs jours il battait les bois de Glesche et d'Awirs, d'Engis et d'Hermalle. Fatigué de la poursuite d'un daim, il descendit de cheval et se mit à cotoyer l'Yerne, s'arrêtant par intervalle pour amorcer la carpe dorée ou la perche fringante. Il était seul en ce moment, et dans les sites qui le charmaient, tâchait de découvrir quelque ressemblance avec le pays où il était né. Ce retour sur le passé n'avait rien toutefois de la sentimentalité vague, stérile, énervante, que nous appelons mélancolie et qui appartient à une génération molle et sans vigueur. C'étaient des regrets tempérés par une courageuse confiance dans l'avenir, par un mâle désir de corriger le sort, et non ce mol abattement qui est presque devenu pour nous un libertinage de l'âme, une débauche de la pensée.

La matinée n'était pas encore près de finir. Un épais brouillard, pareil à la fumée d'un volcan, s'affaissait sur le sommet des coteaux,

le soleil n'apparaissait qu'à travers un fluide grisâtre et des gouttes de rosée pendaient à chaque bourgeon des arbres dont le printemps voilait de nouveau la triste nudité.

Rasse se croyait éloigné de toute habitation, quand il ouït le tintement d'une clochette et aperçut au bout de la clairière qui s'élargissait entre deux bouquets de sapins, le portail dentelé et fleuronné d'ancolies d'une chapelle. De temps à autre le vent lui apportait les notes graves de l'orgue et du chant des prêtres, et il lui semblait que l'encens et la prière parfumaient à l'envi le bocage. Le culte de Jésus, né dans une étable, de Jésus adoré d'abord par des bergers, a une grâce ineffable au milieu des campagnes, et pour moi, tout soldat que j'étais, je n'ai jamais entendu dans nos bivouaçs rustiques, sonner l'*angelus*, sans être ému jusqu'au fond des entrailles.

Pieux comme il l'était, Rasse ne pouvait souffrir qu'on célébrât si près de lui les saints mystères sans éprouver le désir d'y assister. Il se dirigea donc vers la chapelle, et y entra d'un air de recueillement. Devant l'autel, un veillard noblement vêtu malgré l'austérité de son

costume, était dévotement agenouillé sur un prie-dieu. A quelques pas de ce seigneur, cinquante à soixante personnes des deux sexes, qui semblaient appartenir à sa maison, imitaient la componction du maître. Rasse se cacha derrière un pilier, et en dirigeant son attention vers la cérémonie, il vit une femme que sa guimpe, son manteau et surtout son attitude conspiraient à lui cacher. Elle était sur le même rang que le vieillard, et à sa gauche. Or cette place ne convenait qu'à une fille, à une épouse, et le plus ou le moins de probabilité de l'un de ces degrés d'affinité occupa Rasse beaucoup plus qu'il ne l'aurait voulu dans un lieu où il n'apportait ordinairement que des pensées religieuses.

En regardant autour de lui, il remarqua diverses sépultures parsemées de fleurs de lis d'argent, et lut sur quelques-unes de ces tombes le beau nom de Warfusée. Versé dans les généalogies, la seule science que possédât alors un gentilhomme après celles des armes et de la chasse, il se rappela aussitôt l'antiquité de cette famille, dont jadis l'entretenait quelquefois sa

mère, toujours prodigue de caresses et d'histoires de chevalerie.

Il avait donc sous les yeux un descendant de ces preux dont les exploits faisaient l'admiration de son enfance, et dont le sang s'était mêlé avec le sien par de fréquentes alliances. Ainsi la terre étrangère lui retraçait avec vivacité les premières impressions de sa vie.

La messe achevée, le sire de Warfusée se leva en présentant la main à la dame qui venait de rabattre sa guimpe sur son visage et demeurait invisible. C'était un homme d'un âge avancé, mais encore vigoureux : sa figure exprimait en même temps la bonté et l'habitude du commandement. L'aspect d'un inconnu le frappa, et il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers qui s'approcha de Rasse pour l'avertir que monseigneur, dont l'hospitalité était fameuse dans tout le pays, lui faisait l'honneur de le convier à sa table. Malgré la forme de cette invitation, Rasse l'accepta avec empressement, soit qu'il se sentît entraîné par la puissance de ses souvenirs, soit qu'il cédât à l'envie de connaître qui était cette femme à la guimpe discrète et avare.

Lorsque Rasse fut introduit dans la salle du banquet, il ne s'y trouvait encore personne. Un page vint bientôt lui offrir de l'hippocras dans un hanap d'or, tandis que le maître d'hôtel surveillait ses aides qui dressaient le couvert sur des planches soutenues par des escabeaux et d'où retombait un tapis de brocard sur lequel on finit par étendre un fin doublier, la nappe des modernes.

Des cymbales, signal du dîner, se firent entendre; une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et le sire de Warfusée parut avec une jeune damoiselle d'inviron seize ans. Rasse fléchit aussitôt le genou devant la châtelaine, et salua le baron avec autant d'aisance que de dignité. Il était facile de voir qu'il venait de bon lieu, aussi Warfusée l'accueillit-il parfaitement, en conservant néanmoins le ton de la supériorité. Par une suite des mœurs patriarcales qui régnaient dans ce château, il se garda bien de lui demander son nom. Rasse, désirant garder l'*incognito*, ne jugea pas à propos de le prévenir, mais ce silence fut inutile, car au moment de prendre place, une grande rumeur s'éleva dans les cours spacieuses du

manoir. Des cors, des trompettes se mêlaient aux aboiemens de la meute et aux cris *Dammartin*, *Dammartin*, poussés par des voix multipliées. A ce nom, le sire de Warfusée parut surpris. — Un Dammartin dans ma maison, s'écria-t-il ; ce serait un beau jour pour moi; sire étranger, souffrez que j'aille à la rencontre de ce seigneur, dont vous êtes peut-être un des officiers. — Non, ce sont mes gens qui me cherchent, répondit Rasse de l'air le plus simple, et si vous le permettez, j'irai me montrer à eux pour les rassurer. —

Il se mit, en effet, à une fenêtre, et de nouvelles fanfares, des clameurs plus bruyantes saluèrent sa présence.

Lorsqu'il se fut rassis, il put voir dans les yeux de Warfusée et de sa fille une satisfaction réelle. Toute froideur, toute réserve avaient cessé : ils semblaient l'un l'autre se connaître.

— Je vous ai laissé lire au fond de ma pensée avant que je susse qui vous étiez, dit à son hôte le vieux Warfusée; j'aime maintenant à confirmer les paroles qui me sont échappées tout à l'heure. Oui, les Dammartin seront toujours accueillis dans ces murs comme des amis,

comme des parens; plus d'une fois leurs ancêtres et les miens ont combattu dans les mêmes rangs et se sont demandé réciproquement des épouses. Tu ne l'ignores pas, Alix, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille, toi qui défierais le roi d'armes les plus versé dans la science des généalogies, et dont la mémoire fidèle vient au secours de mes souvenirs effacés. —

Alix répondit par un doux sourire, car la douceur était le trait distinctif de sa physionomie et de son caractère. Jeune, fraîche, enjouée, elle avait plus de charme et de grâce que de beauté, mais son regard naïf et malin, modeste et tendre, était fait pour exercer un grand empire. En la voyant, Rasse fut loin cependant d'éprouver de ces révolutions subites que ces sortes de rencontres causent d'habitude aux héros de romans. Point de coup de foudre, pas même de tressaillement ni de palpitation. Rasse avait l'air de retrouver une personne qui depuis long-temps lui était chère, et qu'il n'avait quittée que la veille.

La journée se termina pour lui de la manière la plus agréable; il se croyait encore au foyer paternel et se livrait avec abandon à cette

causerie facile, légère, inconstante, dont la nature a fait un besoin aux Français. Les guerres de France et de Flandre, les anecdotes généalogiques, les subtilités de la venerie alimentaient tour-à-tour la conversation à laquelle Alix prenait aussi une part fort active, par de spirituelles remarques et des récits empruntés soit à l'histoire sacrée ou à la légende, soit à ces épopées romanesques, à ces piquans fabliaux dont les trouvères amusaient le loisir de la noblesse féodale.

Le fruit enlevé, les épices distribuées, Rasse fut provoqué par le sire de Warfusée à une savante partie d'échecs, jeu héroïque dont la connaissance faisait partie de l'éducation d'un chevalier accompli, et dont Alix possédait toutes les finesses. Rasse donna le nom de la damoiselle à la Reine de l'échiquier, et cette galanterie naturellement amenée devint l'occasion de quelques propos où il n'aurait tenu qu'à un esprit un peu exercé de découvrir un commencement d'amour.

Rasse n'était pas revenu plus de deux fois au château que déjà il s'était rendu nécessaire au sire de Warfusée. Alix n'attendait pas son

retour avec moins d'impatience. Dans un siècle où l'autre sexe se vouait exclusivement aux vertus domestiques, et où (à part les tournois et les cours plénières) toutes les coquetteries qui triomphent à afficher une conquête et à étaler des succès n'auraient pas eu de but, puisque la vie de famille tenait lieu de monde, la fille qu'un homme parvenait à captiver, entrevoyait d'abord en lui un époux : les passions exaltées qui échauffent aujourd'hui tant de têtes et les mettent en révolte contre les devoirs de la société, n'avaient pas encore fait du mariage une chose monstrueuse. C'était là, au contraire, que tendaient les chastes vœux d'une femme, qu'elle plaçait son bonheur et sa gloire. Alix songeait donc à l'hymen, et son père partageait ses idées. A la vérité, il n'avait pas encore interrogé Rasse sur bien des points dont un père doit d'abord s'éclaircir; mais la confiance que ce jeune gentilhomme lui avait inspirée était si entière, qu'il aurait rougi de lui adresser la moindre question capable de trahir le soupçon ou le doute. Rasse, par instinct, avait usé de la même délicatesse.

Alix se présentait à son esprit, non sous l'image d'une épouse future, mais d'une sœur. Ceux qui l'approchaient de plus près remarquaient même que le mot de mariage le jetait ordinairement dans une tristesse subite, et qu'alors, il s'enfermait dans sa chambre où il parcourait en se frappant le front de grandes feuilles de parchemin sur lesquelles étaient tracées des figures cabalistiques et des caractères inconnus.

Pour la quatrième fois, il visitait le manoir de Warfusée. Le matin avait été donné à la chasse, et Alix y avait fait briller son adresse. Vers le soir, Rasse était seul avec elle dans la grande salle du château. Il la contemplait attentivement sans prononcer une parole : sa tête tourbillonnait. Alix interdite, baissait les yeux et tenait avec peine l'aiguille qui lui servait à broder en perles une splendide chasuble. Warfusée ayant ouvert la porte sans être aperçu, les considéra, pendant quelques minutes et se mordit malicieusement les lèvres : — Eh ! Eh ! dit-il, m'est avis que la gaîté s'est enfuie de céans et que le castel de Warfusée, à qui, par respect pour mes ancêtres, j'ai laissé la rusticité du vieux

temps, paraît bien maussade au noble sire de Dammartin, habitué aux somptuosités de la cour de France et aux raffinemens du siècle.

— Ce château, répliqua Rasse, semblable à un homme qui s'éveille en sursaut, ce château? il m'offre le bonheur, mais je réfléchissais que si je le quittais....

— Et moi, dit le vieillard, je m'entretenais justement d'une pensée contraire ; tenez, j'allais jusqu'à m'imaginer que vous y restiez...

— Y rester, et comment?

— Par un moyen bien simple, en devenant mon fils.

Et le bon chevalier ouvrait les bras à son hôte, tandis que Alix, devenue plus rouge encore, appuyait fortement la main sur son cœur prêt à lui échapper.

Rasse pâlit, il chancela, les paroles expiraient sur ses lèvres; enfin, il fit un effort désespéré et répondit d'une voix presque intelligible :

— Ce serait, sire, m'accorder le titre dont je serais le plus jaloux; mais dussé-je vous paraître ingrat, je ne saurais l'accepter...

— Mépriseriez-vous mon alliance, dit War-

fusée en redressant la tête (pour Alix j'ai des raisons de présumer qu'elle pleurait).

— Non, sire, répondit Rasse en proie à une intolérable torture, non, votre alliance ne peut que m'honorer, mais écoutez mes motifs, et alors vous me plaindrez au lieu de me blâmer.

Avant que je visse le jour, ma mère avait perdu six enfans; elle en était inconsolable. Ces coups réitérés l'avaient fanée avant l'âge et plongée dans une espèce de marasme. Deux mois encore, et j'allais naître : mon père fut tué en défendant son château attaqué par un seigneur voisin, qui s'était montré constamment son ennemi. Cette perte nouvelle mit ma mère dans un état affreux. Elle accoucha cependant, et contre son espérance, elle me conserva. Que de fois elle répéta : un berceau n'est qu'une tombe retournée; cet enfant, il me sera ravi comme les autres ! — Malgré ses lugubres pressentimens, elle fit les plus grands efforts pour prolonger ma frêle existence. Mais sans cesse alarmée, sans cesse agitée des plus noires terreurs, elle se vit enfin à l'extrémité. J'avais seize ans à cette funeste époque. Avant de fermer les yeux, elle voulut être assurée de mon sort et fit

venir près du lit où elle devait bientôt expirer, un célèbre astrologue que le hasard avait amené dans nos contrées. Fatale curiosité ! c'est elle qui va peut-être nous séparer ! le nécromant, ayant achevé une foule de cérémonies qui me laissèrent une impression profonde, déclara que j'atteindrais le terme ordinaire de la vie ; mais que si j'aspirais à la main d'une femme, cette femme et moi-même nous péririons à l'instant, à moins qu'elle ne fût la fille, oserai-je le dire ?... La fille d'un meunier et d'un prêtre ! Ma mère me fit jurer sur ma damnation que je me guiderais d'après cet oracle, et elle rendit son âme à Dieu. Après cela, dites-moi s'il m'est permis d'accepter l'honneur que vous voulez me faire ?...

— O providence, s'écria le sire de Warfusée en levant les mains au ciel, que vos desseins sont impénétrables ! Vous avez voulu, pour unir ce descendant d'une noble famille à mon Alix, que le chagrin d'avoir vu s'éteindre dans mes bras la plus vertueuse des épouses, m'ait fait chercher parmi les serviteurs de Dieu une fermeté qui m'abandonnait ailleurs, vous avez voulu que le désir d'augmenter l'héritage de

ma fille m'ait engagé à construire dans mes terres quantité de ces machines ingénieuses que nous devons aux croisés, et qui rendent les vents nos tributaires : mon enfant, mon fils, car vous l'êtes, car Dieu et votre mère exigent que vous le soyez, vous voyez en moi celui que le peuple appelle le prêtre de Warfusée et le meunier d'Awirs. —

Qu'on se figure le ravissement de Rasse et la sensibilité d'Alix ! Leur mariage ne rencontrait plus d'obstacle ; il fut fixé à huit jours de là; mais le sire de Warfusée, parlant en lévite, et se rappelant un épisode de l'histoire de Tobie, exigea que les fiancés, dans la crainte d'irriter le ciel, passassent tout ce temps sans se voir et dans des exercices de piété.

Rasse revint à Huy, où il continuait d'être l'objet des discours les plus contradictoires. Pendant qu'on préparait ses équipages de noce, il se condamna à une retraite absolue, attendant avec impatience l'heure de sa délivrance et de sa félicité.

Le jour tant désiré arriva enfin. De grand matin, Rasse descendit à la porte du château de Warfusée. Le pont-levis était levé, et rien

n'annonçait qu'un des premiers barons du pays allait marier sa fille. Rasse surpris sonna du cor, le pont-levis s'abaissa en gémissant, et le chevalier traversa plusieurs cours désertes. Il cherchait Alix du cœur et des yeux : Alix ne paraissait pas. Au bout d'une heure, le sire de Warfusée vint le trouver. Il paraissait abattu et souffrant. Rasse était comme un criminel à qui l'on va signifier sa sentence.

Warfusée le salua et une larme roula dans ses yeux.

— Je vous ai appelé mon fils, dit-il, je vous ai offert tout ce que je possède de plus précieux au monde... Mais j'ai eu l'imprudence de ne pas m'informer des raisons qui vous ont fait quitter votre pays, et ces raisons rendent impossible une union qui souriait à ma vieillesse.

— Je ne vous comprends pas, répartit Rasse, dont l'orgueil blessé surmontait la douleur...

— Cette lettre de l'official de notre prince évêque sera plus claire. —

Rasse prit en tremblant un papier que lui tendait Warfusée, et y lut ce qui suit :

Monsieur de Warfusée,

Je me recommande à votre bonne grâce aussi humblement que je puis.

Le révérendissime évêque, sur le rapport qui lui a été fait qu'un étranger était arrivé en sa bonne ville de Huy, et y attirait l'attention générale par la singularité et le mystère de sa conduite, m'ayant ordonné d'en informer, je suis parvenu à savoir qu'il s'était introduit dans votre respectable famille sans vous révéler qu'il avait encouru l'indignation du puissant roi de France par plusieurs meurtres qu'il a audacieusement perpétrés...

— Je suis donc un grand coupable? dit Rasse en riant.

— Je sais, répliqua d'un ton sévère le sire de Warfusée, je sais que plus d'un de mes pareils se fait un jeu de la vie des hommes, mais moi, ministre du Seigneur, je ne puis considérer du même œil un meurtre....

— Quoi! pas même celui d'un chevreuil ou d'un lièvre? reprit en riant plus fort le sire de Dammartin.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis que le roi de France, jaloux à l'excès du privilége de la chasse, ne m'a exilé que parce que j'en ai usé selon le droit de ma naissance. Quelques-uns des bavards dont la ville de Huy abonde, aura travesti cette peccadille en crime abominable, et l'official du révérendissime évêque aura été dupe de leurs fables.

— Le ciel en soit loué, s'écria Warfusée; car en vérité, Alix et moi nous aurions été plus punis que vous. Allons, que la joie renaisse dans la maison de mes pères, et que la volonté de Dieu s'accomplisse. —

Le jour même, Rasse conduisit à l'autel Alix rayonnante de bonheur, et le mariage fut célébré par leur excellent père, par le Meunier d'Awirs, Prêtre de Warfusée.



BRUXELLES EN 1720.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU COMTE D'AVAUGOUR.

Fugit lasciva puella.

VIRGILE.

The caterpillars of the commonwealth, which
i have sworn to weed and pluckaway.
SHAKSPEARE, *King Richard*, act. II, sc. 3.

4

BRUXELLES EN 1720.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU COMTE D'AVAUGOUR.

Mademoiselle Olympe, grande fille, fraîche, charnue, droite et souple comme un jonc, débuta, il y a quelques années, sur le théâtre neuf de la rue des Fossés-St.-Germain. Elle remplissait fort proprement un petit rôle d'une tragédie d'*OEdipe*, composée par un jeune homme appelé Arouet, garçon qui a de l'esprit comme un démon, mais qui est loin pourtant d'en avoir d'aussi bon aloi que messieurs Campistron et Danché.

Mademoiselle Olympe obtint un prodigieux succès parmi le premier ban de notre noblesse. Je venais de quitter mon précepteur l'abbé

Bricot. Cet excellent guide, la perle des abbés, maniait une rapière mieux qu'un spadassin, vidait d'une haleine un flacon de champagne et possédait encore d'autres talens dont monseigneur l'abbé Dubois, son confrère, aurait droit d'être jaloux.

Il m'avait souvent répété qu'un jeune homme de qualité se devait à lui-même et à sa maison de dépenser pour des comédiennes quelques cinquante mille écus, à son entrée dans le monde.

Je méditais fréquemment sur ce texte qui me semblait un abrégé des maximes de la sagesse, et je n'eus pas plus tôt vu mademoiselle Olympe, que je m'ingéniai à le mettre en pratique.

Malheureusement j'étais novice et amoureux. Au lieu de débuter par les écus, je commençai par des déclarations très-sincères, mais très-insipides et très-ridicules.

Olympe parut surprise de se voir attaquée de la sorte. La pauvre enfant avait beau m'encourager, je n'osais m'expliquer. Mon enragée timidité me réduisait au désespoir.

La belle passa dans mon esprit pour une vertu tigresse : je m'en allais contant partout

que rien ne se pouvait comparer à sa retenue, à sa cruauté ; quand un matin j'appris qu'elle s'était enfuie avec un italien, des violons du roi, et qu'elle avait pris la route de Flandre.

J'étais si affolé de cette créature, que je jurai de tuer l'italien coupable à mes yeux d'avoir abusé de l'innocence d'Olympe ; et que je partis incontinent pour les Pays-Bas, afin de dérober l'infortunée à son ravisseur.

On était en juillet : j'arrivai à Bruxelles par un dimanche.

Je me figurais que les premières personnes que je rencontrerais seraient Olympe et son scélérat d'italien. Au lieu d'eux, je vis de colossales figures de carton, habillées comme du temps de la reine Berthe et représentant tout une famille de géans ; je vis quantité de chars en forme de poissons, d'églises, de tours, de nuages, de vaisseaux, de dragons, et chargés d'enfans bien fardés, travestis en anges, en diables, en saints, en dieux du paganisme. Je vis les compagnies bourgeoises, l'escopette sur l'épaule, enseignes déployées ; je vis le magistrat, les consaux, les États de Brabant, les chevaliers de la Toison d'or, qui tous marmo-

taient dévotement leur rosaire. Je vis un petit homme assez mal accommodé qui occupait la place d'honneur et tenait son gros cierge d'un air sournois ; enfin, au milieu d'un nombreux état-major je vis un officier général étincelant de broderies et dont le visage était aussi franc, aussi ouvert que celui de l'homme au cierge annonçait de dissimulation et de duplicité. A son aspect, un murmure flatteur circula ; des femmes agitèrent leurs mouchoirs. Le militaire en les saluant avec grâce, leur lânça des regards où il y avait encore plus de hardiesse que de galanterie : un homme superbe, qui trompait furieusement son monde s'il n'était un grand abatteur de bois. La fierté et la bienveillance se peignaient en même temps dans ses traits, et il suffisait de le considérer pour être persuadé de sa brillante bravoure. Sans s'inquiéter de l'étiquette, il causait familièrement avec ceux qui l'entouraient, et, quoiqu'il suivît une procession, riait quelquefois aux éclats avec un beau jeune homme qui marchait à côté de lui, et sur l'épaule duquel il s'appuyait affectueusement.

Un de mes voisins, que j'interrogeai, me répondit dans un français des plus sauvages, que

les habitans de Bruxelles célébraient en ce jour, le jubilé du très-saint sacrement de miracle poignardé par des juifs, il y avait de cela 350 ans. Le monsieur qui cheminait la tête baissée tout en se prélassant comme un magister de village, était son excellence le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire de l'empereur aux Pays-Bas; le général était le comte de Bonneval, français passé au service autrichien, *feldzeugmeister* et commandant d'armes à Bruxelles; le beau jeune homme, son fils naturel, le comte de Latour.

— Voilà où nous en sommes, remarqua en soupirant une figure pâle; pour ministre un italien, pour général un français; nos pamphlets même sont l'œuvre de grimauds qui se croient de l'esprit dès qu'ils ont franchi notre frontière; pauvre Belgique! quand seras-tu gouvernée par les tiens? — Parbleu, répondit un gros réjoui, Bonneval est bien des nôtres, il est digne d'être brabançon. N'a-t-il pas toujours défendu les priviléges de la bourgeoisie, et lorsque dernièrement il y a eu des troubles, ne s'est-il pas mis en quatre pour sauver notre digne doyen Aneessens? — Mais il ne va pas à la messe, repartit une dévote en faille, et il

rit à la procession. — Tonnerre ! s'il est le dernier à l'église, il est toujours le premier sur le champ de bataille. — Cette fois c'était un soldat qui parlait en affilant sa luisante moustache.

Je tâchai de continuer ma route et de gagner une hôtellerie, mais le jubilé s'était emparé de toute la ville : il la tenait à son plaisir, à sa fantaisie : impossible de passer une seule rue sans sa permission : or la procession, onduleux et interminable reptile, se déroulait quelque part que je voulusse aller.

Enfin, Dieu merci, j'atteignis la porte d'une auberge. Mais une si grande multitude encombrait Bruxelles, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir un lit, et quand je m'y fus sauvé je ne pus dormir à cause du vacarme effroyable des ivrognes, des pétards, des fusées et des coups d'arquebuse.

La fatigue du voyage, le tintamarre, l'incommodité de mon logis, m'échauffèrent le sang au point que je fus le lendemain hors d'état de me lever. J'étais moulu : on appela un médecin. Quel médecin ! Il se vantait d'avoir étudié à l'université de Louvain, si fameuse dans l'univers... flamand ; et en conséquence, il fit si bien qu'il

changea mon indisposition en une belle et bonne maladie qui me tint trois mois dans mon taudis, souffrant le martyre et rançonné Dieu sait comme.

L'idée, la cruelle idée que durant ma maladie Olympe restait peut-être entre les bras d'un autre, me rendait fou et aggravait ma situation. Oh! qu'il me tardait de sortir et d'aller réclamer la protection du comte de Bonneval, mon compatriote, qui, ayant sans doute aimé, dans sa vie, plus d'une demoiselle Olympe, saurait compatir à mes peines.

Enfin j'échappai à la fièvre et au docteur de Louvain, et à ma vive satisfaction, je me retrouvai sur mes jambes.

En mettant le nez dans la rue, je m'attendais à y rencontrer le jubilé avec ses tentures, ses guirlandes et sa cohue. Point. Il ne restait du Bruxelles que j'avais vu que des rues boueuses et escarpées, de vieilles maisons à pignons bariolés et la garde devant le palais. Du reste, silence presque complet, solitude presque profonde.

Mon cocher, ancien laquais d'un ambassadeur à Utrecht, démontrait pertinemment que le traité de la barrière en était cause. Mais

si le jubilé avait plié bagage et avec lui le mouvement et la vie, le carrosse que j'avais loué ressemblait beaucoup à un des chars qui lui avaient servi de décors : antique machine autrefois dorée et si fort affaissée sur ses sangles, qu'elle traînait à terre.

Je me rendis à la comédie où j'espérais découvrir Olympe. Des acteurs pitoyables jouaient sur un théâtre médiocre, bâti récemment par l'ordre de l'électeur de Bavière, sur les dessins de l'italien Bombardi, car il fallait que je retrouvasse des italiens partout. Cette circonstance que me révéla un des spectateurs, me rendit de mauvaise humeur ; elle me fit juger la pièce plus détestable encore qu'elle n'était, et ce n'est pas peu dire. Je montai sur la scène, vainement je furetai dans les coulisses : point d'Olympe, et quand je m'informai d'elle, on ne sut ce que je voulais dire.

Il me vint dans l'esprit que l'italien qui l'avait enlevée, pouvait l'avoir assassinée, car dans ma pensée, un italien était capable de tout. Épouvanté de ce soupçon, le lendemain je me rendis à l'hôtel du comte de Bonneval pour l'engager à épouser ma vengeance.

C'était justement un de ses deux jours de concert. Il y avait un monde incroyable et passablement mêlé dans ses appartemens, femmes, hommes d'état et de cour, robins, militaires, quelques abbés même et un évêque, si je ne me trompe.

Le comte était engagé dans une conversation fort vive avec un personnage dont la physionomie avait quelque chose de solennel, bien que son accoutrement fût des plus modestes. Le comte lui témoignait tant d'égards, que je présumai que c'était un seigneur d'un rang assez élevé pour ne pas redouter de se compromettre par cette simplicité.

Je fis part de mes conjectures à une dame dont l'excessive parure ne déguisait point le tort que la nature avait eu à son égard. — Vous vous moquez, me dit-elle en minaudant, cet homme est le fils d'un cordonnier de Paris, chassé de son pays pour des couplets abominables. Mais, ajouta-t-elle avec amertume, M. de Bonneval affecte de la bizarrerie dans le partage de ses faveurs, et s'il relève ce qu'il devrait mépriser, il néglige ce qui mérite son hommage. —

Je pris mon temps pour aborder le général qui n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'il m'embrassa et m'accueillit avec une cordialité toute martiale.

J'invoquai sans hésiter son appui pour qu'on coffrât l'italien qui avait assassiné ma maîtresse. Il se mit à rire. — Parbleu, dit-il, la rencontre est plaisante, vous aussi vous êtes en guerre avec un italien? Cette similitude de nos destinées ajoute à l'intérêt que vous m'inspirez. Je vous seconderai, soyez en sûr, quoique mon crédit soit réduit à fort peu de chose par les manœuvres de mon italien, à moi, le premier des hommes pour l'intrigue, le dernier pour l'honneur et le courage.

— Vous aurait-il traîtreusement ravi votre maîtresse?

— Au contraire, mon ami, il a voulu m'en donner une, sa fille, cette bégueule à qui vous avez eu le malheur de vous adresser en entrant.

— Le marquis de Prié!... Ce petit homme de mauvaise mine, moitié bas, moitié insolent, qui marchait à côté de vous à la procession?...

— Justement, il n'a pu me faire entrer dans

ses projets contre le peuple, il m'a trouvé sur son chemin chaque fois qu'il a pensé soumettre les gens de guerre aux gens de plume, l'épée à l'écritoire; j'ai éventé ses noirceurs, je me suis moqué de sa lésine. Il me déteste, je le lui rends avec usure, il m'a presque brouillé avec l'empereur et le prince Eugène, mais s'il a pour lui les scribes et les intrigans d'antichambre, j'ai pour moi l'armée et les honnêtes gens. Je continuerai donc de publier en tous lieux que ce transalpin est un vilain et un drôle; s'il me traite de limousin, je lui ferai voir, corbleu, que je ne suis pas un Pourceaugnac. —

Là dessus le général me prit par la main et me présenta en qualité d'ami et de parent aux personnes qui l'entouraient, à M. Rousseau, son premier interlocuteur et dont je me ressouvins d'avoir lu quelques vers fort jolis, au duc d'Aremberg, le protecteur de ce poète, aux comtes de Lannoy et de Mérode, au marquis de Trazegnies et au prince de la Tour-et-Taxis.

Il faut être juste. Ces messieurs n'auraient eu rien à envier pour les grandes manières aux premiers seigneurs de France. La chose me parut d'autant plus remarquable qu'il y avait là

d'autres gens titrés, de la tournure la plus bourgeoise, et qui, en effet, à ce que j'ai su depuis, n'étaient que des fils de roturiers fraîchement décrassés et sortis de l'échevinage ou de la gabelle.

Le concert fini, on servit à souper. Chère délicate, exquise, sur ma parole. On s'apercevait que l'amphitryon, en renonçant à la France, avait gardé un cuisinier français ; car, ailleurs on mange, chez nous on sait manger. A table le comte de Bonneval et le comte de Latour furent d'une amabilité parfaite. Ils avaient eu la politesse de marquer mon siége entre eux deux. Lorsque les flacons eurent circulé, la conversation s'anima, et la gaieté mit en mouvement les ressorts rouillés des plus massives têtes flamandes. Le duc d'Aremberg montra beaucoup d'esprit et d'à-propos. Il pria Rousseau de réciter quelque chose, et celui-ci, après s'être fait un peu prier, déclama son ode au comte de Bonneval sur la bataille de Peterwaradin.

Ce morceau lyrique fut accueilli par des bravos. Mademoiselle de Prié et les amis de son père se regardaient, il est vrai, en ricanant,

mais le nombre n'étant point pour eux, ils durent dévorer leur dépit.

Tout à coup un conseiller au conseil de Brabant prit la parole avec la confiance pédantesque et le fausset aigre d'un avocat qui plaide au Châtelet. (Peste soit des avocats!) — Messieurs, savez-vous la nouvelle? quoique les Brabançons, comme loyaux sujets de sa majesté impériale, soient les ennemis naturels de l'Espagne, il en est parmi eux qui sont fêtés à la cour de Madrid. On assure que le marquis d'Ayseaux a plu à la reine de Castille et de Majorque, et que même sa majesté l'a reçu.....

— Qui dit cela? interrompit brusquement le fougueux Bonneval?

— Ce n'est pas la gazette de Hollande, réprit le conseiller sans se décontenancer, ce n'est pas non plus un bruit de ville; c'est un fait positif qui a été raconté hier, en pleine assemblée, par son excellence le marquis de Prié!

— Et moi, s'écria Bonneval en se levant, je soutiens que quiconque a fait courir ce bruit, en a menti par la gorge. La reine d'Espagne est une princesse vertueuse, elle appartient à la

maison royale de France que je respecterai toujours, même en combattant contre elle, la reine d'Espagne est un peu ma cousine, et je défendrai son honneur envers et contre tous. Je répète que celui qui l'a attaquée est un infâme, un misérable, et je le forcerai à m'en rendre raison.

— Je serai votre second, m'écriai-je étourdiment, entraîné par le vin, mon amitié subite pour Bonneval et ma haine contre les Italiens.

— A qui moriras, traydor,
Ennemigo de dona Sancha,

Murmurait le poète Rousseau en frédonnant une ancienne romance espagnole.

Le comte de Mérode et le duc d'Aremberg travaillèrent à apaiser leur hôte; ils n'en purent venir à bout. Bonneval sortit du salon avec son fils naturel et moi, laissant la société dans un désordre inexprimable.

Quand il fut dans son cabinet, il se jeta sur un canapé et laissa couler sa bile : — Je n'en finirai donc jamais avec les Chamillard et les Prié, je ne pourrai écraser sous mes pieds cette vermine bureaucratique. De la prudence, de la

circonspection, me répètent à m'assourdir des amis froids qui veulent toujours être en règle avec le pouvoir. La prudence serait de la lâcheté, la circonspection de la bassesse. Plutôt que de céder, j'irai servir dans un pays où tous les ministres sont de vrais gentilshommes et savent comment il faut traiter leurs semblables; plutôt que de bouquer à la porte d'un scribe, je prendrai le turban. Il faut que Turinetti tombe ou moi, et après cela nous verrons comment il conviendra d'agir.

— Quant à vous, me dit-il, qui, étranger à ces débats, avez embrassé généreusement ma querelle, je ne veux pas que vous vous exposiez à des persécutions que seul je puis et je dois braver. Ne pensez pas que les insolences du Transalpin m'aient fait oublier votre affaire. Attendez, je vais vous donner deux mots d'écrit pour l'amman de Bruxelles qui m'a quelques obligations, et je ne doute pas qu'il ne vous livre votre coupe-jarret, si du moins il est dans ce pays. —

Il griffonna quelques lignes sur une feuille de papier, la cacheta et me la remit. Ce peu d'instans avait suffi pour lui rendre son calme et son insouciance, et il me reconduisit au bas

de son escalier d'un ton aussi enjoué que si la soirée s'était joyeusement terminée.

Après avoir rêvé combats, poignards, poison, et donné d'amples regrets à la malheureuse Olympe dont l'assassinat était devenu un article de mon symbole, je remontai dans mon carrosse qu'un antiquaire m'eût volontiers volé, et j'allai chez l'amman, sans remarquer qu'il y avait dans les rues plus d'agitation qu'à l'ordinaire, et que des troupes y étaient postées à certains endroits.

Vous saurez qu'on nomme amman un officier qui a la haute police de la ville. Arrivé devant une maison très-vaste, dont la façade était peinte en rouge de brique comme celle d'un cabaret, et dont d'épais barreaux protégeaient les étroites fenêtres, nous fûmes longtemps à nous faire comprendre de deux vieilles servantes qui ne savaient pas un mot de français. Après bien des cérémonies, nous fûmes introduits dans une antichambre tapissée d'un cuir doré de couleur tannée, et ornée de chaises carrées également de cuir. L'éclat des clous de cuivre qui les parsemaient témoignait de la propreté minutieuse des maîtres et des domesti-

ques. Il y avait aussi de ces vilains tableaux de mangeaille pour lesquels j'ai toujours eu l'antipathie que le défunt roi professait pour les Teniers.

Monsieur l'amman ne se fit pas attendre. Il me reçut en robe de chambre de velours gorge de pigeon, qui miroitait horriblement, et en bonnet de coton sur une perruque blond-hasardé à tire-bouchons : petit homme ramassé, le ventre en poire, les joues rouges et pendantes, le regard d'un faune. Avec cela un parfum de bière et de tabac à renverser.

— Puis-je, monsieur, me dit-il dans un langage mi-parti de wallon et de thiois, puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Je suis le comte d'Avaugour...

— D'Avaugour?... eh! eh! c'est le nom de ma femme; un superbe nom, certes, monsieur; et c'est pour cela que j'ai épousé madame Cano; car, tel que vous me voyez, je fais un cas infini de la noblesse; la place que j'occupe exige au surplus que l'on soit noble d'extraction et, sans vanité, je sors des deux côtés du lignage de sire Rodolphe que nous appelons, nous autres Brabançons, *Ser-Roelofs*; touchez-là je suis en-

chanté de connaître au moins un cousin de ma femme...

— J'en suis ravi de même, tout imprévue que cette parenté soit pour moi ; mais veuillez lire ce billet, et vous saurez quel service j'attends de votre obligeance et de votre équité. Il est du comte de Bonneval.....

— Le comte de Bonneval! serviable et généreux seigneur ; seulement la tête par trop légère ; ma femme prétend que c'est à lui que j'ai l'obligation de l'avoir épousée ; et la reconnaissance me ferme les yeux sur ses défauts ? eh ! eh ! je vous parle souvent de ma femme n'est-il pas vrai ? c'est que malgré mes quarante-cinq ans, nous sommes de jeunes mariés, et que ma femme est un trésor... Pour en revenir au comte de Bonneval, permettez-moi de lire sa lettre. (*Il lit.*) Ah ! bon Dieu, une fille enlevée ; une fille assassinée.... monsieur, monsieur, il n'y a plus de mœurs ; il n'y a plus de principes, ma femme a bien raison de le dire.... ma femme.... — Je compte, monsieur, que vous ferez pendre l'assassin... — Indubitablement, sauf les priviléges du Brabant et de la noble cité de Bruxelles. Qu'on appelle ma femme. (*Il ouvre la porte.*) Ma-

dame Cano ! venez, un rapt, un meurtre, un cousin, venez, votre présence est ici nécessaire.

Une dame entra de très-bonne grâce dans l'antichambre.

— Lisez, ma chère, lui dit son mari, lisez ce billet que nous écrit notre ami le comte de Bonneval. —

La dame prit le billet ; pendant qu'elle lisait, je la considérai attentivement. O surprise ! je n'en revenais pas, j'étais pétrifié ; ou j'avais la berlue, ou madame Cano était Olympe elle-même.

Quand elle eut fini de lire, elle me regarda à son tour et demeura interdite. Mais en actrice consommée, et qui en savait plus long que ce qu'elle avait appris au théâtre des Fossés-St-Germain, elle se remit bientôt, et me dit presque sans altération : — Monsieur d'Avaugour, vous êtes surpris de trouver ici une parente... Croyez pourtant qu'elle vous porte une véritable affection. Je savais déjà ce que vous cherchiez par la voix publique. Demeurez convaincu que mon mari et moi nous ferons de notre mieux pour vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

A ces mots, prononcés d'un accent particulier, elle me fit une révérence et sortit. J'étais si anéanti que je ne répliquai pas une syllabe.

Ma première pensée fut de révéler la vérité à l'imbécile magistrat; mais je me sentis la curiosité de voir comment Olympe achèverait cette aventure, et il me passa dans le cœur un dessein vague de renouer avec elle aux dépens du descendant de sire Rodolphe.

Je pris donc congé, et me rassis dans ma voiture.

Malgré l'étonnement où j'étais, il me sembla que mon cocher, au lieu de revenir par le même chemin, choisissait des rues détournées. Je voulus baisser la glace de la portière pour l'en avertir, un dragon me présenta le canon de son pistolet. Je regardai de l'autre côté : des dragons encore. Je n'y pouvais rien comprendre.

Le carrosse s'arrêta devant un sale bâtiment percé de rares lucarnes. On me fit descendre, et une lourde porte roula sur ses gonds. — Entrez, mon gentilhomme, me dit un rustre en sabots.

— Où suis-je donc? lui demandai-je.

— En un lieu fort honnête, dans la prison du Treurenberg, me répondit-il.

— Diable, me dis-je à moi-même, voilà un tour d'Olympe ou je ne m'y connais pas.

Le Treurenberg (ces Flamands donnent à toute chose des noms effroyables), le Treurenberg est une geôle puante, étroite, bourgeoise au dernier point. A la bonne heure, la Bastille, avec ses donjons, ses fossés, sa garnison, ses canons et son état-major, c'est là une prison de grand seigneur, et quand on doit être enfermé entre quatre murs, on n'est pas fâché d'être traité selon sa qualité.

J'étais encore plus humilié qu'affligé de me voir dans ce cloaque; la perfidie d'Olympe me poussait à bout, et je brûlais d'en connaître les détails. Mais à qui m'adresser? Je fus forcé de recourir au geôlier, et de lui demander s'il savait ce qui avait déterminé mon arrestation.

— Quant à ça, monsieur le comte, me dit-il respectueusement, je n'en sais rien; mais consolez-vous, vous n'êtes pas le seul prisonnier d'importance qu'on ait fait aujourd'hui. Son excellence le comte de Bonneval...

— Bonneval, est-il ici?

— Non, cet honneur ne m'était pas réservé,

on l'a dirigé vers la citadelle d'Anvers, pour plus de sûreté.

— Et pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Dam, parce que cela plaisait à monseigneur le marquis de Prié, qui n'est pas moins puissant que l'empereur, ne vous déplaise. Pourtant avant de faire arrêter le comte, il a pris ses précautions comme s'il avait peur, et il a mandé à Bruxelles des régimens qui n'avaient point servi sous le général. Son excellence le comte de Bonneval déjeûnait chez monseigneur le prince de Ligne, quand on s'est assuré de sa personne : le peuple a fait mine de se mutiner, mais le comte lui-même et le prince de Ligne l'ont engagé à ne point troubler la tranquillité et à respecter les volontés de sa majesté impériale. Que toutes les personnes qu'on incarcère n'agissent-elles avec cette résignation et cette politesse !

— Pauvre comte, m'écriai-je, il ne fera pas aisément sa paix. Il a affaire à un ministre vindicatif et redouté, tandis que moi je ne suis que joué par une comédienne que je puis perdre d'un seul mot. —

En ce moment une chambrière ensevélie dans

sa mante espagnole, demanda à me parler de la part de monsieur l'amman. Le geôlier m'indiqua du doigt, et la messagère, qui avait de jolis yeux et une figure très-intelligente, m'ayant tiré à l'écart, me remit un petit paquet en m'avertissant tout bas de ne l'ouvrir qu'en cachette. Aussitôt elle disparut.

Lorsque le geôlier eut arrangé ma chambre et en fut sorti, j'ouvris impatiemment le paquet; il contenait une grosse clef, une lettre et cinquante pistoles. La lettre était conçue en ces termes.

Mon cher d'Avaugour,

Il m'a paru n'aguère que vous m'aimiez, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous ôter de peine. Désolée de votre silence et de votre inaction, ennuyée du théâtre, j'ai pris le parti de chercher fortune en Flandre. J'étais si occupée de vous que j'empruntai votre nom, sans m'en douter. Il me servit à merveille. Un honnête homme entêté de noblesse, eut confiance dans les histoires que je lui débitai. Mes yeux firent le reste. Bref, je suis bien

sa femme. Vous avez le pouvoir de me ruiner, mais vous n'en userez pas : moi j'ai celui de vous sauver et j'en profite. Hier vous avez commis une énorme imprudence : le marquis de Prié feint de voir en vous un complice des projets séditieux qu'il serait charmé d'attribuer au comte de Bonneval. Voici une clef que j'ai fait fabriquer sur celle que possède mon mari, comme chef de la police. Elle vous ouvrira, vers minuit, la porte principale de la prison dont la surveillance est presque nulle. A quelques pas de là stationnera une chaise de poste. Les 50 pistoles que je vous envoie vous seront utiles en route ; rendez-les à une de vos maîtresses auprès de qui vous serez moins timide ou plus empressé. Adieu. Rentrez en France et ne revenez plus à Bruxelles, si vous voulez que je tienne la résolution que j'ai formée de vivre désormais en honnête femme.

OLYMPE.

Combien, en lisant cette lettre, je fus honteux de ma sottise! Olympe me parut plus adorable que jamais, et je me promis bien de tâcher, si l'occasion s'en présentait, de lui faire violer son serment.

Je m'échappai le soir même, et je revins à Paris. On m'écrit que mon ami Bonneval est devenu, à Constantinpole, pacha à deux queues, et qu'Olympe est citée à Bruxelles comme le modèle des femmes. Si quelque jour j'y retourne!...



UNE MORT D'AUTREFOIS.

1548.

« Ainsi superbement vestu et armé mourut ce grand cavalier flamand, à la manière de ces braves censeurs, sénateurs, dictateurs, œdiles, proconsuls et autres princes romains, qui vestirent tous leurs robes rouges triomphales pour s'asseoir en leurs chaises d'yvoire, où les soldats de Brennus, à la prise de Rome, les trouvèrent assis au milieu de la grande place, pensant que ce fussent des dieux, (et) les massacrèrent tous sans respecter leurs barbes. »

BRANTOME, *vie des hommes illustres et grands capitaines étrangers*, Disc. XXIV.

All's well that ends well.

Titre d'une comédie de SHAKSPEARE.

UNE MORT D'AUTREFOIS.

1548.

Quò honestius caderet.
SUETON. *In Julio*, 82.

Je ne sais plus le nom de cette comédienne, aussi bête que jolie, qui tâchait de se regarder les yeux fermés dans un miroir, afin de s'assurer si elle avait bonne grâce à dormir. Cette idée n'annonce par une cervelle des mieux organisées, et M. de Potter, qui, pour le quart d'heure, est vice-président de la société phrénologique de Paris, nous prouverait aisément qu'il y avait là dépression ou protubérance anormale. Eh! bien, dût mon crâne encourir le mépris de toutes les sociétés phrénologiques de l'Europe, je confesserai une curiosité non moins bizarre; je ne le dis pourtant qu'à vous:

oui, je voudrais me regarder mourir, je voudrais qu'au moment fatal je pusse être à la fois spectateur et acteur. Car je tiens à faire une belle fin : c'est là mon orgueil, ma folie; à coup sûr, je ne rencontrerai pas beaucoup d'envieux sur ma route, puisqu'en définitive, mes projets d'ambition n'aboutissent qu'à un cercueil.

J'ai lu tous les traités sur les morts illustres, j'ai lu le père Boitel; j'ai dévoré même le livre assommant de Deslande sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant; j'ai parcouru une multitude d'histoires, d'annales, de chroniques, de mémoires; que n'ai-je pas lu? Mais si mes recherches m'ont révélé quelques trépas héroïques, elles m'en ont montré un plus grand nombre de communs, de misérables. Souvent la dernière scène suffisait pour faire siffler tout le drame; la péroraison rendait ridicule le corps de la harangue. Cette observation toutefois était moins vraie jadis qu'à présent, que toute originalité de caractère disparaît, que l'on manque de dignité, de croyance et d'énergie, et que pour sortir de la plate vulgarité des décès ordinaires, il ne reste plus que le suicide.

Qu'on me montre une mort courageuse,

sereine, imposante, dramatique comme celle dont je suis amoureux; une mort sans faiblesse, mais sans forfanterie, une mort brillante, mais sans charlatanisme; une mort... une mort enfin telle que je vais vous la conter.

Ceux qui ont vu Bruxelles il y a vingt ans ont peine à le reconnaître; quelle différence, à plus forte raison, entre le Bruxelles du seizième siècle et celui d'aujourd'hui!

Grâce au ciel, la rue de la Montagne de la Cour est toujours aussi roide, mais au lieu de servir d'issue à cette place bâtie avec tant de symétrie par Guimard, et où fut inaugurée, en 1775 la statue en bronze du bon archiduc Charles, tombée en 1792 sous le marteau de quelques forcenés ayant à leur tête le fils d'un horloger que ce prince avait comblé de ses bienfaits, cette rue correspondait à l'entrée principale de la cour extérieure du palais. Celle-ci était fermée par le palais même, l'abbaye de Caudenberg et une élégante balustrade en pierre surmontée de trente pilastres avec quelques statues de ducs et d'empereurs. C'était cé qu'on appelait les *bailles*.

Le palais très-irrégulier et formé d'une

agglomération de vastes bâtimens, parmi lesquels on admirait surtout une chapelle gothique détruite seulement en 1774, couvrait une partie de la Place-Royale. Il avait pour jardin le parc, bois de haute-futaie qui s'étendait de la porte de Louvain à celle de Namur, s'arrêtait au pied des remparts d'un côté, de l'autre à l'enceinte qui longeait l'endroit où est maintenant la rue Royale, et renfermait des parterres, des labyrinthes, des grottes, que le libraire Fricx a décrits en détail, dans le curieux français qu'on parlait alors à Bruxelles, et dont le sieur de la Serre, historiographe de France, a fait l'objet de ses amplifications précieuses et ampoulées.

Autour de cette demeure digne d'un souverain, s'élevaient quantité d'hôtels appartenant aux familles les plus illustres du pays; l'hôtel des ducs d'Arschot, l'hôtel d'Hoogstraet, l'hôtel de Nassau. On aurait dit les satellites d'une grande planète, si l'ingénieux Huygens eût déjà fait alors ses importantes découvertes astronomiques.

L'hôtel de Ligne occupait l'emplacement de l'hôtel d'Angleterre, et celui d'Egmont est encore,

sauf quelque changemens, le palais occupé par le duc d'Aremberg, le seul seigneur qui offre véritablement l'image d'un grand d'autrefois.

Avant l'année 1699, les chefs de sa maison demeuraient dans la rue qui porte leur nom, et que le bombardement les força d'abandonner.

En 1548, vers dix heures du soir, une des nobles habitations qui avoisinaient la cour retentissait du son des tymballes et des trompettes et des trépignemens du plaisir; une multitude de flambeaux soutenus par des pattes de griffons en saillie, et deux énormes pyramides en bois chargées de pots de résine enflammée, inondaient de lumière et de fumée les tourelles, le donjon et la façade de l'édifice; sous le porche, un maître-d'hôtel, assisté de laquais dont la livrée était d'écarlate et d'or, et qui portaient sur l'épaule gauche un écusson écartelé d'Egmont et de Buren, à la face de sable, au sautoir de gueule et d'argent, de deux traits, brochant sur le tout, distribuait des comestibles, de la bierre et du vin, non pas avec l'humiliante parcimonie de nos fastueuses solennités officielles, mais avec une largesse naturelle, à la fois populaire et magnifique.

Plusieurs groupes s'étaient formés, et des personnes des différentes nations réunies sous le sceptre de Charles-Quint, conversaient entre elles.

Un mercier espagnol enveloppé dans sa cape, et son rosaire à la main.

Par notre dame *del Pilar,* je crois vraiment que ces gens de-par-delà viennent au monde la chopine à la bouche. Boire est leur prière du soir et du matin, boire est pour eux vêpres et matines.

Que Marthe crève, n'importe, pourvu qu'elle soit saoule.

Muere Marta
Y muera harta.

Un italien.

Vraiment je suis persuadé que si le cratère du Vésuve était rempli de vin, il y aurait des flamands qui se chargeraient de le vider d'une haleine.

L'espagnol.

Mais entre ces buveurs, le plus insatiable est, dit-on, leur comte Maximilien de Buren.

Un soldat bourguignon, frappant le pavé du talon de sa botte.

Morbleu ! s'il boit, il n'est pas de ceux qui vident leur gobelet jusqu'au fond : il a soin d'y laisser toujours rasade pour le pauvre.

Un artésien.

Les miettes de sa table nourriraient tous les hidalgos des Asturies ; et ce ne sont pas des miettes qu'il jette au peuple, car il partage avec lui en bon convive. La peste soit de la *polenta* et du *macaroni !*

Un autre espagnol.

Pour moi, je n'ai pas ouï dire que le fameux Gonsalve de Cordoue, l'illustre don Quinones, l'intrépide don Raymond de Cardona, le valeureux don Sanche de Leva, ni tant d'autres héros plus communs en Espagne que le houblon en Flandre, aient jamais dû chercher leur courage dans un broc de malvoisie.

Un lansquenet haut-allemand (landsknecht), lui frappant sur l'épaule avec la fourchette de son arquebuse.

Holà, l'ami, prenez garde de vous faire briser sur le dos vos pals d'Aragon qui ressemblent à un cent de cotterets; pensez-vous donc que le comte de Buren ait eu besoin de humer le piot pour être un brave...?

Un soldat wallon, vivement.

Un brave? dites le parengon des braves. Croix de Dieu! Il fallait le voir comme moi monter à l'assaut sur les remparts de la ville de St.-Paul; il n'épargnait pas le fils de son père, je vous en réponds...; une légion de diables ne ferait pas en un mois sa besogne d'une journée.

Un anspessade brabançon.

Et à Mulberg donc, et à Térouane, et à Montreuil et chaque fois qu'il commandait l'ost, y allait-il de main morte? Je vous soutiens que tous les *don* de la Castille et de l'Aragon ne le forceraient pas à reculer d'une semelle : du reste

c'est à la tour de Castille à faire la révérence au lion de Brabant.

Un soldat gueldrois.

Quelle vivacité dans l'attaque, quel prudent courage dans la retraite ! il n'est pas difficile de reconnaître le sang de nos glorieux ducs de Gueldre.

Un arquebusier picard.

Et qui sait, comme lui, de ces paroles qui vont au cœur du routier et font oublier fatigues, privations, blessures ?

Un frison.

Qui a jamais mieux maintenu les libertés de la Frise et mérité le titre de *bon gouverneur*.

Un brabançon.

Avec cela que c'est un bon compagnon, un homme de cinq pieds sept pouces, et le maître de l'arbalète, le roi du papegai !

Tous, excepté les deux espagnols.

Vive le comte Maximilien de Buren!

L'italien, à part.

Ma foi, pourquoi ne ferai-je pas chorus? Ils sont les plus forts, c'est évident... Vive le comte de *Boura!*

Les deux espagnols s'éloignant avec dépit.

Les ivrognes! les goinfres! les voilà bien en train de criailler, et pourtant brébis qui bêle perd la goulée : *Oveja que bala bocado pierde.*

Ces discours se prolongèrent durant une partie de la nuit : le maître-d'hôtel continua infatigablement ses distributions jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'estomacs à rassasier, de gosiers à désaltérer. Enfin l'on se sépara de guerre lasse. La compagnie du comte s'était aussi dispersée, et le calme avait succédé au tumulte de la joie. Les flambeaux de cire presque entièrement consumés ne projetaient qu'une lueur mourante, mais les pyramides étincelaient de feux

plus vifs qui ne pâlirent qu'à l'aspect du soleil, comme des courtisans effacés par le prince, un traducteur par l'écrivain original.

Le lendemain, au coup de midi, répété par tous les carillons de Bruxelles, car aux Pays-Bas on aime qu'un peu d'harmonie égaie les avertissemens périodiques du temps, les portes de l'hôtel de Buren, restées fermées jusque-là, s'ouvrirent tout à coup et il en sortit précipitamment plusieurs cavaliers qui prirent des directions diverses.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville qu'on avait reçu d'Allemagne des nouvelles de l'empereur. Les uns assuraient que les princes protestans l'avaient complétement battu, d'autres que les impériaux venaient de remporter une victoire signalée : — L'Aragon est de nouveau révolté. — Les Français sont à Naples. — Les galions d'Amérique ont péri. — L'empereur est prisonnier — il est mort. — Il est arrivé inopinément à Bruxelles.

Cependant, au bout d'une demi-heure, l'un des courriers rentra à l'hôtel de Buren accompagné d'un grave personnage monté sur une haquenée et revêtu de la robe doctorale, telle

que la portaient les médecins d'alors. Ce dernier ne comptait qu'environ trente-cinq ans, mais l'étude avait ridé son large front qu'un antiquaire aurait volontiers comparé à celui de Socrate.

On l'introduisit d'un air de cérémonie dans l'appartement du comte qui était étendu sur un fauteuil et paraissait souffrir, quoiqu'il affectât un visage serein.

— C'est vous, maître Vésalius, soyez le bien venu.

On prétend que je ne me porte pas comme il faudrait, et je ne sais qu'en penser ; il est certain qu'hier en sortant de table, je me suis senti tout autre ; il me semble qu'il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire.

— Monseigneur, j'ai eû plus d'une fois l'honneur de répéter à votre excellence que la tempérance...

— Oh ! mon ami, vous avez raison, parfaitement raison, mais, voyez-vous, un vieux soldat ne peut vivre comme un anachorète... Au reste le mal n'est pas si grand que le fait l'inquiétude de mes serviteurs. Prononcez vous même.

Vésalius saisit entre le pouce et l'index le poignet droit du comte ; il recueillit les pulsations de son pouls, avec l'attention sérieuse d'un juge qui écoute un aveu formidable, plaça la main sur le cœur du malade, interrogea ses traits, toute sa personne, secoua la tête et garda le silence.

— Eh! eh! dit le comte en souriant, me voilà donc atteint et convaincu d'indigestion. Allons, allons, docteur, pas de ménagement, grondez-moi, grondez-moi bien fort, je me soumets ; diable, il le faut bien, car une force inconnue me retient cloué dans ce fauteuil.... Par Saint-André qu'est-ce que cela signifie ?

Vésalius de plus en plus consterné, ne répondait pas.

— Morbleu, docteur, avez-vous perdu la parole? qu'y a-t-il? me prenez-vous pour une femmelette, à qui l'on ne puisse déclarer la vérité?

— Monseigneur....

— Eh! bien...

— On est quelquefois plus près du danger qu'on ne l'imagine...

— Est-ce à un homme comme moi qu'on n'ose pas annoncer que l'ennemi est là?

— Oui, il est là, tout près de vous, repartit Vésalius en faisant un effort pénible. Monseigneur, songez à votre âme...

— A mon âme?

— Les momens sont comptés, dans six heures vous ne serez plus parmi les vivans. —

Le comte baissa la tête; il réfléchit un moment, puis il releva son front, son front si noble, si ouvert, ses yeux reprirent leur éclat et il s'écria d'une voix forte :

— Dieu fait bien ce qu'il fait, j'ai là qui m'avertit que maître Vésalius ne se trompe pas. Qu'on mande mes deux amis les plus chers, mes frères, le comte d'Aremberg et l'évêque d'Arras, qu'on fasse venir aussi mon chapelain et un notaire. —

Il fut ponctuellement obéi. Le prêtre vint le premier; empressement qui convenait à un homme chargé des intérêts du ciel. Le comte se confessa avec la piété docile d'un enfant, et reçut le saint-viatique. Alors, tranquille sur l'éternité, il songea à ce qu'il lui restait à régler

sur la terre. Lui-même, il dicta son testament dans le plus grand détail.

Cependant ses serviteurs avaient appris qu'il allait mourir : on ne l'ignorait pas dans la ville ; la désolation était générale. Une foule d'officiers et de soldats qui avaient servi sous lui, des pauvres, des bourgeois, des personnes considérables se pressaient autour de sa demeure. Depuis quelques années, Marie de Lannoy, sa vertueuse épouse, avait cessé d'exister, et sa fille, épouse de Guillaume de Nassau, celui-là même qui fonda plus tard la république des Provinces-Unies, était trop éloignée pour qu'on pût la prévenir. Instruit de ces détails, chacun voulait, en accourant près de Buren, lui tenir lieu de famille.

Par son ordre les portes tournèrent sur leurs gonds, et tout le monde eut la permission d'entrer dans les corridors ornés d'étendards et d'autres trophées militaires dus à la valeur du comte et à celle de ses ancêtres.

Pour lui, après avoir dans un entretien secret ouvert son cœur au comte d'Aremberg et à Granvelle, il demanda ses plus beaux et plus somptueux habits, et les revêtit ; sa plus riche armure,

et s'en couvrit; ses éperons d'or, et les chaussa. — Il est séant, dit-il, qu'un soldat prenne son meilleur fourniment pour passer la revue de son général. —

Ce n'est pas tout : il voulut avoir le collier et le grand manteau de l'ordre de la Toison d'or, avec un riche bonnet à la polacre, sa coiffure de prédilection, et ainsi superbement vêtu et armé, l'épée au côté, il s'assit sur un siége d'honneur, en forme de chaire, et se fit porter dans la salle des chevaliers.

Là, ayant devant lui sa salade ornée de panaches et ses gantelets damasquinés d'or, il pria ses deux frères d'alliance d'appeler ses anciens camarades, auxquels il désirait dire adieu. Vinrent ensuite maîtres d'hôtels, pages, valets-de-chambre, gentilshommes servans, palefreniers, laquais, portiers, sommeliers, muletiers, qui se jetèrent en pleurant à ses pieds. Il leur parla à tous avec bonté, recommandant, ores celui-ci, ores celui-là, à l'évêque d'Arras, pour les récompenser selon leur mérite, donnant à l'un un cheval, à l'autre un mulet, un lévrier ou un accoutrement complet des siens.

Un pauvre fauconnier chassieux, bossu, en guenilles, qui n'osait, dans ce triste équipage, approcher, comme les autres, quoiqu'il en eût envie, versait des larmes amères dans un coin. Le comte l'aperçut et ordonna qu'on le laissât passer. Le malheureux s'avança tout honteux devant son maître, qui le consola et l'interrogea particulièrement sur quelques-uns des oiseaux qu'il avait charge de nourrir. Puis se tournant vers l'évêque d'Arras, il lui dit : — Mon frère, je vous recommande ce vieux fauconnier ; je vous prie de mettre sur mon testament que j'entends qu'il soit entretenu dans ma maison, tant qu'il vivra. Hélas! le bonhomme m'a bien servi ainsi que mon père, et il a été mal récompensé. —

En voyant un si familier devis d'un si grand seigneur à un si petit malotru, dit Brantôme, tous les assistans furent émus jusqu'aux larmes.

Dès qu'il eut dit adieu et donné la main à tous ses officiers et serviteurs : — Qu'on remplisse, dit-il, mon hanap de fête. —

Lorsque cette coupe fut entre ses mains : — Je bois, ajouta-t-il, à l'empereur d'Allemagne, au roi catholique, au duc de Brabant, de

Limbourg et de Gueldre, au comte de Flandre, de Hollande et de Hainaut, je bois au premier monarque du monde, dont j'ai commandé longtemps les armées et gouverné la province de Frise. Comte d'Aremberg, rendez-lui ce collier, que j'ai reçu de sa grâce et que j'espère n'avoir pas déshonoré. Mes amis, j'avais toujours demandé dans mes prières de tomber sur un champ de bataille; la Providence ne m'a pas accordé cette faveur insigne : du moins je meurs fidèle à mon Dieu et à mon prince : oui, je puis me vanter de n'avoir jamais bu dans le verre des Huguenots, ni trempé dans la révolte, quoique j'y aie été souvent sollicité. Si ma vie ne vous offre pas d'autres exemples à suivre, qu'elle vous donne au moins une leçon de loyauté. Pour de sages et notables sentences, adressez-vous à monsieur de Granvelle ou à maître Vésalius; mais je vous dirai moi : Trahir c'est déroger, un traître cesse d'être gentilhomme. — Assez, je sens que je m'en vas; adieu, monsieur d'Arras; adieu, comte d'Aremberg, mes bons frères, mes bons amis : adieu, vous tous dont je commence à ne plus distinguer les traits. Vésalius, venez, que je vous

embrasse pour votre avis et votre science. Grâce à vous, je ne meurs pas comme un lièvre surpris par le plomb du chasseur. Adieu, versez encore un coup, que je boive le vin de l'étrier et de la mort. —

Il but, parut se ranimer un peu et prononça encore ces mots : — Portez-moi sur le lit. —

Il n'y fut pas plutôt qu'il expira entre les bras de ceux qui l'y déposaient.

Ainsi, remarque Brantôme, devraient mourir tous les grands de la terre quand ils sentent que leur dernière heure va sonner, *sans mourir en la plume comme canards, puisqu'il ne leur est donné de mourir en une journée aux pieds des rois et de leurs généraux d'armées.*

Mort courageuse en effet, où la force de l'âme et la paix de la conscience rendirent l'agonie imposante; où l'aspect hideux d'un corps qui se dissout fut remplacé par le spectacle sublime d'une volonté énergique et puissante; où l'homme fut grand jusqu'au bout et sortit en vainqueur de la plus terrible de toutes les épreuves; où enfin le chrétien et le guerrier se montrèrent également admirables, en restant néanmoins dans les limites de l'humanité.

Buren était digne d'avoir pour gendre Guillaume-le-Taciturne, pour cousin ce Lamoral d'Egmont, dont la tête rebondit vingt ans après sur un échafaud.

C'était un des derniers représentans de l'ancienne chevalerie, et comme si elle devait périr avec lui ou ne plus donner lieu qu'à des parodies ridicules, au moment où il mourut l'auteur de *Don Quichotte* venait de naître.



L'ABBÉ RACLOT.

183...

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé ses os.
J. B. Rousseau, *Cantique d'Ezéchias*.

L'ABBÉ RACLOT.

183...

Quand je demeurais dans la cité, j'allais chaque dimanche entendre à Notre-Dame la messe que disait l'abbé Raclot. Ne vous imaginez pas que je cherchais de préférence une de ces messes musquées où les femmes et les hommes se rendent en costume de bal, où la prière tient moins de place que la coquetterie, où même le libertinage ne perd aucun des momens qui semblent donnés à l'accomplissement d'un devoir; je ne demandais pas non plus une de ces pompes religieuses qui, à force d'éclat et de bruit, surpassent un spectacle profane, et où, pour s'échauffer un peu, la

dévotion a besoin des sons les plus passionnés de la musique de Meyer Beer ou de Rossini. Je voulais une messe dans toute la simplicité du christianisme, à l'heure matineuse où l'artisan commence sa journée, et à laquelle n'assistaient que des mères de famille qui n'avaient point de cachemires à étaler, des jeunes filles candides plus occupées de leur rosaire que de leur tournure, des hommes enfin amenés par la foi plutôt que par les vanités du siècle.

Mais pour être dénuée de faste, cette messe n'en était pas moins auguste : quant à moi, je n'ai vu nulle part de cérémonies où la religion se produisît avec plus de grandeur et de majesté. Jamais sacrificateur ne me parut plus imposant que l'abbé Raclot. C'était un homme sec et terne, de stature moyenne, le front chauve, les yeux habituellement éteints, les joues creuses et livides, les lèvres amèrement contractées, le dos voûté avant l'âge. Malgré cela, dès qu'il montait à l'autel il se redressait avec noblesse, son regard brillait d'un feu extraordinaire, sa face rayonnait de la lumière ineffable du Thabor et il prononçait les paroles liturgiques avec un accent qui me révélait, en quelque sorte, la

langue des anges et des bienheureux. A la consécration surtout il se montrait sublime. Il n'y avait personne qui ne se crût en présence d'un Dieu, et ne frappât le marbre de son front lorsque le soleil, perçant les vitraux de ses premiers rayons, couronnait l'hostie élevée par le prêtre d'une glorieuse auréole, et, pour lui former un dais, jetait magnifiquement de larges lames d'or sur les arceaux grisâtres de la vieille métropole.

Avait-il déposé les insignes du sacerdoce? l'abbé Raclot reprenait sa physionomie sombre et flétrie; son corps épuisé s'affaissait sur lui-même, et il traversait l'église sans détourner la tête, plus semblable à un fantôme qu'à un être vivant. Un contraste si singulier m'avait tellement frappé, que ce prêtre était devenu l'objet de mes observations particulières. Cependant par mes regards j'avais beau lui témoigner de l'intérêt, en vain je me postais sur son passage, il ne m'accordait pas la plus légère attention, et tenait constamment les yeux baissés, comme s'ils eussent pénétré à travers les dalles funéraires, jusqu'aux cendres qu'elles recouvraient.

On n'apercevait guère l'abbé Raclot qu'à l'église, c'est-à-dire à l'autel et au confessional.

Mais s'il célébrait la messe avec ravissement, il s'acquittait des hautes fonctions de confesseur de manière à prouver qu'elles lui étaient très-pénibles. On prétendait même que, pendant qu'il siégeait au tribunal de la pénitence, on l'avait entendu, à plusieurs reprises, éclater en sanglots et pousser des exclamations de désespoir.

Il était visible que l'abbé Raclot gémissait sous le poids d'une immense douleur, et qu'il dépérissait victime d'une consomption rapide. Le premier dimanche du mois d'août 1832, j'étais arrivé à Notre-Dame quelques minutes plus tard que de coutume. Un gros ecclésiastique officiait machinalement. Je demandai au sacristain qui passait, d'ou provenait l'absence de l'abbé Raclot.—Quoi, monsieur, dit cet homme en fondant en larmes, vous ne savez pas qu'il est décédé hier vers minuit? Si celui-là ne va pas en paradis, nul ne peut se flatter de faire son salut. Quelle sainte mort! que de piété, que de résignation, mais aussi que de souffrances! je dois le savoir, puisque je l'ai assisté dans ses derniers momens, et qu'il est passé quasi dans

mes bras. — Et le pauvre sacristain était inconsolable, et je partageais tous ses regrets, car un juste avait quitté la terre, et ce juste avait fait apprécier à mon incrédulité les charmes de la piété, la beauté de la religion. Quand mon chagrin fut moins vif, ma pensée se reporta sur les causes de la fin prématurée de l'abbé Raclot. J'étais possédé du désir de me procurer quelque relique de cet homme vénérable, par exemple de ses livres. Quelle fut ma joie en découvrant chez un des bouquinistes dont les boutiques en plein vent tapissent les quais, un bréviaire qui lui avait appartenu ; quelques feuilles écrites de sa main y avaient été intercalées ; mémoires naïfs de sa triste existence, elles m'apprirent enfin le sujet de ses peines.

L'abbé Raclot avait été élevé dans un établissement de charité, dans une maison d'enfans trouvés. On ne savait rien de précis concernant sa naissance ; seulement quelques mots tracés sur une carte attachée à ses langes annonçaient qu'il devait le jour à un homme d'un haut rang, à un noble Flamand nommé *le comte Charles de R...* La jolie figure du petit orphelin, ses heureuses dispositions, sa docilité intéres-

sèrent en sa faveur le directeur de l'hospice. Cet homme sensible, quoique rude et grossier, épuisa tout son crédit pour procurer à son protégé une bourse dans un lycée. Raclot y fit des progrès surprenans. Son imagination tendre et romanesque était cause qu'il dévorait avec avidité la légende des saints et d'autres ouvrages de piété que lui prêtait un maître d'études connu par son penchant au mysticisme. Encore adolescent, il s'imposait des austérités capables d'altérer sa santé; malgré les railleries de ses camarades, il consacrait toutes ses récréations à la prière, et, seul, en dépit de ces étourdis, il se créait une petite Thébaïde jusque dans la cour du collége.

Aux murs de la chapelle pendait une bonne copie de la Vierge-à-la-Chaise de Raphaël. Hors des heures de classe et d'étude, on était sûr de trouver Raclot agenouillé devant cette image. Privé dès le berceau des embrassemens d'une mère, l'infortuné en avait par instinct cherché une dans le ciel et il l'avait trouvée. Ce tableau était son refuge, son trésor, sa famille. Plus d'une fois en contemplant cette suave peinture, il se persuada que la mère du sauveur se pen-

chait vers lui, et que l'enfant Jésus, se détachant de la toile, daignait lui sourire; plus d'une fois il avait fallu employer des moyens rigoureux pour l'arracher à ces visions, et mettre fin à des extases qui menaçaient d'anéantir ses frêles facultés. Sévérité inutile! sur ce point Raclot était incorrigible.

Sa vocation pour l'église paraissant décidée, on le plaça dans un séminaire. Là, sa ferveur prit un caractère plus grave, sans être cependant moins exaltée. Bientôt, grâce à une application prodigieuse, il vit combler ses vœux les plus ardens et reçut la prêtrise.

L'ambitieux qui pose enfin la main sur le diadème auquel il a tout sacrifié, devoir, amis, parens, patrie; l'avare qui découvre un immense trésor; le poète applaudi par la foule enivrée; le capitaine porté en triomphe sur des monceaux de cadavres; la femme délirante qui fait tomber à ses pieds l'homme qu'elle aime et qui la méprisait, ne sentent pas leur cœur palpiter si délicieusement que Raclot en renonçant bien jeune encore à ce qui séduit le plus la jeunesse.

Il fut attaché d'abord à la paroisse de St-Roch,

et on le destina à la chaire. Sa parole chaleureuse, incisive, inexorable, la tournure ascétique de ses pensées, ses emportemens fanatiques, mais d'un fanatisme de bonne foi, et, s'il faut tout dire, les agrémens de sa personne, le mirent avant peu au nombre des prédicateurs à la mode. On était au commencement du règne de Charles X; les fortes têtes de ce temps-là considéraient la religion comme un moyen politique; pour opposer une digue aux passions révolutionnaires, on voulait donner au peuple des convictions et des mœurs : rien de mieux; malheureusement on ne lui donnait que de l'hypocrisie. La cour et la ville pullulaient de tartufes, et les apparences extérieures de la piété servaient de passeport aux vues ignobles, aux vices repoussans.

Un jeune prêtre qui tonnait avec force contre les idées nouvelles, qui savait remuer puissamment les âmes, dont les cheveux étaient d'ailleurs d'un noir d'ébène et les dents parfaitement belles, ne pouvait manquer de plaire aux femmes, qui forment toujours la partie la plus considérable de l'auditoire d'un sermon. On en parlait dans les salons du faubourg

St.-Germain, comme d'un autre père Beauregard, d'un éloquent défenseur des bons principes, partant de la monarchie et de l'émigration. De belles dames le voulurent pour leur directeur, et le bon abbé Raclot, tiré malgré lui de sa modeste cellule, demeura tout surpris des humilités superbes, des contritions sans repentir qu'on lui exposait sur les coussins moelleux et parmi les recherches voluptueuses des boudoirs.

De ces dames, il en était de vaporeuses qui offraient à Dieu une surabondance de tendresse dont elles n'avaient pas encore trouvé d'emploi sur la terre. Souvent dans le tête-à-tête elles lançaient à l'abbé Raclot des regards qui le troublaient, et, au milieu des exercices de la pénitence, tombaient dans une langueur dont il avait peine à se défendre lui-même.

D'où naissaient de semblables impressions? l'abbé Raclot n'était pas en état de s'en rendre compte. Il n'avait réfléchi de sa vie à la différence des sexes, aux sympathies qui les rapprochent. Les plus simples notions physiologiques lui étaient inconnues; et si l'innocence peut dégénérer en bêtise, la sienne était poussée sur ce chapitre aussi loin qu'elle peut aller.

Il restait donc sans défiance et n'en continuait pas moins, dans ses prédications, de déclamer contre des débordemens qu'il ne concevait pas, et de condamner des faiblesses qu'il maudissait sur la foi de ses livres, sans savoir au juste ce qu'il disait.

Pour la seconde fois, à Pâques, il administrait aux fidèles le sacrement de l'eucharistie. Une fille d'environ quinze ans s'approcha de la sainte table. Son port et sa démarche étaient ceux d'une sylphide, si ce n'est que sa gorge, par un développement précoce, rompait l'harmonie de ses formes aériennes. Un large chapeau de paille cachait entièrement sa figure. Elle se mit à genoux au bout du banc de communion, et joignit les plus jolies mains qu'un gant ait jamais laissées à découvert.

L'abbé Raclot arriva devant elle. Alors le grand chapeau de paille fit un mouvement en arrière et permit de distinguer une physionomie bien attrayante sans doute, car le lévite en parut frappé. Sa main, qui tenait l'hostie, trembla; puis soudain, elle se retira comme à l'approche d'un charbon ardent quand elle eut

effleuré les lèvres vermeilles qui s'avançaient à sa rencontre.

Le chapeau de paille s'abaissa de nouveau et la communiante se retira à pas lents.

L'abbé Raclot, hors de lui, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se perdît dans la foule. Il avait revu les traits de cette même vierge de Raphaël, objet de ses premiers hommages, prestige de ses premières rêveries. Oui, il l'avait revue, ce n'était pas une illusion, et rappelant à sa mémoire les merveilleuses légendes recueillies par Jacques de Varaggio, il inclinait à croire à l'apparition de la mère de Dieu.

Son agitation était extrême et ne ressemblait pourtant pas à ces transports purs et paisibles qu'il éprouvait devant le tableau de la chapelle du collége. Mais il comptait six ans de plus, et il sentait dans ses muscles une puissance, dans ses veines une chaleur dont il ne se doutait pas alors.

Afin de retrouver un peu de calme, il se plongea plus profondément dans l'oraison. C'était accroître son trouble et son anxiété; c'était revenir à la Vierge et à sa manifestation terrestre. Il espéra que le sommeil lui rendrait

le repos, comme si le sommeil n'avait pas des songes plus formidables parfois que les réalités! En effet, un rêve lui ramena le chapeau de paille : cette figure l'enlaçait comme un serpent, il étouffait, il brûlait, il allait mourir... Il poussa un grand cri et se réveilla. Il venait de comprendre enfin qu'une femme n'est pas un homme.

L'abbé Raclot était épouvanté de lui-même; cette révélation subite jetait un jour hideux sur sa propre nature; il lui semblait que le démon de l'impureté l'avait marqué au front d'un signe réprobateur et que l'enfer s'apprêtait à punir son parjure.

Un jeûne absolu, les macérations les plus cruelles, furent les remèdes auxquels il eut recours. Les lanières affilées d'une discipline, déchiraient à tout moment ses épaules dont les blessures s'irritaient encore sous la trame rude et noueuse d'un cilice. Fatales ressources! ces tortures achevaient de lui calciner le sang et d'égarer sa tête. La madone de Raphaël, la fille au chapeau de paille, ne le quittait plus. Mais, ainsi que lui, elle avait répudié sa chasteté virginale. Tantôt, en effet, semblable à

une bacchante, elle gambadait autour de sa couche, tantôt dans un désordre impudique, elle s'élançait sur sa poitrine et y pesait comme un affreux cauchemar.

Le Daniel de la restauration, l'apôtre du faubourg St.-Germain, renonça à la prédication et refusa obstinément de visiter aucune de ses pénitentes; si de temps à autre il dit encore la messe, ce ne fut plus avec la même onction, et l'on eût juré qu'il avait hâte d'en finir. En un mot, sa métamorphose était complète.

Une véritable folie secouait toute l'organisation de ce malheureux, la brutale tyrannie des sens avait anéanti l'énergie de son esprit et pollué son imagination pour en faire une complice.

Un soir (onze heures venaient de sonner), après avoir lutté péniblement contre l'image qui l'obsédait, il céda à un incroyable délire. Depuis plusieurs mois, pour échapper aux insultes du bas peuple de certains quartiers, la plupart des ecclésiastiques portaient en public des habits bourgeois. Raclot revêtit précipitamment ce costume; il passa la main dans ses cheveux, afin d'en déranger la plate symétrie

et se précipita dans la rue, au grand étonnement de l'honnête savetier, chez lequel il logeait, et qui soupçonna que monsieur l'abbé allait confesser quelque malade à l'agonie.

Lui pourtant, il courait effaré, haletant, sans savoir où aller, entraîné par une force irrésistible qui l'empêchait de se reconnaître.

Le voilà sur les boulevards, pays perdu où jamais peut-être il n'avait mis les pieds. L'illumination intérieure des magasins et des cafés y projetait, à travers la gaze et la soie, des clartés jaunes et bleues, pareilles aux flammes du punch, dangereux farfadets qui président aux orgies. On entendait de loin en loin les derniers sons de la musique des théâtres et le roulement des voitures. La foule, soumise à la loi d'un flux et reflux continuel, montait et descendait sans cesse. Il ne vint pas à l'idée de l'abbé qu'on pût deviner un prêtre à une heure si indue, sous un travestissement équivoque. Son attention était absorbée par une multitude de femmes qui suivaient ou traversaient la foule avec assurance, bravant les regards et les gestes les plus insolens; les unes pimpantes, parées, les autres en haillons;

celles-ci jeunes, jolies malgré leur masque de fard, celles-là vieilles, ridées et recrépies comme un vieux mur, d'où suinte le salpêtre.

Eh bien! aux regards fascinés de Raclot, la plus laide, la plus flétrie, la plus rance de ces créatures paraissait devoir être la source d'un indicible bonheur. Oh! qu'il enviait l'impudente familiarité des sultans en frac qui accostaient sans façon, souvent même d'un air de condescendance, ces belles demoiselles auxquelles, dans sa pensée séditieuse, il donnait l'avantage sur les marquises et les duchesses dont il était naguères le directeur! Oh! qu'il eût payé chèrement le courage du vice, le laisser-aller de la débauche! que sa retenue lui était insupportable, que sa timidité le désespérait!

Et cependant la lubrique fantasmagorie tournoyait autour de lui.

De ce tourbillon partaient des rires moqueurs, des paroles inintelligibles, de franches et directes provocations, des minauderies forcées, des joies du bout des lèvres, mais de l'ordre dans le tumulte, de la décence dans la grossièreté, un gazouillement plutôt que du bruit,

car la police à donné une forme régulière à cette fange, et l'a pétrie à sa ressemblance.

Je ne sais quelle voix satanique, murmurant à l'oreille de Raclot, lui conseillait d'arrêter au passage l'une ou l'autre de ces fugitives apparitions. Il est soudain coudoyé par une jeune femme à la démarche preste et gràcieuse, qui, tournant vers lui la tête, lui montre les traits ravissans de la communiante au chapeau de paille, ceux de la Vierge de Raphaël! Le prêtre est saisi d'une frénésie. Il tend les bras, il serre convulsivement les mains, mais l'être prestigieux l'a devancé de quelques pas. Elle s'en allait légère et folâtre, abandonnant au vent du soir, les plis moelleux de son humble vêtement, qui accusait, malgré son ampleur, des perfections dont la sculpture des Grecs donne seule l'idée. Certes, il y avait dans ses manières une liberté trop grande ; mais c'était la sécurité de l'innocence, la hardiesse d'un enfant gâté plutôt que l'à-plomb d'une fille corrompue. Raclot se jette sur ses pas. Quiconque s'interpose un seul instant entre elle et lui, devient son implacable ennemi. Il la poursuit, elle lui échappe; il la cherche, il la

trouve, elle disparaît, il la retrouve encore : elle abandonnait le boulevard et la foule pour s'éclipser dans une des rues obscures, qui n'y vomissent qu'à l'entrée de la nuit leur perverse population.

Raclot ne la quitte pas; il l'aperçoit qui, après être restée une seconde à l'entrée d'un ténébreux corridor, s'y abîme aussitôt. Il s'élance avec elle dans cette caverne. Le frôlement d'une robe lui sert seul de guide. Un escalier étroit et raboteux se dresse sous ses pieds; il le monte par cette puissance qui fait qu'un somnambule marche sans broncher sur les toits, et altéré, frémissant comme un chasseur près d'atteindre sa proie, il parvient au seuil d'un misérable galetas, à peine éclairé par une lampe fétide et presqu'entièrement occupé par un grabat recouvert d'une courte-pointe usée.

La jeune fille, après avoir ôté son chapeau de paille et son chall, dénoua le lacet qui retenait sa robe, et, les épaules et la gorge découvertes, elle passa ses jolis bras autour de Raclot, puis l'entraîna vers la couchette, en lui disant, de l'air le plus naturel du monde : — à présent, mon chéri, fais-moi ton petit cadeau.—

L'abbé tremblait la fièvre de tous ses membres. Il dévorait d'un regard avide les plus voluptueuses nudités, et pourtant, je l'atteste, il n'y avait rien d'obscène dans l'attitude de la charmante enfant qui le sollicitait au crime. Son indécence était si naïve, son désordre si chaste, qu'on eût été facilement persuadé qu'elle faisait une action louable et que jamais la moindre souillure n'avait flétri son âme.

Raclot avait eu quelques minutes pour rentrer en lui-même; quand la courtisanne lui répéta ses premières paroles, il lui dit avec gravité : — ma fille, qui vous a donc appris un pareil métier?

— Tiens, il est bon là, le petit homme, répliqua Palmyre (elles ont toutes de ces noms-là); n'est-ce pas ma mère qui, il y a deux mois, m'a fait enregistrer à la police, chez un monsieur bien honnête encore et qui avait un bel habit brodé? je travaillais auparavant chez une couturière, la journée était de dix heures et rapportait 12 sous. Ma mère qui se fait vieille et dont les besoins augmentent, m'a tirée de là pour m'apprendre un métier plus lucratif. Il faut bien qu'une honnête fille soutienne sa mère...

— Mais Dieu, s'écria Raclot qui reprenait sa raison, Dieu veut être obéi avant votre mère...

— Oh! pour ça, répartit la petite Palmyre, en joignant les mains, mais sans couvrir ni ses épaules ni son sein, pour ça je lui obéis tant que je puis; je le prie soir et matin, je vais à la messe tous les dimanches et je communie chaque quinzaine.

— Malheureuse! continua le prêtre, vous tombez de profanation en profanation. Vous faites un métier infâme, vous n'êtes qu'une prostituée et votre mère vous ferme à jamais le ciel!

— Oh! que tous ces messieurs qui viennent ici me tiennent un autre langage, dit la pauvre enfant; c'est que tout de bon il m'effraie! quels yeux, quels éclairs! quoi! vraiment je serais damnée et je ferais mal en suivant les ordres de ma mère...!

— Oui! vous êtes en état de pêché mortel.

A ces mots Palmyre suffoquée se pencha sur Raclot et perdit connaissance. Quand il sentit ce corps souple et délicat appuyé sur le sien, et que pour le rappeler à la vie il l'eut débarrassé des liens qui serraient quelques voiles jaloux, sa

raison un moment revenue fit place à la rage. Ses lèvres se collèrent sur un cadavre inanimé, ses dents s'imprimèrent sur une peau pâle et moite. Quelques instans et il était plus coupable encore. Heureusement un scapulaire que Palmyre cachait sous son corset, frappa sa vue ; glacé d'horreur il repoussa violemment le funeste fardeau, regarda autour de lui avec désespoir, sortit du galetas et, après avoir erré au hasard dans les rues, regagna son logis, la mort dans le cœur.

L'abbé Raclot était bien à plaindre ! il se regardait comme l'être le plus abject, le plus dégradé, et au moment où le repentir enfonçait dans son âme ses pointes aiguës, il regrettait, l'insensé, de n'avoir pas recueilli le fruit de sa turpitude.

Pour se punir, il s'interdit l'exercice du sacerdoce et sentit plus amèrement sa misère en se voyant obligé de mentir à ses supérieurs, afin de se dispenser des fonctions de son état. Il fréquentait néanmoins l'église avec assiduité, mais s'y rendait plus volontiers aux heures où elle est habituellement déserte.

Huit jours après la rencontre fatale que j'ai racontée, il s'assit vers la brune dans un

confessionnal, non pour y attendre des pénitens, mais pour s'y livrer à ses remords sans redouter de distraction.

Il n'y avait personne dans l'église, et les lampes s'éteignaient les unes après les autres. Raclot enseveli dans la méditation ne touchait plus en quelque sorte à la terre. Un soupir partit à côté de lui et des mots, tels qu'on en prêterait volontiers à la tombe, montèrent à son oreille.

— Mon père, murmurait une voix, je m'étais vouée à la débauche, sans le savoir, et pour obéir à ma mère. Éclairée sur mon affreuse situation, j'ai supplié ma mère de la faire cesser, elle m'a reproché d'être sans pitié pour sa vieillesse, elle m'a maudite, elle m'a chassée.... je suis accourue près de vous, ayez pitié de moi, mon père...

— Retirez-vous, démon, s'écria Raclot retombé soudain du ciel dans ses horribles tentations, retirez-vous, rentrez aux enfers où vous voulez m'entraîner...

Un cri déchirant frappa les voûtes du temple et une femme quitta le confessionnal avec tous les signes de l'égarement et de la terreur.

Elle était déjà hors de l'église. L'abbé Raclot

qui l'avait reconnue, s'accusait d'inhumanité, et soit passion, soit charité chrétienne, se flattait de ramener cette brébis au bercail.

Il tâcha de rejoindre Palmyre; elle courait devant lui. Un embarras de voitures la lui fit perdre de vue; il arriva enfin au bord de la Seine vers laquelle il était évident que cette fille se dirigeait. Deux ou trois portefaix, dont l'un tenait un flambeau de résine, étaient accoudés sur le parapet de la rivière et y considéraient quelque chose avec une froide curiosité, tandis qu'une femme âgée et à moitié ivre, riait d'un rire féroce et stupide.

Le cœur de Raclot se serrait à l'étouffer : il éprouvait une effroyable anxiété. — Ma bonne, dit-il à la vieille, n'avez-vous pas vu une jeune fille qui courait d'un air affligé...?

— Elle est là, répondit la mégère d'une voix enrouée par l'usage des liqueurs fortes, et en étendant le bras vers la Seine. Elle est là et elle y est bien. C'était ma fille, monsieur, si je puis appeler ma fille une créature dénaturée qui refusait de me donner du pain ! oh ! les enfans, ça ne nous paie que d'ingratitude ! j'en ai eu deux, monsieur, l'un, c'était un garçon

et, sauf respect, je l'ai mis aux enfans trouvés, l'autre, que j'ai bêtement gardée, était celle qui s'est rendu justice en se noyant. Le garçon peut-être aurait fait ma fortune, et si son père le comte Charles de R.... n'avait pas été guillotiné et ses biens confisqués, j'aurais peut-être été réclamer le marmot auquel j'avais eu soin d'attacher un signe de reconnaissance ; mais nargue de la pauvreté et après moi le déluge... —

En bégayant ces mots, elle vida une cruche qui était à terre et s'essuya la bouche du plat de sa main décharnée.

L'abbé Raclot restait muet de douleur. Dieu en ce moment lui fit miséricorde et le délivra des passions qui l'avaient si cruellement brisé. Mais en retrouvant les consolations de la religion, il ne put oublier les assauts qu'il avait essuyés, il ne put oublier surtout que Palmyre était sa sœur.



FRÈRE JACQUES LE MINEUR,

OU

LE DUEL ET LE RENDEZ-VOUS.

Fugit irreparabile tempus.

10.

FRÈRE JACQUES LE MINEUR,

OU

LE DUEL ET LE RENDEZ-VOUS.

> A moi, comte, deux mots.
>
> CORNEILLE.

Le jeune comte Alfred sortait du grand théâtre de Bruxellés, ce lourd bâtiment, construit en forme de catafalque. Qui l'eût regardé en face, aurait vu ses yeux étinceler, sa bouche entr'ouverte pour sourire, son front épanoui, son teint flamboyant : bref, il paraissait enchanté de sa soirée.

Était-ce la musique de Weber qui l'avait charmé ?

Un pas nouveau d'Ambroisine faisait-il bondir son imagination ?

Les belles décorations de Geneste occupaient-elles son souvenir?

Oh! mon Dieu, non.

Le comte Alfred n'avait rien vu ni entendu de ce qu'on avait pu voir et entendre sur la scène. Il ne savait pas même le titre de la pièce que l'on applaudissait encore au parterre au moment où il se retirait.

Et pourtant il était si joyeux, il marchait d'un pas si ferme!

Ne vous en étonnez plus. Il venait de passer en tête-à-tête une heure, une heure de soixante minutes largement mesurées, dans la loge de la marquise de V. Après six semaines d'attente, de craintes, d'hésitations, il avait enfin déclaré son amour. La coquette beauté lui avait répondu d'un air distrait et languissant qu'elle accordait trop d'attention au spectacle pour entendre ses folies, mais qu'elle consentait à le recevoir le lendemain, à cinq heures, afin de s'assurer s'il y avait seulement un grain de raison dans tout ce qu'il disait.

A cinq heures, se répétait tout bas Alfred, dont le contentement approchait de l'ivresse. Par malheur cette idée fixe, absorbante, l'em-

pêcha de s'apercevoir qu'en descendant le grand escalier de droite, il coudoyait rudement le baron de S....

Celui-ci avait distingué Alfred dans la loge de la marquise. Son dépit fut extrême. Il le remercia au fond du cœur de l'avoir coudoyé et se promit de faire tourner cet accident au profit de sa vengeance.

— Peste soit des étourdis, s'écria-t-il avec affectation.

— Est-ce à moi, monsieur, que votre exclamation s'adresse? demanda Alfred, sortant de son rêve.

— A vous-même, si vous le voulez, repartit avec hauteur le baron.

—Vous devriez mettre plus de politesse dans vos termes.

— Et vous, moins de brutalité dans vos allures.

—Monsieur!... me rediriez-vous cela devant témoins?....

— Devant toute la terre, devant madame de V. même.

— Eh! bien, nous nous reverrons.

— Volontiers; à demain.

— A demain.

— A quatre heures; au bois de La Cambre.

— A.... quatre heures.

Ces paroles échangées, ils se quittèrent.

Si Alfred l'avait osé, il aurait marqué un autre moment pour sa rencontre avec le baron. Brave, plein de confiance en lui-même, il ne doutait pas de punir l'insolence de son adversaire; mais sortir d'un combat pour un rendez-vous, se présenter couvert du sang d'un homme aux pieds d'une maîtresse depuis long-temps désirée; mais le ressentiment et la tendresse, la douleur et le plaisir, des blessures et des baisers, la mort peut-être, et puis la plus étourdissante des voluptés; comment concilier des contrastes si frappans, comment, doué d'une organisation délicate, considérer froidement des images funèbres et riantes, séparées par un si court intervalle?

Ces idées l'empêchèrent de dormir. Afin de les écarter, il alla le lendemain chez un vieil ami qui l'a vu naître et qu'il consulte dans les cas désespérés, sauf à ne lui confier qu'une partie de la vérité et à ne pas suivre ses conseils.

M. Oudenboek aime Alfred, d'abord parce

qu'il l'a tenu petit entre ses bras et qu'on se plaît à s'asseoir sous l'ombrage de l'arbre qu'on a vu planter ; ensuite parce que Alfred, malgré sa jeunesse et sa fougue, possède un cœur excellent. Ses passions, par leur vivacité même, le préservent de la corruption, et s'il est loin d'être un sage, il s'en faut de beaucoup aussi qu'on soit en droit de lui reprocher ce libertinage calculateur, cette froide perversité, dont les jeunes gens à la mode se font honneur. Dans ses écarts les moins excusables, il y a toujours de la bonne foi et de la sensibilité : en un mot, son cœur ennoblit jusqu'aux erreurs de ses sens.

Les gens du peuple, en Belgique, pour désigner une personne aimée, se servent d'une expression qui me paraît remplie de grâce et de vérité, j'ajouterais de philosophie, si ce terme n'était pas trop orgueilleux pour le peuple. D'un amoureux, d'une maîtresse, ils disent *mon caprice*. On démêle, en effet, dans le sentiment le plus tendre, je ne sais quoi de capricieux et d'inexplicable qui soumet l'un à l'autre les caractères les plus opposés ou les moins faits en apparence pour sympathiser. C'est que l'amour n'est pas logique à la manière

de la raison, c'est qu'il crée de secrètes harmonies dont lui seul possède le mot et qu'il en sait plus long sur la nature humaine, que l'expérience et la sagesse. Ainsi, au premier aspect, nul rapprochement possible, entre la coquetterie raffinée de la marquise de V. et la candeur, l'impétuosité d'Alfred. Alfred n'en était pas moins fou de la marquise, et s'il fallait l'en blâmer, c'était un tort dont, selon moi, une âme honnête était seule capable.

Voilà ce qui charme M. Oudenboek, arrivé lui-même à une raison calme et réfléchie à travers les orages des passions.

Ce que M. Oudenboek aime pourtant plus qu'Alfred, ce n'est pas sa femme, il n'a jamais été marié; l'or ni les places, on le reconnaît aussi exempt d'ambition que de cupidité : ce sont ses livres.

Oh! ses livres, ses livres chéris! avec quel soin religieux il les conserve, quels hommages assidus il leur rend! La nuit le surprend dans sa bibliothèque, le soleil l'y visite encore. Là il lit, il feuillette, il médite, il *flane* délicieusement ou se jette à corps perdu dans quelque recherche bien épineuse.

Ouvrez ces volumes, si méthodiquement rangés, et reliés à la Grolier ou à la jésuite, ces volumes qui exhalent un parfum de vieillesse, vous y trouverez tout ce que De Bure et Brunet ont jamais signalé à la curiosité du bibliographe. Sur leurs gardes, sur leurs marges, des notes, des rapprochemens, des corrections sans fin, ajoutent un prix nouveau à leur valeur primitive et promettent des trésors d'érudition à ceux qui les acquerront un jour. Loin de ce sanctuaire les frivolités quotidiennes, les célébrités éphémères dues à la camaraderie, les conceptions monstrueuses des génies en vogue! Un auteur doit compter au moins un siècle pour obtenir grâce devant M. Oudenboek, qui, selon la manie des vieillards, s'en prend peut-être au présent de ses soixante-dix années, de sa goutte et de sa gravelle. A tout prendre cependant, je crois son esprit supérieur à ces influences physiques et égoïstes, et j'attribuerais plus volontiers sa prédilection pour le passé à de cruels mécomptes. L'époque actuelle n'a pas répondu à ses désirs de progrès; des caractères dans lesquels il avait foi se sont avilis contre son attente, des doctrines qui l'avaient séduit,

n'ont produit que la destruction; ses espérances, ses affections, ses admirations même ont été amèrement déçues. Il ne lui restait qu'à fuir un monde où les idées de toute sa vie ne pouvaient se résoudre en réalités : alors il s'est réfugié dans les âges éloignés, afin de vivre au sein d'une autre société que la nôtre. Cette disposition à s'abstraire de ce qui l'entourait, a été favorisée par ses habitudes studieuses, et peu à peu il a remonté le temps, sans s'apercevoir qu'il gardait encore grand nombre de ces idées nouvelles qu'il reproche durement à la génération moderne.

Alfred s'était donc rendu chez lui, affectant une gaieté en raison inverse (style de géomètre), de l'anxiété qu'il éprouvait intérieurement.

M. Oudenboek se trouvait, comme toujours, dans sa bibliothéque, sur la porte de laquelle il avait eu soin de faire placer une inscription tirée d'Horace : *Odi profanum vulgus et arceo* (*Je hais le profane vulgaire et lui interdis ces lieux*). En relisant ce menaçant avis, qui ne l'avait jamais arrêté, le profane Alfred sourit, et ayant tourné le bouton de la serrure, entra intrépidement dans le *saint des saints.*

M. Oudenboek appelle ainsi une longue galerie, percée d'un côté de quatre fenêtres en ogive, avec des vitraux peints, et dont les murailles sont garnies de rayons sculptés dans le goût du XIV[e] siècle. Au milieu, des buffets de forme gothique renferment des collections de médailles, de pierres gravées, d'estampes, de cartes, d'autographes et d'autres raretés. Les bustes des grands hommes qu'à produits la Belgique, un petit nombre de tableaux, exquis dans leur genre, servent en outre d'ornement à cet asile de la science; ainsi que des armures qu'envierait le Musée d'artillerie de Paris ou le cabinet de Schœnbrunn.

M. Oudenboek était assis devant un de ces énormes pupitres à roue, qu'on voyait jadis dans les abbayes, les yeux fixés sur une pile d'in-octavo, magnifiquement reliés par Simier.

Cette parure élégante sembla extraordinaire à Alfred.

— Oh! oh! je vous y prends, dit-il, malgré vos dédains affectés, vous payez aussi votre tribut à la littérature moderne; comme ces duchesses qui allaient voir le mariage de Figaro en loge grillée, vous la courtisez en cachette,

et Hugo, Dumas, Sue, Janin, Georges Sand....

— Silence, jeune homme, silence, ne prononcez pas de pareils noms dans ce lieu sacré, ne taxez plus mes cheveux blancs d'inconséquence. Dans ma jeunesse j'aurais tiré l'épée pour moins que cela, tant j'étais possédé de la manie meurtrière des duels, de cette démence coupable que les lois devraient punir d'une façon exemplaire. (*Alfred fronça le sourcil.*) Ces volumes qui, par leur riche couverture, ont un air de ressemblance avec les bagatelles musquées dont vous êtes malheureusement trop épris, ces volumes, dis-je, sont un monument respectable du moyen âge, je les dois à l'amitié d'un savant qui, ne connaissant pas les livrées bibliographiques que j'ai adoptées, a commis cet anachronisme de reliure, pour augmenter la valeur de son présent.

— Quoi! vous n'êtes pas fatigué de ces parodies du moyen âge, où les temps, les mœurs, les faits, les langages sont confondus; où la vérité morale est presque toujours négligée, et où l'on se flatte d'avoir atteint le sublime du genre, si l'on parvient, en estropiant Froissart et Roquefort, à décrire des intérieurs ou des

costumes, en style de fripier devenu pédant?

— Qui vous dit que je m'abaisse à lire ces fadaises? mais les originaux...

— Les originaux! c'est bien une autre plaie. La rage de l'inédit s'est emparée de tout le monde. Il suffit maintenant de faire copier de vieilles paperasses et d'envoyer à l'imprimeur cette transcription, qu'il n'est pas même nécessaire de lire et de comprendre : aussitôt on est élevé au rang des habiles, on s'instale dans les fauteuils académiques, on pare sa boutonnière des décorations réservées au talent. Que n'imprime-t-on pas de cette façon? pour peu qu'un personnage ait joui d'une certaine célébrité, on finira par publier jusqu'aux comptes de sa cuisinière, aux récettes de son médecin. Nous voulons purger l'histoire des fables convenues, répètent-ils, à satiété; eh! avec leurs pièces originales ne prouvent-ils pas le pour et le contre? quelques omissions, des rapprochemens plus ou moins forcés et deux thèses opposées, contradictoires, s'établissent.

— J'avoue que l'on peut mentir même en ne produisant que des documens authentiques; secondement je conviens qu'on ne met pas tou-

jours assez de discernement dans le choix de ceux qu'on arrache à l'oubli ; pourtant il y a à profiter jusque dans cette surabondance, car du chiffon le plus méprisé jaillit souvent un trait de lumière qui éclaircit des points obscurs. Tout peut trouver sa place dans le cadre immense de l'histoire : les petits détails servent à contrôler les faits importans ; les minuties conduisent aux grandes découvertes. Au surplus, l'ouvrage dont je m'occupe en ce moment, n'appartient pas à la classe de ces renseignemens subalternes. C'est une des productions curieuses du XIVe siècle, un livre qui résume l'érudition et le caractère de cette époque. Quoiqu'il soit écrit par un belge, et qu'il concerne la Belgique, nous en aurions été privés long-temps, je présume, si le zèle d'un des hommes dont la France s'honore, ne l'avait tiré de la poussière où il languissait.

— Quel est ce héros du bouquinisme ?

— Ne riez pas. A un âge où on se repose, le marquis de Fortia déploie une activité vraiment extraordinaire. Ami des lettres et de ceux qui les cultivent, il leur consacre sa fortune et ses veilles, et représente, sous des traits vénérables,

l'ancienne aristocratie, les anciennes mœurs et l'ancienne érudition.

— C'est en effet l'éloge que j'en ai entendu faire à M. le duc de Crillon et à toutes les personnes de sa société, lorsque j'ai été dernièrement à Longchamp...

— M. de Fortia est cousin du duc; il sort, ainsi que sa digne compagne, d'une maison dont la noblesse est très-pure, malgré le dire de Tallemand des Réaux, la plus mauvaise langue du dix-septième siècle.

Mais s'il tient à l'honneur de sa maison, comme un galant homme doit le faire, il est plus amoureux de célébrité littéraire que de prééminences héraldiques, et troquera volontiers son heaume grillé avec ses pompeux lambrequins contre une simple couronne de laurier.

— Vous me donneriez envie d'embrasser ce cher marquis. On m'avait déjà conté que, tout bon gentilhomme qu'il est, sa jeunesse avait été condamnée aux privations et au travail; que, dirigé par d'Alembert, il s'était voué d'abord à la culture des mathématiques; que, lié ensuite avec Charles Pougens, il avait donné l'exemple

du dévouement de l'amitié, et au milieu de sacrifices et de travaux multipliés, touvé le temps et le moyen de rétablir sa fortune, en plaidant lui-même dans un procès considérable qui se jugeait à Rome.

— Tout cela est vrai. Il est peu de vies plus pures, plus pleines, plus conséquentes que la sienne. Il semble qu'une vertu y appelle l'autre, qu'une bonne action y prépare à une bonne action. Je n'hésite pas, quant à moi, à compter entre ses titres les plus honorables, sa publication des Annales de Hainaut, rédigées par le cordelier Jacques de Guyse.

— Me voilà désenchanté. Un cordelier, un cordelier du quatorzième siècle, ne peut être qu'un barbare et un fanatique, esclave docile de tous les despotismes qui ont abruti l'espèce humaine.

— Supérieurement jugé. Et sans doute, monsieur l'hypercritique, vous avez lu tout ce qu'ont écrit ces cordeliers stupides...?

— M'en préserve le ciel! je n'en ai pas lu une ligne. Est-ce à nous jeunes hommes dont l'existence est si rapide, de nous baisser pour ramasser dans la lice les fruits dorés mais sans

saveur, que nous jettent les préjugés d'autrefois, afin de retarder notre course? Qu'ai-je affaire de ces mélanges de crédulité, de superstition et de scolastique, que nous a légués l'époque féodale ?

— Vous en avez affaire, morbleu, ne fût-ce que pour vous comprendre vous-même, pour ouvrir les yeux sur vos sottises, pour savoir où vous allez. Le présent, voyez-vous, n'est que la conclusion d'un syllogisme dont les prémisses se perdent quelquefois dans la nuit des temps. Vous qui raillez ce qui est vieux, vous relevez justement de l'objet de vos dédains. En morale, en politique, en littérature, pas plus qu'en physique, sans doute, il n'y a de génération spontanée, et c'est en vain que la race actuelle voudrait prendre pour devise, l'épigraphe ambitieuse de Montesquieu : *prolem sine matre natam*.

Au fait je suis loin d'accepter les reproches adressés par vous au passé, dans le sens du moins que vous prétendez leur donner, car je trouve sa crédulité préférable à votre arrogante duperie, sa superstition meilleure encore que votre manque de foi, et quant à la

scolastique, je soutiens que nous y avons surpassé le moyen âge. Si nos formes sont peut-être plus élégantes, plus ingénieuses, nous avons prodigieusement perfectionné l'art déplorable de mettre les mots à la place des choses, de substituer des subtilités aux principes et les intérêts aux devoirs, d'obscurcir les notions les plus claires, de suppléer à la raison par le raisonnement, à la science par la technologie, d'être frivoles et superficiels, sous les dehors sérieux de la gravité, lâches et vils sous le masque de la générosité et de la sagesse. Le peuple que son instinct trompe rarement, exprime cette vérité en disant que le *règne des avocats* est avenu. Quand j'y songe, nous ressemblons aux Grecs du bas empire, et je ne serais pas surpris si nous finissions comme eux.

Cet excellent Jacques de Guyse! vous lui devez des excuses, monsieur; je garantis que vous lui en ferez, quand vous le connaîtrez davantage. —

Alfred se jeta sur un canapé moelleux et commode, quoique suranné, regarda son ami d'un air sceptique, et M. Oudenboek continua ainsi :

On peut distinguer dans Jacques de Guyse

deux hommes : le compilateur, et l'écrivain qui n'obéit qu'à ses propres inspirations. Le premier tient plus de place que le second, mais il faut s'en réjouir plutôt que le regretter, malgré le mérite de l'auteur considéré en lui-même. En effet c'est à ses lectures prodigieuses, à ses innombrables extraits que nous devons la connaissance de plusieurs auteurs qu'on n'a point retrouvés jusqu'à ce jour, tels que Lucius de Tongres, Hugues de Toul, Buscalus, Nicolas Rucler ou Rucléri, Clairembaud, Erodocus, etc.

Ces écrivains avaient, il est vrai, traité l'histoire d'une manière romanesque, et ne semblent pas remonter au delà du douzième siècle; toutefois étaient-ils les inventeurs de leurs fables, et ces fables ne peuvent-elles pas servir de travestissement à un petit nombre de vérités?

D'ailleurs, prises pour de pures fictions, elles ne sont point dépourvues d'intérêt; elles présentent même quelque chose de philosophique. Certes, le tableau qu'elles traçent d'une civilisation très-avancée au sein de la Belgique quand Rome naissait à peine, est un mensonge dénué de fondement; cependant lorsqu'on voit la société belge débuter par une théocratie forte et sa-

vante, pour passer ensuite sous le pouvoir militaire, on est tenté de soupçonner non-seulement que le moine montois qui vivait au fond de son couvent à Valenciennes, et qui mourut en 1399, devinait cette double formule de l'humanité, comme s'expriment ceux qui réduisent l'histoire à des expressions générales, mais qu'il avait un sentiment profond du caractère belge, et une prescience de notre avenir; car les peuples reviennent quelquefois au point d'où ils sont partis, et leur marche a une certaine analogie avec celle des comètes.

Les Romains, peuple créé pour la conquête, en soumettant la Gaule, ne lui laissèrent d'autre histoire, que celle qu'ils jugèrent à propos de lui faire. Si donc l'on parvenait à retrouver les antiques traditions druidiques et les chants des Bardes, cette découverte devrait être considérée incontestablement comme une des plus importantes. Que les romans de Lucius et de Rucléri reproduisent immédiatement les annales de nos ancêtres, il n'y a pas d'apparence, d'accord. Trop d'indices prouvent qu'ils sont d'une invention beaucoup plus récente. Mais pourquoi ne s'y trouverait-il pas quelques pâles reflets des

souvenirs populaires, quelques fragmens défigurés de monumens antérieurs? Paquot juge tout cela indigne d'attention : Paquot n'était qu'un bio-bibliographe exact, privé d'imagination et de philosophie.

On se plaindra peut-être encore que Jacques de Guyse mêle à l'histoire civile les légendes des saints; objection frivole! à une époque où tous les élémens sociaux étaient isolés, où chacun vivait de sa vie individuelle, l'unité, la centralisation que le régime politique refusait aux hommes et dont la nature leur a fait cependant un impérieux besoin, on ne pouvait les entrevoir que dans le ciel.

La tournure religieuse des idées de l'écrivain, est précisément ce qui le rend attachant, lorsqu'il parle en son propre nom. Son christianisme n'est pas pourtant ce sentiment vague, indéfini que vous préconisez vous autres jeunes gens blasés, soupirant en vain après une croyance et une poésie; c'est une conviction intime, à la fois dogmatique et morale, qui règle les pensées et les actes, qui impose un symbole et des devoirs.

Voilà comment au fond de son style simple,

grossier même, il y a toujours, je ne sais quoi de vrai et de substantiel, tandis que vos plus belles pages sentent la phrase, que vos plus beaux mouvemens trahissent la rhétorique, que vos élans proviennent d'une sensibilité de tête plutôt que d'entrailles, que votre abandon est apprêté et artificiel, et que fiers d'avoir détruit la philosophie sensuelle de Condillac, vous n'en êtes pas moins matérialistes pratiques.

M. De Fortia vis-à-vis du mauvais latin de Jacques de Guyse a placé une bonne version française. N'était-ce pas le cas d'appliquer ici le système de traduction proposé par Paul-Louis Courier pour Hérodote, et consistant à employer la langue de Froissart dans le but d'interpréter un auteur qui lui ressemble par la naïveté. Or, il existe à la bibliothéque de Bourgogne une traduction complète de Jacques de Guyse faite dans ce système, mais sans préoccupation systématique, puisqu'elle a été exécutée par ordre de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et souverain de la Belgique. Le volume imprimé chez Galliot Dupré et attribué à Lessabé n'en est que l'abrégé. Il semble qu'on aurait pu profiter du manuscrit et de l'imprimé pour enrichir la tra-

duction nouvelle de maintes expressions et tournures que la langue a perdues et qui s'harmonisent si bien avec l'ordre de faits et d'idées qu'on trouve dans Jacques de Guyse...

M. Oudenboek poursuivait son monologue. Alfred qui a du sang d'antiquaire dans les veines (son grand-oncle était le marquis du Chasteler, qui devint directeur de l'Académie), Alfred l'écoutait avec une attention qu'il avait d'abord résolu de lui disputer. Soit que le sujet commençât à l'intéresser, ou que son insouciance prît le dessus, il parut avoir complétement oublié les deux événemens capitaux de sa journée. Il se redressa pour s'étendre plus mollement sur le canapé, croisa les jambes et fixa les yeux sur M. Oudenboek, qui reprit la parole après avoir feuilleté un tome de son chroniqueur favori.

— De Guyse parle de lui-même avec grâce et modestie : « Jacques, dit-il, s'efforçant de suivre les traces de ses ancêtres, et n'ayant pas de quoi servir de si grands princes, parce qu'il était pauvre et mendiant, s'en est allé comme la moabite, dans le champ de Booz, ; et là, derrière les moissonneurs il a recueilli, non sans

peine quelques épis qu'il a liés en gerbe, et il vient porter humblement le denier de la veuve au trésor du souverain du Hainaut. »

Une de ses narrations qui me plaisent davantage est celle de l'établissement des frères mineurs de Valenciennes, et que Jean Lefèvre a traduite. Un noble chevalier flamand de la cour de Jeanne, comtesse de Hainaut et de Flandre, devine son oncle, sous les habits grossiers de l'ordre des cordeliers. « Lorsqu'il se fut assuré qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, il sauta à bas de son cheval, s'approcha du frère et lui dit : messire Josse, vous êtes mon oncle, le frère de mon père. Élisabeth, votre sœur, vit encore, et vos deux fils ont été faits chevaliers. Messeigneurs vos compagnons nous ont mandé votre mort en nous envoyant votre haubergeon qui était celui de votre aïeul, et vous êtes vivant! » Le frère se défendait en disant : « Je ne sais ce que vous voulez dire; je ne suis pas celui que vous cuidez. » Et dans l'amertume de son cœur, il tâchait de se soustraire à ce qui allait succéder. Mais après avoir tenté, par ses discours et par ses gestes, de s'excuser, il vit bien qu'il ne pouvait demeurer

plus long-temps inconnu; si prit la main du chevalier et lui dit: « Jurez-moi que vous ne révélerez à personne qui vive, si ne n'est avec mon consentement, ce que vous savez ou ce que je pourrai vous apprendre, et je vais confier à vous seul qui je suis, et pourquoi j'ai revêtu l'humble habit que vous voyez. » — Le chevalier fit ce serment et le religieux continua ainsi fort à regret. « Je suis en effet Josse votre oncle. Nous partîmes, comme vous ne l'ignorez pas, avec Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, pour la dernière croisade, et nous nous rendîmes à Venise. Pendant le long séjour que nous fûmes forcés d'y faire, nous nous réunîmes au nombre de vingt-huit chevaliers, tous animés d'un même sentiment, en jurant de nous assister les uns les autres et de ne nous séparer qu'à la mort. Ce serment, nous l'avons tenu fidèlement jusqu'à ce jour, et, s'il plaît à Dieu, nous n'y manquerons jamais.... »

Ces chevaliers promènent en plusieurs contrées leur bravoure; enfin, après diverses occurences, ils se rangent sous les drapeaux du roi de Portugal pour aller en Afrique. « Au royaume de Maroc, dit le frère, nous trouvâ-

mes beaucoup de religieux de notre ordre, qui prêchaient la foi, à nous chrétiens, par la parole et par l'exemple, aux Sarrasins par des prédications et des miracles éclatans. Nous en vîmes plusieurs recevoir le martyre pour Jésus-Christ, affermissant ainsi notre foi et celle de tous les chrétiens qui se trouvaient dans ce pays par le plus éclatant de tous les témoignages. Il y en eut plusieurs qui furent faits prisonniers par le roi de Maroc, et l'armée chrétienne en fut instruite d'une manière certaine.

« En apprenant cette nouvelle, l'infant Pierre, fils aîné du roi de Portugal, lequel commandait en chef l'armée des chrétiens, fut pénétré de douleur et désirant rendre ces religieux à la liberté, il offrit de les échanger contre seize Sarrasins de distinction qu'il retenait captifs, mais cette offre fut rejetée et le roi de Maroc fit périr cruellement ces saints personnages. Leur martyre fut signalé par tant de miracles, que devant des prodiges si manifestes, opérés par l'ardente piété et la constance admirable de ces bons frères, nous voulions tous recevoir le martyre avec eux. Chaque jour nous gémissions, nous versions des larmes, en songeant

que ces hommes vertueux avaient souffert une mort cruelle pour la foi de Jésus-Christ. L'infant Pierre promit que si Dieu lui conservait la vie, et lui permettait de revoir son pays, il entrerait dans l'ordre de ces religieux, et le roi son père ayant approuvé cette résolution, nous formâmes une réunion de chevaliers, composée principalement de ceux de notre association, et rassemblés sous la bannière du prince, nous fîmes vœu de le suivre et d'adopter comme lui l'habit et la règle des humbles frères. L'infant Pierre désirant emporter avec nous les reliques des martyrs morts pour la foi, traita dans ce but avec le roi de Maroc. Par la vertu de ces reliques, nous fûmes délivrés de grands périls durant le voyage, et, à notre arrivée, le prince raconta en présence de la foule empressée l'histoire merveilleuse de la passion de ces soldats de Jésus-Christ. Peu de temps après notre heureuse arrivée à Lisbonne, nous tous, chevaliers et écuyers de l'alliance, considérant que nous avions échappé à de nombreux dangers, grâce aux mérites des martyrs, et nous ressouvenant de la promesse que nous avions faite à Dieu, nous résolûmes d'un accord, attendu la brièveté

de la vie, les piéges du monde, la vanité du siècle, la rigueur des jugemens d'en haut, les tourmens de l'enfer, l'incertitude de l'heure de la mort et la grandeur de nos péchés, nous résolûmes, dis-je, de nous acquitter du vœu que nous avions fait dans le royaume de Maroc, et nous l'accomplîmes effectivement. Réunis tous les vingt-huit à Lisbonne, dans un petit couvent fort pauvre, appartenant aux frères, et en présence du roi de Portugal et d'une multitude de personnes nobles et non nobles qui versaient des larmes, nous renonçâmes à nos armes, à nos femmes, à nos enfans, aux biens, aux honneurs, à toutes les pompes du siècle, et après avoir renvoyé nos haubergeons à nos épouses et à nos amis charnels, comme étant désormais morts au monde, nous prîmes cet humble et modeste habit, pour obtenir la remission de nos péchés, et nous ne le quitterons, s'il plaît à Dieu, qu'à la mort. —

J'abrége, malgré moi, ce récit qui, à mon sens, est parfait d'un bout à l'autre, dans le mauvais latin du pauvre Jacques, bien entendu. Quel charme de naturel! quel pathétique saisissant! vous avez beau dire, cela est beau,

touchant, sublime. Songez que ce sont des guerriers intrépides, des hommes nourris dans les préjugés de la naissance, habitués à la splendeur des cours, à la fière indépendance féodale, qui se soumettent avec tant de docilité à une vie pauvre, misérable, humiliée! aussi je ne suis pas surpris que le sire de Macrène, qui d'abord regardait la résolution de son oncle comme injurieuse à sa famille, ait fini par l'imiter.

Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir sur le fanatisme du moyen âge, il faut que je vous donne un exemple de sa servilité. L'histoire des Ronds de Hainaut, par malheur inachevée, vous démontrera que la liberté existait alors, non pas ainsi qu'aujourd'hui dans les journaux et les constitutions civiles, mais, ce qui vaut mieux, dans les âmes et dans les mœurs. —

Et voilà M. Oudenboek qui se met à lire la conjuration des Ronds contre Marguérite, surnommée la dame noire. Alfred était réellement captivé par cette lecture, quand la pendule sonna six heures. Il se lève en sursaut, se frotte les yeux, se frappe le front et s'élance hors de

la galerie en poussant des exclamations abruptes et inarticulées.

M. Oudenboek, contrarié au possible, ferma son livre, murmurant tout bas : un jeune homme du temps de Jacques de Guyse n'aurait pas agi de la sorte. —

Alfred, lui, courut désespéré au bois de La Cambre. Il se voyait déjà accusé de lâcheté, déshonoré, perdu. Il n'y avait personne au lieu du rendez-vous. Il se jeta dans sa voiture et se fit conduire chez son second. Celui-ci lui apprit que le baron de S. n'avait pas été plus ponctuel, et qu'il n'avait point paru.

Bientôt tout s'éclaircit. Le baron, amant en pied de la marquise, avait été lui faire une scène de jalousie, une grosse heure avant celle du combat. Un raccommodement s'en était suivi : M. de S. auprès de sa belle, n'avait pas plus songé au duel qu'Alfred sur le canapé de M. Oudenboek. Cette inexactitude réciproque rendit l'affaire facile à assoupir, et le jeune comte guéri de son amour pour une coquette ainsi que de ses préventions contre les vieux livres, acheta un exemplaire des annales du Hainaut, sur la première page desquelles il écrivit :

Frère Jacques, la perle des Hennuyers, je t'ai de grandes obligations ; tu m'as fait manquer un sot rendez-vous et délivré d'un duel ridicule, en réveillant en moi le goût de l'étude; par toi j'essaie d'une vie nouvelle; honneur à toi, Frère Jacques le Mineur.

MON AMI BALTHASAR.

If he, compact of jars, grow musical
We shall have shortly discordia the spheres!
SHAKSPEARE, *As you like it*, act. II, sc. 7.

MON AMI BALTHASAR.

I.

— Diable, lui dis-je en achevant de vider le baril de verre placé devant moi et secouant mon cigarre pour en faire tomber la cendre, diable, tu as eu le goût fin et la main sûre. Quarante mille florins de dot, un intérêt dans le commerce du papa et une fiancée de seize ans, belle comme un ange!

Mon ami Balthasar me regarda de l'air stupide d'un condamné, que le bourreau s'apprête à lancer dans l'éternité, et que son confesseur félicite d'échapper enfin aux piéges du monde.

— Une fiancée, repris-je, élevée dans les

bons et vieux principes, d'une innocence charmante, d'une douceur, d'une docilité merveilleuses.

— Oui, répliqua-t-il avec un gros soupir et se drapant de la fumée de mon cigarre, comme les héros ossianiques de leur robe de nuages, mais fiancée d'une régularité imperturbable, d'une apathie désespérante : jeunesse et fraîcheur, innocence et bonté, voilà tout; rien qui anime ces traits constamment placides, rien qui émeuve cette âme obstinée dans le calme; en un mot, absence totale de passion et d'enthousiasme !

— Tant mieux, parbleu, tant mieux; car, je ne suis pas de ces gens qui enseignent que l'existence humaine doit être une crise continue, une attaque de nerfs prolongée, un transport au cerveau indéfini. On dirait que tu appliques au mariage les règles de la critique littéraire à la mode : tous ces caractères désordonnés peuvent intéresser à la scène ou dans un livre, du moins on l'assure, mais, crois-moi dans le train habituel de la vie les êtres les moins dramatiques, en d'autres termes les âmes simples et bien réglées, sont préférables de tous points.

— Ah! c'est que tu n'as jamais compris la poésie de notre nature, et que ta raison tristement géométrique rapetisse l'homme en lui refusant les trésors de l'imagination et de la sensibilité; pour toi il n'y a de paysages que ceux qui présentent des champs alignés, des prairies verdoyantes, des rigoles utilement conduites, des arbres symétriquement taillés, et où le soleil brille toujours, où le vent souffle à peine. Les rochers aigus, les mystérieuses vallées, les torrens, les abîmes, les pins échevelés, les troncs difformes tels que des apparitions infernales, l'ouragan qui brame, la tempête qui rugit, sont pour toi des dissonnances choquantes: à mes yeux, au contraire, c'est le beau, le grand, le sublime...

— Ma foi, si tu reviens encore avec tes phrases, je ne me sens guère en état de répondre : tu sais que je ne suis pas de force sur cet article, et il y a long-temps que pour la première fois, tu t'es moqué de moi à cause de ce que tu appelais charitablement ma vulgarité. Pourtant il m'est avis que tu prends l'exception pour la règle, le rêve pour la réalité, et que toi-même qui te fais ici le panégyriste des

orages, l'amant des tempêtes, tu n'y tiendrais pas si tu étais obligé d'en subir constamment les conséquences. Au lieu de ce faro à la couleur ambrée qui brille comme une aventurine dans ce litron, et qui, pris à doses modérées, réchauffe et réjouit la tête et l'estomac, voudrais-tu, je te le demande, t'enivrer à chaque repas du plus capiteux champagne ou de ce fougueux *satyrion* qui mettait en fureur les acteurs dépravés de Pétrone? Au surplus, tes réflexions arrivent trop tard; demain, mon cher, tu te maries....

— Et c'est ce qui m'accable. Malgré sa froideur, j'aime Pauline, mais je voudrais ne l'obtenir que d'elle-même et non du despotisme de la loi. Chose affreuse! le mariage au lieu d'être le résultat de la libre sympathie des âmes, est devenu un contrat qui asservit l'avenir, un lien que son indissolubilité transforme bientôt en chaîne pesante; une captivité qui devient odieuse même au sein d'un palais, quand on ne peut tirer les verroux de la porte et gagner aux champs; une sentence qui attache quelquefois au même boulet deux malheureux, coupables seulement de satiété ou de désillusion, et qui

n'ont plus l'espoir qu'on abrége leur supplice; vraiment la société pousse trop loin l'iniquité et la barbarie... —

A ces mots prononcés avec véhémence, il se leva. Pour moi, persuadé que le mariage est une institution aussi bienfaisante que sainte, j'avais grande envie de le réfuter ; je n'en fus empêché que par la peur d'attirer l'attention de quelque ami ou parent de Pauline, à qui les sorties élégiaques de mon ami Balthasar auraient paru fort déplacées. Je le tirai donc de l'estaminet du Roi de Pologne, où la pluie nous avait forcés d'entrer et je l'obligeai à s'occuper de quelques préparatifs indispensables pour la cérémonie du lendemain.

Un drôle de corps que mon ami Balthasar. Quoique, depuis que j'approche de la quarantaine, les souvenirs du collége m'épouvantent en me montrant le chemin que j'ai parcouru, et au bout duquel me tend sa main sèche et décharnée la hideuse vieillesse, enlaidie encore d'une perruque blonde et d'un faux râtelier, je ne puis effacer de ma mémoire le temps où j'étais avec Balthasar sur les bancs du Lycée. Je n'étudiais que les mathématiques et avais pris

en dégoût le latin et le grec; lui, au rebours, méprisait souverainement l'algèbre et réussissait assez dans les humanités. A la fin de l'année il était presque toujours sûr d'obtenir le prix d'*amplification*. Et Dieu sait s'il amplifiait, s'il savait développer dans une redondante période à sept membres, une idée commune qui alors ressemblait à une pensée, s'il accumulait les figures les plus hardies, les métaphores les plus inattendues, car ce garçon était né, je crois, pour la métaphore. Notre professeur de rhétorique en pleurait de tendresse. Le bon homme, dans la tête duquel s'amalgamaient les chefs-d'œuvre du grand siècle avec la littérature de l'empire, et qui participait à la fois de Rollin et de Luce De Lancival, avouait qu'il y avait souvent dans les thêmes de mon ami Balthasar de l'exagération, de la bouffissure et de ce qu'aujourd'hui, par un latinisme romantique, on appelle des *ampoules* (*ampullæ et sesquipedalia verba*), mais il s'empressait de citer Quintilien à qui ce luxe, cette surabondance juvénile ne déplaisaient pas; or à Quintilien qu'y avait-il à riposter?

Quant à moi, il me semblait que Balthasar était

toujours à côté du sujet; cependant lui en faisais-je l'observation? il levait les épaules d'un air de pitié et me lançait une phrase qui ne me laissait que l'agréable alternative d'être un sot ou d'avouer mon défaut total de sensibilité.

Si j'avais été de monsieur Boniface, notre professeur de rhétorique, au lieu de préconiser à tout propos le mérite de Jacques, je lui aurais infligé un *pensum* chaque fois qu'il aurait affecté d'obscurcir ce qui était déjà ténébreux, de mêler, comme on dit de la fumée à la fumée, d'entendre malice à une niaiserie, de prêter un sens profond à ce qui n'en avait aucun, et de méconnaître, en revanche, le prix d'une réflexion raisonnable, la valeur d'une maxime substantielle et solide.

Ce qui me passait, c'est que n'étant pas meilleur que nous, et ne se refusant jamais un trait d'espièglerie, de gourmandise, ou de malignité, il trouvait, lorsqu'il s'était donné pleine satisfaction, le secret de se placer en dehors de ses complices en s'attribuant une nature plus exquise, plus choisie, plus parfaite. Commettait-il une action repréhensible? au lieu d'un acte de contrition, il entonnait un hymne

de gloire; il tirait vanité de ce qui aurait pu lui causer quelque honte, et se faisait un piédestal de ses fautes les moins excusables, une auréole de ses plus éclatantes folies. Chose singulière! le tort retombait tout entier sur ses victimes, et moi, son ami tendre, moi, son Pilade, son Euryale, moi qui pâtissais le plus de ses extravagances, moi, l'*Isengrin* de ce *renard*, cent fois j'ai été puni et honni pour le mal qu'il m'avait fait.

Malgré cela, il avait à sa disposition de si ingénieuses métaphores, une si grande abondance de paroles harmonieusement cadencées, il vous étourdissait si bien de ses sophismes, il débitait ses chimères avec tant d'autorité et d'à-plomb, qu'on était trop heureux de lui donner raison, crainte de pire.

Oh! pour les chimères, il n'avait pas son pareil et depuis, cela n'a fait que croître et embellir. Le fond de son système, autant que je puis m'y connaître, était, qu'à mesure que nous sommes plus frénétiques, nous touchons davantage à la perfection, et qu'à proprement parler on n'est un homme que lorsqu'on s'est isolé de l'humanité: le tout convenablement assaisonné de métaphysi-

que, de mysticisme, de sentimentalité et d'enthousiasme, car c'est la condition première, fût-on froid comme la glace, immobile comme un roc.

Si maintenant vous me demandez comment, avec cet heureux caractère, mon excellent ami Balthasar était tombé amoureux de Pauline, je vous répondrai tout simplement que je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'un homme tel que lui n'a pu s'abaisser à convoiter une dot, et que pourtant le lendemain du jour où nous nous étions abrités à l'estaminet de Saint-George, nous devions, lui se marier, moi servir au mari de témoin et de garçon d'honneur.



II.

Superbe matinée du mois de juin ! On aurait dit que les rues étaient changées en parterre, tant il y avait de fleurs aux fenêtres, dans la corbeille des bouquetières, à la ceinture des femmes, à la boutonnière des hommes. Une énorme pyramide de roses au côté, je roulais vers l'hôtel-de-ville, en compagnie de mon ami Balthasar. Mon cœur s'épanouissait, mon esprit avait retrouvé sa verdeur; car d'abord, quoique garçon, ou peut-être à cause de cela même, un mariage était à mes yeux une riante promesse de bonheur; ensuite mes facultés engourdies pendant l'hiver, renaissent en la saison des roses, comme ce Lucius de Patras dont Apulée nous a raconté l'histoire, et qui métamorphosé en âne par une magicienne de Thessalie, devait reprendre sa première forme quand les rosiers entrouvriraient leurs boutons.

Balthasar, à beaucoup près, n'avait pas la mine

de partager mon contentement ; mais à la rigueur, sa maussaderie pouvait passer pour l'étonnement que cause une grande félicité. D'ailleurs, personne n'était disposé à le chicaner là-dessus ; la mariée, parce qu'elle éprouvait trop de joie de sa resplendissante parure ; ses parens, parce qu'ils ne pensaient qu'à leur fille ; les témoins, parce qu'ils soupiraient après l'heure de se mettre à table.

Lorsque l'officier de l'état civil lut aux époux les articles du code où sont tracés leurs devoirs respectifs et qui établissent la prééminence du mari, mon ami Balthasar se réveilla ; la tête rejetée en arrière, l'œil en feu, il fit une de ces sorties que n'aurait pas manqué d'applaudir M. Boniface et maudit éloquemment la tyrannie de la société, qui, acharnée à opprimer la plus intéressante moitié du genre humain, meurtrit de ses fers la femme, la femme libre par essence, la femme, dont les droits sont égaux, sinon supérieurs à ceux de l'homme...

L'échevin incapable de rien comprendre à ce Saint-Simonisme anticipé, demeure interdit. La mère de Pauline, madame Bonard, se précipite dans les bras de sa fille en lui criant : — Ah ! que

tu seras heureuse, — et monsieur Bonard ébloui des hautes pensées de son gendre, s'attendrit par contenance. Quant à Pauline, elle témoignait assez qu'elle avait foi dans la prophétie de sa mère.

A l'église ce fut autre chose. Balthasar m'avait décrit cent fois les pompes imposantes du catholicisme, et m'avait entretenu de la puissance des idées religieuses. La tête chenue du vénérable pontife, les degrés de l'autel *usés par la prière*, les chants sacrés, le son de l'orgue, les vitraux diaprés, la nef avec sa coupole qui se perd dans les cieux ; partout Dieu présent, telles étaient les images saillantes de ses tableaux. Mais il fallait que cette piété ne fût que dans sa tête, puisqu'une des cérémonies les plus touchantes des chrétiens, et à laquelle se rattachaient toutes les destinées de sa vie, le fatiguait par sa longueur et sa trivialité.

Il sortit enfin du temple : il en sortit marié ; la loi et la religion venaient de sanctionner son titre.

Au repas de noce, nouvelle incartade. Indigné de voir sa femme manger avec appétit, il l'en reprit aigrement comme d'un matérialisme

ignoble. La gaieté confiante et folâtre de cette charmante personne ne lui parut pas moins choquante, et lorsqu'on le chercha pour ouvrir le bal avec elle, on ne le trouva plus : il s'était sauvé dans son cabinet. Ce fut là qu'on le découvrit vers cinq heures du matin, et qu'on alla le chercher pour le traîner à son corps défendant jusqu'à la chambre nuptiale. Toute la société était sans dessus dessous ; d'amers commérages circulaient de l'antichambre au salon, madame Bonard étouffait de colère, monsieur Bonard s'en prenait à moi, et Pauline, pauvre fille ! dévorait ses larmes.

De ce qui arriva cette nuit, sujet de quelques-unes des plus brillantes amplifications de Balthasar, je ne pourrais rien vous révéler ; mais si le roman de la *confession* avait déjà été mis alors en lumière par M. Janin, on eût pu craindre que le plus beau jour de la vie ne finît aussi pour Pauline par quelque terrible catastrophe, car, l'avouerai-je ? elle portait des caleçons pendant le jour, et dormait en jaquette. En jaquette, ô ciel ! quel révoltant prosaïsme !



III.

Un mois s'était écoulé, la lune de miel était passée, non sans quelques nuages. Je me trouvais chez mon ami, et, appuyé sur le dos de ma chaise, je suivais en silence les mouvemens grâcieux de Pauline qui se livrait aux soins de son ménage avec cet air délicieusement affairé d'un enfant qui se fait grande personne. Balthasar entra dans l'appartement, m'attira vers une fenêtre, selon les règles de la déclamation scénique et me parlant tout bas ainsi qu'un héros de tragédie à son confident : — Il faut que je refasse son éducation, me dit-il.

A mon excessif regret il tint parole, et se mit à l'œuvre. Il y avait pourtant si peu à reprendre dans Pauline ! son naturel avait tant de charme, son esprit tant d'attraits dans sa simplicité, son cœur était si pur, qu'à mon sens, prétendre réformer tout cela tenait du sacrilége.

Mon ami Balthasar s'attacha précisément à

détruire ce qui faisait le principal objet de mon adoration ; oui, il s'efforça d'enlever sa jeune épouse à la vie positive pour laquelle elle était si admirablement faite, et de la ravir dans le monde idéal, vague, indécis, nébuleux, où il se plaisait lui-même à s'égarer.

Pauline avait des principes sévères, son mari les traita de petitesse et lui vanta, sous le nom de vertu sublime, l'exaltation de l'âme, l'énergie des passions, le dédain courageux des devoirs que la société impose : l'action la plus condamnable devenait un exemple à suivre, pourvu qu'elle fût l'effet de l'entraînement, de l'enthousiasme ou d'une sensibilité délirante.

Pauline était pieuse, mais d'une piété toute pratique. Balthasar l'entretint d'un sentiment religieux qui ne s'adresse qu'à l'imagination et qui, loin d'être assez fort pour servir de frein à nos faiblesses, a pour but de les excuser en donnant au vice la sécurité de la vertu.

Sans afficher de prétentions littéraires, Pauline avait de l'instruction et du goût. Balthasar la persiffla sur ses lectures, et lui mit entre les mains les productions les plus systématiquement immorales de nos écrivains en vogue. Il ne s'ar-

rêta pas là, il ouvrit sa maison à quelques gens de lettres, dont la conduite dérangée était le premier certificat de génie, car le génie est en insurrection continuelle contre les règles, le génie est de complexion anarchique.

La révolution qu'il avait entreprise s'étendait également aux petites choses. Par exemple, il allait jusqu'à quereller sa femme sur son écriture nette et soignée, dans laquelle il découvrait la preuve d'une intelligence étroite, de la froideur et de la stérilité, car il prétendait qu'on se peint dans les signes que l'on trace, à peu près comme les chefs de la nouvelle Zélande dont le seing n'est que le tatouage qui couvre leur figure.

Pauline, née flamande, ne rougissait pas de parler sa langue qui, en effet, est belle, forte, abondante. Balthasar, persuadé d'être original même quand il parodiait les fadaises parisiennes, proscrivit ce jargon qui, disait-il (et il avait malheureusement raison), n'est guère consacré qu'au plus vil usage, à brusquer un mercenaire, à chasser un mendiant, patois de la colère ou du besoin, cri animal des passions grossières.

Chantait-elle? il demandait plus d'abandon,

de pathétique; s'avisait-elle de danser? il regrettait les molles attitudes, les poses enivrantes des bayadères.

Pauline sans cesse humiliée, résolut enfin de sortir de l'abjection qui lui était reprochée. La douce créature se répétait sans cesse : — Oh! s'il m'était permis de m'élever jusqu'à mon mari ! —

IV.

Plusieurs années s'étaient écoulées. Pauline, pour la première fois, devint mère et mit au jour un enfant tellement chétif que tout le monde en désespéra.

La paternité est une dignité imposante, qui fait comprendre aux plus frivoles le sérieux de la vie. Balthasar, dont l'humeur était sensiblement modifiée depuis quelque temps, parut alors un tout autre homme. Il ne quittait pas le berceau de son fils, lui prodiguant des soins aussi tendres que minutieux.

Pauline, au contraire, ne le visitait que rarement; ses discours, son air, sa conduite, hélas! tout était changé. Sans doute elle avait profité des leçons de Balthasar, car je ne retrouvais plus en elle cette Pauline candide, bonne, accorte, modeste. Les métaphores, les sentences, les paradoxes tombaient de sa bouche avec une abondance qui m'effrayait : ses manières me

paraissaient saccadées, libres, théâtrales, son regard vaporeux à l'excès. Au lieu d'une honnête dame, elle m'offrait une espèce de Corinne fantasque, s'éloignant d'autant plus de la réalité que son mari s'en rapprochait davantage. Certes, il avait dû lui en coûter beaucoup pour arriver là, mais enfin elle avait réussi; que voulez-vous? si elle s'était constituée en état de rébellion contre tout ce qui lui méritait naguère la considération du monde, ce n'était que par docilité conjugale.

Vers ce temps, on fit grand bruit dans certains cercles d'un roman qu'on attribuait à une femme. Les idées que Balthasar avait mille fois développées y étaient fidèlement reproduites. On pouvait regarder cet écrit comme un factum contre l'organisation sociale : un adultère en faisait le fonds, mais l'épouse infidèle était représentée sous des couleurs si intéressantes, elle cédait à l'empire d'une passion tellement exclusive, que sa faute devenait presque de l'héroïsme.

Lorsque les journaux apprirent à Balthasar que ce chef-d'œuvre était sorti de la plume de Pauline, dont il n'avait pas encore soupçonné la

métamorphose, il en eut le cœur percé. Cette circonstance que sa femme n'avait pas daigné lui confier elle-même, lui expliqua l'abandon où elle laissait son enfant et lui rendit particulièrement odieuse la présence d'un rimeur à moustaches, qu'il avait jadis introduit lui-même chez lui, sorte de casuiste de coulisses, professant à ravir la morale relâchée du théâtre moderne.

Il fit prévenir une fois Pauline que son enfant était si mal qu'on présumait qu'il ne passerait pas la nuit. On vint lui apporter pour réponse que madame était à une représentation d'*Antony* avec le poète en question, et qu'au sortir du spectacle elle devait lire dans un cercle intime son dernier roman.

Balthasar en ressentit une amertume extrême. Les yeux fixés sur le malheureux fruit d'un hymen que son imprudence avait rendu déplorable, il s'abandonnait au désespoir et tenait son fils entre ses bras, le serrant à l'étouffer. Toute la nuit il fut en proie à la fièvre, non pas cet érétisme produit par le caprice de la pensée, et qui était une de ses voluptés, mais cette irritation poignante qui tord le cœur et

anéantit l'entendement. Le matin on le retrouva dans la même attitude, il étreignait toujours son enfant et ne s'apercevait pas qu'il était mort... On l'en avertit; il jeta un cri perçant, regarda autour de lui d'un œil terne, hébêté, pressa plus fortement le cadavre contre sa poitrine, l'emporta dans son appartement et ne reparut plus.

Deux heures après, il avait quitté sa maison, sans prévenir personne, sans songer à Pauline.

Celle-ci ne tarda pas à partir pour Paris.

Balthasar ne m'a point donné de ses nouvelles, mais un de mes correspondans assure l'avoir rencontré, soir et matin, à la bourse de Londres, spéculant avec le sangfroid et l'entente d'un homme rompu aux affaires.



SÉJOUR

QUE

LOUIS, DAUPHIN DE VIENNOIS,

DEPUIS

ROI SOUS LE NOM DE LOUIS XI,

FIT AUX PAYS-BAS,

DE L'AN 1456 A L'AN 1461.

Forget to pity him, lest thy pity prove
A serpent that will sting thee to the heart.
SHAKSPEARE, *The king Richard*,
act. V, sc. 3.

SÉJOUR

QUE

LOUIS, DAUPHIN DE VIENNOIS,

DEPUIS

ROI SOUS LE NOM DE LOUIS XI,

FIT AUX PAYS-BAS,

DE L'AN 1456 A L'AN 1461.

Comme l'anéantissement de la maison de Bourgogne n'entrait pas seulement dans la politique générale de Louis, mais était aussi le calcul d'une haine personnelle, et que cette haine amère et profonde prit naissance dès les premiers momens qu'il fut en présence du comte de Charolois, il semble que le séjour du fils de Charles VII aux Pays-Bas mérite de fixer l'attention, et que les détails qui s'y rapportent sont de nature à faire mieux juger les événemens

subséquens, en même temps qu'ils appartiennent à l'histoire des mœurs.

Quand le dauphin vint chercher un asile auprès de son oncle, il avait trente-trois ans. C'est l'âge où l'on met dans les combinaisons tortueuses de l'ambition, dans les cauteleuses précautions de la ruse toute la verve des passions fortes. Louis n'avait pas attendu cette époque de la vie pour se livrer au penchant qui l'intraînait irrésistiblement vers l'intrigue, où il se complaisait non moins pour elle-même que pour les résultats qu'il pouvait s'en promettre. Avide de pouvoir, orgueilleux, implacable, mais habile à dissimuler la vengeance sous les dehors de la bonhomie, le despotisme sous ceux de l'humilité; plus familier que populaire, plus disposé à rapprocher de lui la bassesse obséquieuse qu'à contenir la fierté indisciplinée, préférant la lâcheté dont le prix est tout fait, aux sentimens vertueux qui n'ont point de tarif, outrageant sans pudeur l'équité divine, mais redoutant Dieu et ses saints comme puissances terrestres uniquement touchées des mêmes avantages que lui, il cherchait à satisfaire par des manœuvres obscures, par d'ignobles com-

plots, l'inquiétude naturelle de son esprit, faute d'être inspiré de ces hautes et généreuses pensées qui enfantent l'héroïsme. Cependant l'habitude d'un grand pouvoir, les obsessions de la flatterie et la nécessité d'opposer sans cesse à d'innombrables résistances des moyens efficaces et décisifs, n'avaient pas encore entièrement développé ce caractère dont la licence et la gaieté moqueuses firent place, dans la suite, à une défiance sombre et cruelle, à un libertinage hypocrite et brutal. Prompt dans ses réparties, simple en ses manières, ami des plaisirs sans être difficile sur leur délicatesse, il passait pour bon compagnon, pour convive jovial, même pour hardi chevalier, quoiqu'il estimât peu les beaux coups de lance ou d'épée, prouesses de parade qui n'offraient que du danger sans utilité, et forçaient de se donner en spectacle. D'un autre côté, la couronne qui lui était réservée répandait sur sa personne un éclat qui couvrait ses défauts aux yeux des peuples, toujours prêts à bien présumer de leurs maîtres avant l'expérience du trône.

Ses démêlés avec son père, malgré leur scandale, avaient eu dans le principe un motif qui

pouvait paraître honorable aux partisans des bonnes mœurs. Agnès Sorel employait, il est vrai, son ascendant sur le roi à lui faire reconquérir ses états ; mais, comme toutes les favorites, elle abusait de la faiblesse de ce monarque dans l'intérieur de sa cour, sinon en usurpant l'autorité, du moins en mettant le désordre dans les finances, et était d'ailleurs un outrage permanent pour la mère du dauphin, outrage auquel la reine se montra extérieurement peu sensible. A la mort de cette beauté célèbre, d'étranges bruits avaient couru sur le compte de Louis ; pour lui, depuis dix ans il se tenait éloigné de son père, dont le ressentiment ne faisait que s'accroître par une foule de circonstances, et qui résolut enfin de déployer toute sa sévérité.

Averti que le comte de Dammartin était sur le point d'entrer dansle Dauphiné; allarmé pour sa libertéet même pour sa vie, dans un temps où d'atroces vengeances étaient familières aux personnes de son rang (1), il fit les apprêts d'une

(1) La mémoire des assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne était encore récente; le duc Pierre de Bretagne avait fait périr son frère Gilles de la manière

grande chasse, et se sauva précipitamment en Bourgogne, suivi seulement de quelques affidés :

Cet an (1456) Monseigneur le dauphin,
De douze hommes environné,
Vint vers Bourgogne son affin,
Et se partit du Daulphiné (1).

Un autre poète, George Chastellain, parle ainsi du même événement :

J'ay veu l'aisné de France,
Fuytif de son sourgeon,
Venir prendre umbroiance
Soubz le duc Bourguignon,
Et le mettre en couronne
Non gueres bien venu;
Dieu congnoist en son throsne
S'il l'a bien recongneu (2).

J. De la Pise dit qu'il passa d'abord par Orange,

la plus barbare. Le roi d'Angleterre avait traité son oncle, le duc de Glocester, avec non moins d'inhumanité.

(1) *Les Vigiles de Charles VII*, édit. d'Urbain Coustelier, t. II, p. 160.

(2) *Récollection des merveilleuses*, à la suite de la légende de Faifeu, éd. de Coustelier, p. 155.

d'où le prince Louis, surnommé *le Bon*, et le sire de Lescun (1), le menèrent secrètement avec quelques troupes, à travers le Dauphiné et la Savoie, jusqu'en Franche-Comté (2). La plupart des autres historiens et auteurs de Mé-

(1) Odet Daidie, sire de Lescun, rendit par la suite le même service au duc de Berry, frère et ennemi de Louis XI, quand il se sauva en Bretagne, et il mit en œuvre une ruse semblable; ce qui donna lieu à cette chanson :

Mettez sus chiens et oyseaulx,
Aussy toute gaudisserie
Jusqu'à ce que Odet Daidie
Aura remis sus jeux nouveaulx,
Lesquels ne seront trouvés beaulx.
Mais ils pourroient bien cher couster :
Un grand mal est bon à oster.

Introd. des Mém. de J. Du Clercq, p. 108. Dans cet endroit on a imprimé *Ménagea la fuite du duc de Bretagne*, au lieu de *ménagea la fuite du duc de Berry en Bretagne*. Cette faute typographique a été répétée dans l'édition de Paris.

(2) *Tableau de l'Histoire des princes et principauté d'Orange*, p. 130. De la Pise ou son imprimeur confond Jean, bâtard d'Armagnac, autre créature du dauphin, avec Odet Daidie ou d'Aydies, en d'autres termes, Jean de Lestore avec le sire de Lescun.

moires, rapportent que, serré de près par le le comte de Dammartin, il courut tout d'une haleine jusqu'à St-Claude, ville où la dévotion plutôt que la piété l'avait déjà conduit en pèlerin, et qu'il ne vit le prince d'Orange qu'à Nozeroy, terre considérable appartenante à la maison de Châlon. Ce prince, autrefois l'ennemi du dauphin, l'accueillit avec respect, et avertit de sa venue le maréchal de Bourgogne, qui avait eu également avec lui de violens démêlés (1). Thibaut de Neufchastel (2),

(1) Lors de la guerre avec les Suisses, le prince d'Orange et le maréchal de Bourgogne étaient tombés les armes à la main sur les compagnies françaises, quand elles traversaient la Comté. P. Matthieu approuve la conduite du maréchal, qui ne voulait point qu'on vînt *morguer* son maître dans ses propres états.

En 1418, Louis XI, dans une lettre à son parlement, où il s'exprimait d'une manière méprisante et populaire sur le prince d'Orange, qui avait comploté contre lui, l'appelait le *Prince de Trente-Deniers*. Ce n'était plus alors Louis-le-Bon, mais Jean II, second successeur de celui qui avait si bien traité le Dauphin.

(2) Thibaut de Neufchastel, sire de Blammont et de Chastel-sur-Moselle; ses lettres de maréchal furent expédiées à Dijon, le 11 août 1443.

pénétré de l'importance d'un pareil événement, et ayant sans doute quelques instructions à ce sujet, consentit à escorter l'illustre fugitif en Brabant, ce qu'il exécuta, en évitant soigneusement les terres de France, et en prenant sa route par la Lorraine et le Luxembourg.

A peine descendu de cheval à St-Claude, le dauphin avait écrit à son père qu'attendu qu'il était gonfalonier de l'Église, et que le duc de Bourgogne, son oncle, avait intention d'aller bientôt sur le Turc, pour la défense de la foi catholique, il se proposait de se croiser avec lui, sous le bon plaisir de son redouté seigneur (1). Cette croisade contre le Turc servait de prétexte à bien des choses. Le duc de Bourgogne avait demandé pour cette sainte, mais chimérique entreprise, de nouveaux subsides aux États de ses provinces; et le fils de Charles VII cherchait, par le même moyen, à excuser sa désertion

Au mois de septembre Louis entra dans Louvain, où le duc avait envoyé pour lui souhaiter

(1) Duclos, *Hist. de Louis XI*, pièces justificatives; De Barante, à l'an 1456.

la bienvenue, le comte de Charolois, Adolphe de Ravestein, Antoine, bâtard de Bourgogne, l'évêque de Cambrai, Jean, sire de Croy, conseiller et chambellan, et Jean Coustain, sommelier de corps du duc (1); quelques-uns leur adjoignent le comte d'Étampes.

La ville lui offrit le vin d'honneur (2), sans doute de celui dont Barlandus, Ortelius et Divæus font un patriotique éloge (3), qu'on servait à la table des ducs de Bourgogne, les plus magnifiques souverains de l'Europe, et qui parut même à Louis XIV une production si peu méprisable, que lorsqu'il envahit les Pays-Bas, il ordonna qu'on détruisît nos vignobles, dans l'intérêt du commerce français.

Éléonore de Poitiers, fille de Jean de Poitiers, seigneur d'Arcis-sur-Aube, et dont il nous reste un *cérémonial de la cour de Bourgogne* (4), a

(1) *Mém. de* J. Du Clercq, t. I, p. 242; l'*Excellente chronique* de Brabant l'appelle *Jan van Koesteyn*.

(2) « *Lovanienses admoniti a duce, ut eum officiose exciperent*, vini optimi octo hamis *donarunt.* » *P. Divæi Ann. Opp. Lov.*, p. 52.

(3) Du Commerce aux XVe et XVIe siècles, p. 82.

(4) Dunod le tira d'un manuscrit de l'Escurial, et le

pris soin de nous conserver tous les détails de la réception du dauphin à Bruxelles. Le duc était alors occupé à réduire Deventer en l'obéissance de son fils naturel David, qu'il venait de placer forcément sur le siége épiscopal d'Utrecht (1). De sorte qu'il n'y avait pour recevoir leda uphin que la duchesse Isabelle et madame de Charolois, sa belle-fille, laquelle était grosse de Marie, depuis archiduchesse d'Autriche et souveraine des Pays-Bas.

fit imprimer à la fin de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne*, Besançon, 1740, in-4°, p. 744—783. On le trouve aussi joint aux *Mémoires* de La Curne de Ste-Palaye *sur l'Ancienne Chevalerie*; l'éditeur l'avait copié sur un manuscrit in-4°, d'une écriture du XVIe siècle, à la tête duquel on lisait ce titre : *Ce livre a esté copié, d'un manuscrit qu'avoit mademoiselle de Beauvais, et qui venoit de M. le docteur* Chifflet. V. l'édition de Paris, 1826, donnée par M. Ch. Nodier, ou plutôt M. Barginet, t. II, p. 133—219. La version de Ste-Palaye paraît la meilleure; elle est intitulée : *Les honneurs de la Cour.*

(1) J. Du Clercq, t. II, p. 225, se trompe manifestement en disant que Philippe était alors à Bruxelles. M. Dewez a noté cette erreur. *Hist. Gén.*, t. IV, p. 339, et elle est pareillement relevée dans mon édition, t. II, p. 382.

Le dauphin arriva à Bruxelles à huit heures du soir, vers la S[t]-Martin, avec une suite d'environ dix chevaux et accompagné du maréchal de Bourgogne.

Dès que les princesses furent instruites de son approche, elles allèrent jusqu'à la porte de ce palais dont on peut voir des représentations fidèles dans différens ouvrages, et que, quatre ans auparavant, le duc avait commencé d'augmenter et d'embellir (1). Là, dit l'exacte et minutieuse Éléonore, elles l'attendirent de pied coi. Quand il fut près d'elles il descendit et baisa madame la duchesse (2), madame de Charolois (3) et madame de Ravestein (4), les-

(1) L'abbé Mann. *Hist. de Br.*, t. I, p. 82, à l'an 1452. Le *Bruxella Septenaria* d'Erycius Puteanus, contient deux planches qui figurent la première cour intérieure et la façade du côté du jardin. Le premier volume du supplément aux *Trophées de Brabant* donne une vue générale du palais et de son parc, et l'*Entrée de la reine mère du roi Très-Chrétien, par le sieur* De la Serre, Anv. 1632, in-fol., une vue des *bailles* ou de la clôture extérieure. *Archiv. phil.*, t. I, p. 91, à la note.

(2) Isabelle de Portugal.

(3) Isabelle de Bourbon.

(4) Béatrix de Portugal.

quelles s'agenouillèrent; puis, il vint baiser le reste des dames et demoiselles de la cour.

Après cette galante cérémonie, il prit par le bras madame la duchesse et la voulut mettre à sa droite, ce qui occasionna entre eux un débat fort vif. — Monsieur, disait la duchesse, il semble que vous avez désir que l'on se moque de moi, car vous me voulez faire faire ce qui ne m'appartient pas. — Le dauphin assurait le contraire, et que c'était à lui d'honorer madame de Bourgogne, car il était le plus pauvre du royaume de France, et ne savait où trouver refuge, sinon devers son bel oncle le duc Philippe et elle (1).

Cette discussion ayant duré plus d'un quart d'heure, il fallut bien que le dauphin cédât; mais du moins, tout en lui donnant la gauche, il prit le bras de la duchesse, ce que celle-ci ne voulait pas souffrir, protestant que pour rien au monde elle n'*irait à sa main* ou sur la même ligne; pourtant cette fois elle dut se rendre à son tour, ce qui fit fort parler, remarque

(1) *Beau*, *belle* épithète donnée à des parens dont on est l'égal ou le supérieur en rang.

la rigide Éléonore ; en cet état elle mena le dauphin dans sa chambre, qui était celle du duc, et en prenant congé, elle s'agenouilla de nouveau jusqu'à terre, ainsi que les autres princesses, dames et demoiselles.

Ici Éléonore s'apercevant qu'elle a oublié une formalité importante, revient sur ses pas, et ajoute qu'il est à savoir que, lorsque madame la duchesse alla au-devant de monseigneur le dauphin, l'une des dames ou demoiselles portait sa queue, et un chevalier ou gentilhomme celle d'Isabelle sa fille, tandis que madame de Ravestein portait elle-même la sienne. Mais quand madame aperçut monseigneur, celle qui portait sa queue la laissa aller, ce que fit aussi celui qui portait la queue de madame de Charolois ; et quand le dauphin et la duchesse marchaient ensemble, ladite dame prenait elle-même sa robe en sa main, et son chevalier d'honneur ou quelqu'autre lui aidait bien à la porter, mais elle ne la lâchait point entièrement, et madame de Charolois portait la sienne.

De plus, quand la duchesse mangeait là où le dauphin était, on la servait sans cadenas et sans faire d'essai avant elle, honneur appartenant à

la souveraineté dont elle semblait résigner à son hôte l'entier exercice (1).

Le dauphin dépêcha un de ses gens en Hollande, pour donner part au duc de son arrivée (2). Mais Philippe, qui voulait agir prudemment et ne blesser extérieurement aucune convenance, était résolu à ne pas se rendre à Bruxelles, avant d'avoir reçu une réponse du roi, devers qui il avait envoyé, afin de savoir son intention (3). C'était le langage de la diplomatie, et Philippe le fit bien voir, quand Charles VII le somma plus tard de faire sortir le dauphin de ses états. L'intention du roi n'était une loi pour lui que dès qu'elle s'accordait avec ses vues. Il sentait qu'ayant en sa puissance la personne de l'héritier de la monarchie, il se rendait plus formidable à la France; l'espèce de protectorat qu'il allait exercer ne flattait pas moins son orgueil que sa générosité, et peut-être comptait-il en même temps sur la reconnaissance du dauphin quand il serait monté sur le trône.

(1) Chapitre 3.
(2) Paradin, *Ann. de Bourg.*, p. 839.
(3) Mathieu de Coussy, ch. 120.

Le roi lui ayant fait une réponse qui ne lui prescrivait point explicitement la conduite qu'il avait à tenir, il revint à Bruxelles le 15 octobre. Mathieu de Coussy raconte que le dauphin et les comtes de Charolois et d'Étampes allèrent à sa rencontre aux champs ; mais Éléonore de Poitiers, qui n'avait garde de se tromper sur ce chapitre, fait un récit tout différent. Selon elle, la duchesse et sa belle-fille descendirent jusqu'au milieu de la cour pour le *bienveigner* : et quand le dauphin le sut, il sortit de sa chambre, se rendit auprès de madame, et là, de *pied coi*, il attendit M. le duc Philippe. La duchesse eut beau lui représenter que l'étiquette était grièvement blessée et qu'il devait remonter dans ses appartemens, elle ne put rien obtenir.

Quand le duc sut que le dauphin l'attendait au milieu de la cour, il descendit de cheval à la porte du palais, et du plus loin qu'il vit le dauphin, il s'agenouilla jusques à terre. Le dauphin voulut aller à lui, la duchesse le retint par le bras, ce qui donna à Philippe le temps de faire son second salut, avant que le dauphin pût bouger, et quand celui-ci s'avança, le duc s'agenouilla de nouveau jusqu'à terre. Louis

s'inclina fort bas, prit son oncle bras à bras, et ils montèrent ainsi les degrés.

Ces témoignages de respect paraissent aujourd'hui extraordinaires. Mais Philippe, prince français, ne voyait rien au-dessus de la couronne de France : le degré de proximité du trône établissait l'ordre des préséances. Du reste, tout en se prosternant et en appelant le roi et ses fils *ses redoutés seigneurs*, le duc de Bourgogne savait faire respecter son autorité et ne cédait aucun de ses avantages réels.

Le dauphin ayant exposé les raisons qui l'obligeaient à s'expatrier, le duc lui répondit : « Monseigneur, soyez le bien-venu en mes » pays. De votre venue je suis fort joyeux, » mais en tant qu'il touche de vous faire aide » de gens et de finances, sachez de certain que, » contre tous les princes du monde, je vous » voudrais faire service de corps et de biens, » sauf contre monseigneur le roi, votre père, » contre lequel, pour rien, je ne voudrais en» treprendre aucune chose qui fût à son déplai» sir. Et au regard de vous faire aide pareille» ment, pour mettre hors de son hôtel aucun » de son conseil, pareillement je ne le ferai

» pas ; car je le tiens si puissant, si sage et si » prudent, qu'il saura bien réformer ceux de » sondit conseil, sans qu'il soit jà besoin qu'au- » trui s'en doive mêler, et de ce je m'attends » bien à lui. » C'est ainsi que Mathieu de Coussy nous transmet cette réponse (1). Olivier de la Marche ajoute qu'ils eurent ensemble plusieurs paroles secrètes qui ne sont point venues à sa connaissance (2). Les joutes, les ébattemens ne furent pas épargnés; et afin de donner plus de poids à ses offres de service, Philippe assigna au dauphin pour sa résidence le château de Genappe et trente-six mille francs de pension, somme énorme pour le temps. Ce n'était pas la première occasion où le dauphin recourait aux finances de son oncle. Suivant un compte de Jean Visen de l'an 1447, il en tira en une seule fois 10,000 saluts, dont il délivra récépissé entre les mains de messire Philippe de Ternant, car on n'était plus au bon temps dont Martial de Paris a écrit :

(1) Chapitre 3.
(2) Chapitre 33.

Ou temps passé les gentilshommes
Ne sçavoient que c'estoit de lettre
Ni d'obligation de sommes,
Mais souffisoit en mains promettre.

Le château de Genappe, dans lequel le duc Jean II, en 1309, ouvrit un asile aux Juifs persécutés par une multitude fanatique, offrait une demeure aussi saine qu'agréable, sous l'administration d'un châtelain particulier. C'était alors Jean, sire de Grambray, ou Mathieu de Brimeu, sire de Drucat, panetier du duc de Bourgogne et grand-veneur de son hôtel (1). Louis y demeura 5 ans. Là ses principales récréations furent la chasse, la lecture et la table.

L'amour de la chasse était en lui une véritable passion qui s'accrut avec l'âge, passion dont il prétendit, étant roi, jouir exclusivement, au point, dit l'évêque Claude de Seyssel, qu'il était plus rémissible de tuer un homme qu'un cerf ou un sanglier (2). Suivant Comines, « il se

(1) *Suppl. aux Troph. de Brabant*, t. I, p. 16. *Le Dimanche*, t. I, p. 166, t. II, p. 152.

(2) La Curne de Ste-Palaye, *Mém. sur l'ancienne Chev.*, t. II, p. 310.

» connoissoit mieux à la chasse que nul homme
» qui ait régné de son temps ; il ajoute que,
» pour tous plaisirs, Louis XI aimoit la chasse
» et les oiseaulx en leurs saisons ; mais n'y pre-
» noit pas tant de plaisir comme aux chiens.
» Enfin qu'il couroit le cerf à force, se levait
» fort matin, et ne laissait point cela pour nul
» temps qu'il fist, et ainsi s'en retournoit au-
» cunes fois bien las, et quasi toujours cour-
» roucé à quelqu'un : car c'est matière qui
» n'est pas conduite toujours au plaisir de ceux
» qui la conduisent. A cette chasse estoit sans
» cesse, et logé par les villages jusqu'à ce qu'il
» venoit quelques nouvelles de guerre (1). »

Le duc Philippe était réputé fort habile dans l'art des déduits de chasse et de volerie ; il égalait en cela Philippe-le-Hardi auquel a rendu témoignage Hardouin, sire de Fontaine-Guérin, dans son *Trésor de la Venerie* (2). Si son fils n'était pas plus instruit dans les finesses du métier, son âge lui permettait de se livrer à ce genre d'exercice avec plus d'ardeur. Cette com-

(1) Liv. V, ch. 13 : J. Du Clercq, introd., p. 101.
(2) La Curne de Ste-Palaye, t. II, p. 285.

munauté de goûts et les bienséances de leur position établirent une sorte d'intimité entre le dauphin et le comte de Charolois, malgré les différences de leurs caractères et les causes de dissension qui survinrent.

Charles avait été élevé dans les principes de la chevalerie, au milieu d'une cour brillante, sans cesse occupée de tournois et de nobles faits d'armes. « Il apprenoit à l'escole moult bien, » dit Olivier de la Marche, et retenoit; et s'ap- » pliquoit à lire et faire lire devant luy, du » commencement, les joyeux contes et faits de » Lancelot et de Gauvain, et retenait ce qu'il » avait ouy mieulx qu'aultre de son aage. » Louis, au contraire, dédaignait ces rêveries romanesques; et, quoiqu'il fût brave, il n'estimait la bravoure que pour ses conséquences solides, pour ses bénéfices positifs (1). La

(1) Après la prise d'Arras, en 1476, Louis XI écrivit à Antoine de Chabannes, comte de Dammartin : « Au regard de ma blessure, ça esté le duc de Bretagne qui me l'a fait faire, parce qu'il m'appelait le roi *couard*, et aussi vous savez de piéça ma coutume, car vous m'avez vu autrefois. » *Addit. à l'hist. du roi Louis XI*, t. III des Mém. de Comines, p. 223.

pensée indécise de l'un errait dans un monde imaginaire où il se créait une gloire sans seconde, une domination sans paire. Celle de l'autre fixe, déterminée, loin de se laisser éblouir par de poëtiques illusions, ôtait à l'existence sa grandeur morale et la réduisait presqu'à un simple mécanisme, dont l'égoïsme était le ressort. Tous deux pleins de passions; le premier s'y abandonnait avec fougue; le second les réprimait avec adresse. Incapable de déguisement, passant de la colère à la bienveillance, Charolois s'attirait intérieurement le mépris d'un prince qui avait fait une étude de la ruse et de la dissimulation, et qui enregistrait dans sa mémoire fidèle les offenses involontaires d'un caractère impétueux, ainsi que les fautes que lui faisait commettre une imprudence dont lui-même il espérait profiter plus tard.

Si les lectures du comte de Charolois étaient peu du goût de Louis, d'autres études lui offraient un attrait singulier. Il n'était pas sans quelque teinture des lettres anciennes, et, soit pour gagner un corps qui jouissait déjà d'une certaine importance, soit pour n'inspirer aucun

soupçon sur sa conduite, soit enfin pour acquérir de nouvelles connaissances, il s'inscrivit parmi les élèves de l'Université de Louvain (1). C'est dans cette école, par la suite si célèbre, qu'il puisa sans doute sa prédilection pour la philosophie d'Aristote, et qu'il entendit peut-être parler pour la première fois de Wesselus Gansfortius, qu'étant roi, il appela à Paris, afin de réformer l'université de cette ville, et sur l'avis duquel il rendit son fameux édit contre les nominaux (2).

Ce qu'il mettait au-dessus de tout, même d'Aristote et de sa philosophie, c'étaient les joyeux contes où l'on exposait sans détour les déloyautés du sexe. Les récits licencieux étaient ceux qu'il accueillait le mieux; car il ne voulait point, observe P. Matthieu, que l'on eût l'esprit aux nues pendant que le corps était à table. On peut se faire une idée du ton qui régnait à la sienne en lisant les *Cent nouvelles Nouvelles*,

(1) Nicolai Vernulæi *Academia Lovaniensis. Lovanii*, 1667, in-4°, p. 184.

(2) *Add. à l'hist. de Louis XI*, édition de Comines, Bruxelles, 1723, t. III, p. 91.

ouvrage qui rappelle la manière de Boccace et où la langue française montre une liberté, une grâce et une précision qu'elle n'avait guère eues jusqu'alors que dans la prose de Froissart et de Chastelain. Les *Cent nouvelles Nouvelles*, imprimées pour la première fois, en 1486 (1), sont, à l'exception d'une seule sur l'excellence du baptême (2), des anecdotes très-libres, mais agréablement narrées, mises dans la bouche du dauphin, du duc de Bourgogne, des seigneurs et d'autres personnes admises dans leur familiarité. *Reste à savoir*, dit Naudé (3), *si le roi Louis XI ayant eu assez de capacité pour escrire et composer des livres, a eu aussi assez de patience et de cacozélie pour s'y amuser*. Naudé ne rappelle même pas les *Cent nouvelles Nouvelles*.

(1) *Bibl. des Romans*, juillet, 1775; *Art de vérifier les dates*, Paris, 1818, t. VI, p. 114; J. C. Brunet, *Manuel du libr.*, t. I, p. 366; A. A. Barbier, *Dict. des ouvr. Anon. et Pseud.*, t. I, p. 165; M. J. Chenier, *Fragm. du Cours de Litt.*, fait à l'Athénée de Paris, p. 86; *Mém.* de J. Du Clercq, t. I, p. 118; De Barante, liv. IX; *Le Dimanche*, t. I, p. 168.

(2) La 70e intitulée la *Corne du Diable*.

(3) *Addit. à l'hist. du roi Louis XI*, ch. 3.

l'avertissement mis en tête de ce recueil, contient ce passage : *Et notez que par toutes les nouvelles, où il est dit que par monseigneur, il est entendu monseigneur le Dauphin, lequel depuis a succédé à la couronne et est le roi Louis unzieme, car il étoit lors es pays du duc de Bourgogne;* quoi qu'il en soit, voici les noms des conteurs avec quelques détails :

1. *Monseigneur de* LA ROCHE.

Était-ce Antoine de Bourgogne, surnommé le grand bâtard, seigneur de Beveren en Flandre, de Crevecœur et de Vassy, comte de St-Ménéhould, de Grand-Pré, de Guines, de Château-Thiéry, de Steenbergh et de la *Roche* en Ardennes, ou Régnier Pot, seigneur de la Prugne, Thoré, Melizi et la *Roche*-Nolay ? j'incline, quant à moi, pour le premier, d'abord à cause du rang du personnage, et ensuite parce que l'influence exercée sur lui par Louis parut plus tard, lorsque Antoine passa au service de France.

2. *Philippe de* LAON.

3. *Monseigneur de* LANNOY.

Hugue de Lannoy, seigneur de Santes, ou Guillebert de Lannoy, seigneur de Willerval et

de Tronchiennes, ou enfin Baudouin de Lannoy, dit le *bègue*, ce qui, par parenthèse, le rendait peu propre à la narration, seigneur de Molembaix et de Launaix, tous trois chevaliers de la toison d'or, de la première création.

4. *Monseigneur l'*AMMAN DE BRUXELLES.

De 1456 à 1461, l'amman de Bruxelles fut messire Jean d'Enghien, chevalier, sieur de Kestergat, vicomte de Grimbergh, chambellan et maître d'hôtel du duc. Il épousa Marie d'Oisy, dame de Sandtberghe (1).

5. *Monseigneur de* CRÉQUY.

Jean, sire de Créquy, de Canaples et de Tressin, chevalier de la toison d'or.

6. *Philippe* VIGNIER.

On trouve un Philippe Vignier parmi les valets de chambre du duc Philippe de Bourgogne (2).

7. *Monseigneur de* COMMESSURAN.

8. *Monseigneur de* FIENNES.

(1) *Trophées de Brab.*, t. II, p. 427, addit. au supp. XI. Erycii Puteani *Brux. Septenaria*, p. 64.

(2) État des off. et dom. dans les *Mém. pour servir à l'histoire de France et de Bourg.* Paris, 1729, in-4°, p. 225.

Thibaut de Luxembourg, second fils de Pierre, premier du nom, fut chef de la branche des seigneurs de Fiennes. Après la mort de sa femme, Philippine de Melun, fille de Jean de Melun, premier du nom, seigneur d'Antoing et d'Espinoy, vicomte de Gand, il entra en religion dans l'ordre de Cîteaux, fut fait abbé d'Igny, puis d'Orcamp, et enfin évêque du Mans; il mourut le 1er septembre 1477. *Les* 24e et 43e *Nouvelles*, mises sous son nom, ne sont guères dignes d'un futur évêque.

9. *Monseigneur de* Saint-Yon.

10. *Monseigneur de* Loquessoles.

11. *Monseigneur de* Beauvoir.

Il s'agit de Claude de Beauvoir, seigneur de Chastelus et de Mont-St-Jehan, qui était chevalier, conseiller et chambellan du duc (1). Ferri de Cusance était aussi seigneur de Beauvoir ou Belvoir (2). Peut-être pourrait-on lire Beaurevoir. On désignerait dans ce cas Jean de Luxembourg, comte de Ligny et de Guise, chevalier de la toison d'or; ce qui n'est pas tout-à-fait

(1) Ibid., p. 211.

(2) Dunod, *Nob. de Bourg.*, p. 119.

invraisemblable, quoiqu'on l'appelât plutôt Monseignenr de Ligny.

12. *Messire Michault de* Chaugy.

Michel ou Michault de Chaugy, conseiller et chambellan des ducs Philippe et Charles, gruyer des bailliages de Dijon, Auxois et la Montagne, et premier maître-d'hôtel (1).

13. *Monseigneur de la* Barde.

La terre de la Barde fut portée dans la maison de Brulart par Marie-Catherine de la Rochefoucaud, qui épousa Louis Roger, marquis de Sillery, mort en 1691 (2).

14. *Monseigneur de* Villers.

Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, chevalier de la toison d'or, chambellan, membre du conseil étroit (3). Il faut observer cependant que ce pourrait être un autre seigneur de Villiers qui s'était attaché à la fortune du dauphin, avec quelques jeunes gentilshommes, comme les sieurs de Crussol, de l'Estang, Robert de Grammont, le bâtard d'Armagnac, le sire de

(1) Mém. cités, p. 218, 222, 261.
(2) Anselme, *Hist. gén.*, t. VI, p. 528.
(3) Ibid., p. 171.

Montauban et le sire de Craon. Des lettres du dauphin données à Bruges, le 24 janvier 1457, sont munies du seing de ce sire de Villers ou Villiers. On les lit dans les Œuvres de Duclos. Olivier de la Marche nomme également ce seigneur.

15. *Monseigneur le Sénéchal de* GUYENNE.

16. *Monseigneur de* St-PAUL.

Louis de Luxembourg, comte de St-Paul ou St-Pol, de Brienne, de Conversan, etc., chevalier de la toison d'or, connétable de France en 1465, eut la tête tranchée le 19 décembre 1475, à l'âge de 57 ans. Il était fils aîné de Pierre de Luxembourg, premier du nom. C'est de celui-ci qu'il est question.

17. MÉRIADECH.

Hervé Mériadech ou Mériadet, premier écuyer d'écurie. Il porta l'épée du duc Philippe, quand ses obsèques furent célébrées à Bruges(1). A la fête du Faisan, sollennisée à Lille en 1453, il fit un vœu que l'on a conservé textuelle-

(1) Du Clercq, t. IV, p. 305. En cet endroit il est appelé *Méliador*.

ment (1) ; G. Chastelain a raconté ses prouesses en Écosse dans la vie du bon chevalier *Jacquet de Lalain* : il était originaire de Bretagne.

18. *Monseigneur de* Thiangès.

19. *Pierre David.*

20. *Antoine de la* Sale.

Cet écrivain était né en 1398, et probablement en Franche-Comté. Le comte de St-Paul qui le protégeait, le produisit à la cour de Bourgogne, et le dauphin l'admit dans sa familiarité. La 50e *Nouvelle*, qui porte son nom, est assurément la pire de toutes et la plus grossière. On n'y reconnaît aucune trace de l'auteur du *Petit Jehan de Saintré* (2).

21 L'Acteur.

C'est ainsi qu'est désigné celui qui conta la 51e *Nouvelle*, et qui est sans doute le rédacteur du recueil.

22. Mariot.

(1) Mathieu de Coussy, ch. 88. Dans l'édition de M. Buchon, les vers prononcés par la *Princesse de Joye* sont imprimés comme de la prose, p. 89.

(2) M. Weiss, *Biog. univ.* XL, p. 141. L'abbé Papillon ne lui consacre point d'article dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.*

23. PONCELET.

24. *Monseigneur le* PRÉVÔT DE WASTÈNES.

Il paraît que ce personnage se mêlait d'astrologie, et à ce titre, il devait plaire au prince qui porta le plus loin la curiosité pusillanime de l'avenir. Le comte de Charolois, dans ses démêlés avec les Croy, dont nous verrons tout à l'heure l'origine, accusa un de ces seigneurs d'avoir envoyé sa *nativité* au susdit prévôt, et de s'être vanté ensuite que son étoile ferait palir celle du fils de son maître (1).

25. *Chrétien* DIGOINNE.

Chevalier, conseiller et chambellan (2).

26. *Maître Jehan* LAMBIN.

27. *Monseigneur de* THALEMAS.

Messire Gui, seigneur de Roye, Plessis, Muret, Thalemas et Guerbigny, chevalier de la toison d'or, mourut en 1463, ne laissant point d'enfans de sa femme Jeanne de Mailly.

28. ALLARDIN.

Je ne sais qui il était, à moins qu'on ne ré-

(1) J. Du Clercq, t. IV, p. 31.

(2) *État des officiers et domestiques de Philippe-le-Bon, duc de Bourg.*, p. 193, 219.

connaisse Allardin la Griselle, écuyer, échanson du duc (1), porté en cette qualité sur un compte de 1436.

29. *Jehan* Martin.

Il y avait un premier sommelier de corps de ce nom, qui fut gruyer du bailliage de Dijon, Auxois et la Montagne en 1465, gouverneur de Rouvre, près Dijon, valet de chambre et garde-joyaux. On le trouve désigné ailleurs comme seigneur de Bretenières, conseiller et sommelier de corps du duc Charles : il mourut à Dijon le 28 novembre 1474 (2).

30. *Monseigneur de* Vauldrin (de Vaulrin ou Waurin).

Il était amiral de Flandre, chef, capitaine, gouverneur-général des galères (3).

31. *Monseigneur le marquis* de Rothelin.

Conseiller et chambellan du duc de Bourgogne en 1441 (4).

32. Le Breton.

(1) *État des officiers et domestiques de Philippe-le-Bon, duc de Bourg.*, p. 230.

(2) Ibid., p. 224, 225, 227, 261, 274.

(3) Ibid., p. 203.

(4) *Suppl. aux Troph. de Brab.*, t. I, p. 40, 42.

Un grand nombre de *Nouvelles* ne sont attribuées à personne en particulier ; mais ce qui étonne, c'est qu'aucun membre de la famille de Croy, ni le comte de Charolois, qui certainement prenaient assidûment part aux divertissemens de la cour de Genappe, n'occupent de place dans le recueil. Quant à l'héritier du duc, il ne passe point pour avoir été beau diseur, et son silence s'explique par cette seule considération. Mais il n'en est pas de même de celui des sires de Croy, courtisans déliés et spirituels, qui n'auraient pas manqué de payer leur écot. Je suis donc porté à croire, quoique je n'en aie aucune preuve, qu'un seigneur de Croy, peut-être Antoine, comte de Porcean, fit recueillir en corps d'ouvrage les anecdotes qui se débitaient dans les banquets de Genappe, et qu'il supprima son nom chaque fois qu'il eût dû se présenter, parce qu'en se servant d'une flatterie adroite et délicate, il ne voulait pas déroger ostensiblement à sa gravité.

Nous avons parlé plus haut de la créance superstitieuse que Louis accordait aux astrologues ; créance que Walter Scott a mise en œuvre d'une façon si dramatique, bien qu'en

commettant sciemment un anachronisme. L'historien Pierre Matthieu (1) raconte que durant le temps que le dauphin fut aux Pays-Bas, il fréquentait sans relâche les gens faisant métier de lire dans les astres, et qu'il apprit de Jean Colleman à connaître le grand almanach, « qui » est, observe Naudé, pour le moins autant » comme d'avoir su l'usage des cartes et map» pemondes, de quoi néanmoins l'empereur » Charles-Quint a été beaucoup estimé (2). » Malgré le soin avec lequel il affectait de rester étranger aux affaires du pays dans lequeil il se trouvait, il était trop ami de l'intrigue pour se contenter d'un rôle entièrement passif, et le temps qu'il ne pouvait employer à l'exécution de grandes entreprises, il l'utilisait en se faisant des créatures. Il recherchait les gens de bas lieu comme les grands seigneurs, préférant même à ceux-ci les premiers, dans lesquels il trouvait des instrumens plus dociles, et qu'il pouvait briser avec moins d'éclat, après en

(1) *Hist. de Louis XI*, Paris, 1610, in-fol., liv. XI, p. 552.
(2) *Add*, ch. 3.

avoir tiré tout le parti qu'il désirait, ou lorsqu'il venait à s'en dégoûter; car, nonobstant sa circonspection et toute sa politique, il n'était pas exempt d'une certaine légèreté. « Où il
» savoit nobles hommes de renommée, dit
» Olivier de la Marche (1), il les achetoit à
» poids d'or, et avoit très-bonne condition.
» Mais il fut homme soupçonneux, et légère-
» ment attrayoit gens, et légèrement il les re-
» boutoit de son service; mais il estoit large et
» abandonné, et entretenoit par sa largesse
» ceux de ses serviteurs dont il se vouloit ser-
» vir, et aux autres donnoit congé légèrement,
» et leur donnait le bond à la guise de France. »
Ce genre de prodigalité intéressée, qui s'alliait fort bien avec l'avarice, l'obligea de contracter des dettes, la pension que lui faisait le duc ne pouvant lui suffire. Olivier le Dain, son barbier, né à Thielt en Flandre, et dont je m'occupe ailleurs, ne dut pas lui coûter beaucoup à gagner: ce fut alors, selon toute apparence, qu'il le prit à son service; pourtant il ne s'avisa que plus tard d'en faire une espèce de ministre

(1) Chapitre 33.

et un ambassadeur. Une conquête plus digne de lui étaient les Croy. Aussi s'appliqua-t-il à les séduire, et il y parvint, comme nous le dirons en suivant le fil des événemens de sa conduite publique à la cour de Bourgogne, après avoir décrit sa vie privée.

Je passe sous silence les négociations qui eurent lieu avec le roi de France à cause de l'absence de son fils. Ce n'était qu'ambassades sur ambassades, messages sur messages. On prétend que Charles VII prédit du premier instant que le duc de Bourgogne rechaufferait une couleuvre dans son sein, et si le mot vulgaire (1) qu'on lui prête, n'est pas controuvé, l'événement fit bien voir qu'il devinait juste; c'est ce qu'a tâché d'exprimer Chastelain dans les vers que nous avons cités plus haut et qui font partie d'une chronique que nous allons réimprimer avec un commentaire étendu (2).

(1) Il nourrit le renard qui mangera ses poules. Paradin, p. 839. P. Matthieu, liv. I, p. 41. « *Ignorus, dux Philippe, feræ belluæ naturam. Nutris enim lupum, qui oves aliquando tuas est dilaniaturus.* » Ponti Heuteri *Rer. Burg.*, lib. IV, c. 16.

(2) A la suite de la Légende de maistre *Pierre Faifeu.*

Cette ingratitude est d'autant plus noire, que Louis fut traité avec plus de magnificence et avec une vénération qui tenait du culte.

En ce même temps madame de Ravestein accoucha d'une fille que le dauphin tint sur les fonts (1); et assez tôt après, madame de Charolois accoucha pareillement d'un enfant du sexe féminin. Ce fut Marie de Bourgogne, qui porta les provinces Belgiques dans la maison d'Autriche. Elle vint au monde la veille de St-Valentin, le 13 février 1457.

Le dauphin chassait à Genappe; le comte de Charolois, fort accompagné, l'alla prier et requérir d'être son compère et de tenir l'enfant, ce que ce prince accorda bénignement, dit Olivier. Ils revinrent à Bruxelles, où l'on célébra dans l'église de Caudenbergh le baptême de mademoiselle, car alors on ne l'appe-

Paris, 1723, in-12, p. 155, Molinet fait dire au du Philippe, en son *throsne d'honneur* :

Loys, fils dudict Charles, fuitif et marry,
Fut par moy couronné, quand cinq ans l'eus nourris.

(1) Oliv. de la Marche, *ubi suprà*.

lait point madame, parce qu'elle n'était pas fille de roi. La magnificence fut portée au comble et l'étiquette observée avec rigueur. Ici recommence ce cérémonial inextricable dont nous avons donné un échantillon (1). Le duc Philippe se trouvait alors absent, et peut-être n'était-il pas fâché de l'être, pour ne pas occuper sans cesse la seconde place aux yeux de ses sujets. Éléonore de Poitiers se plaît à n'omettre aucune particularité. Nous renverrons les curieux à son livre, en nous contentant d'observer que l'on regarda comme un fort grand honneur que le dauphin eût *adextré* l'enfant porté par sa grand'mère, ce qu'il fit seul, parce qu'on n'eût su trouver son pareil pour occuper l'autre côté (2). Les marraines furent la duchesse Isabelle et madame de Ravestein.

Cependant, malgré toutes ces démonstrations, les Belges ne voyaient pas de bon œil que le

(1) *Mém. sur l'ancienne Chev.*, t. II, p. 172, 187.

(2) *Mém. sur l'ancienne Chev.*, t. II, 184. « La duchesse de Bougogne portait l'enfant, et à sa dextre estoit le dessusdit daulphin, qui tenoit sa main sur le chief de l'enfant, et le soustenoit. » J. Du Clercq, t. II, p. 240.

dauphin résidât au cœur de leur pays. Quelques-uns soupçonnaient que toute sa conduite n'était que feinte, et qu'il s'entendait avec son père pour avoir l'occasion de pénétrer les desseins de Philippe, de mieux apprécier sa position, ainsi que l'esprit des grands et du peuple, enfin de semer partout la discorde (1).

Elle éclata en effet cette discorde, et de manière à justifier les soupçons les plus mal-fondés, les préventions les plus injustes.

La maison de Croy était alors une des plus puissantes de toutes les provinces que le duc de Bourgogne réunissait sous sa domination. Elle devait son élévation aux ancêtres de ce prince ; et, sans remonter bien loin, Jean de Croy, fils de Guillaume, favori de Jean-sans-Peur et impliqué dans le meurtre du duc d'Orléans, est le premier de sa famille dont le nom figure dans l'histoire ; il a même été plaidé devant la première cour de France en 1823, que ces Croy, originaires d'Amiens, n'ont rien de commun avec les Croy oû Crouy de Hongrie dont le

(1) Pontus Heuterus, p. 113 ; P. Matthieu, liv. I, p. 41.

dernier représentant est, dit-on, un M. de Crouy-Chanel du Dauphiné (1).

Les Croy jouissaient auprès de Philippe du même crédit qu'ils avaient eu auprès de son père, ou, pour parler vrai, ils le gouvernaient presque à leur fantaisie. On disait même que le duc se proposait de morceler ses domaines en leur faveur, en cédant à Jean, sire de Chimay, le comté de Namur, et par leur suggestion, au comte d'Étampes, le comté de Bologne, à

(1) George Chastelain, parlant de l'illustration et des alliances des Croy, ne dit pas un mot de Marc de Hongrie, et ce silence est remarquable de la part d'un généalogiste aussi scrupuleux.

« Si je voulais ou savais dire, écrit-il, l'autorité, le » degré et le haut état de ce Croy, et des suites ou » dépendans de lui, ce serait à peine chose créable. » Et n'a point veu en ce royaulme, homme pareil à lui, » ni si accollé depuis deux cents ans, etc. » *Chronique* de G. Chastelain, ch. 209.

Ailleurs le sire de la Roche-Nolay répétant au même seigneur les propos du peuple; dit: « Croy recognoit bien le bénéfice qu'il a reçu en cette maison, *l'exaltation de sa linie* par son bon maistre.... *il n'est ni de l'état royal ni de princial ventre; il est ung simple chevalier..»* Ces paroles sont-elles assez claires? *Idem, ibid.,* ch. 103.

Jean, sire de Lannoy, la seigneurie d'Arkel (1). Ils avaient osé disputer au comte de Charolois les meubles de la succession de Mme de Béthune ; mais leur plus grand crime envers le fils du duc était qu'ils témoignaient pour lui moins de déférence que pour le dauphin. Ils semblaient en effet déjà dire, comme le fit un d'eux dix ans plus tard : « Voulez-vous que je vous die pour toute conclusion et sans plus battre vent ? si ne veux pas cesser le service d'un roi de France pour un comte de Charolois (2). » Celui-ci frémissait d'indignation, en se voyant négligé pour un prince à qui il croyait faire l'aumône, et pour lequel il se sentait bien ou mal prévenu, selon qu'il écoutait son ressentiment et son antipathie naturelle, ou les cajoleries adroites que Louis lui prodiguait, en se jouant de sa droiture âpre et sauvage.

Ces motifs de haine n'ont pas échappé à P. Matthieu, qui, à la fin du passage suivant,

(1) Pontus Heuterus, p. 114.

(2) *Chronique* de George Chastelain, publiée par M. Buchon, p. 220 ; La Marche, ch. 33.

essaie de fortifier la remarque d'un historien sensé par une comparaison de rhéteur :

« Charles, comte de Charolois, fils du duc, » nourri comme Louis, en la licence française » plus qu'en la discipline laconique, n'avait » pas toujours ses affections montées au ton de » celles du père, et ne s'accordait guères bien » avec celles de Louis. Il avait été fort gou- » verné par ceux de la maison de Croy, laquelle » était des plus signalées du pays, comme celle » qui rapportait son extraction à la couronne » d'Hongrie. Louis, grand prince à cavaller les » esprits, ne cessa qu'il ne les eût gagnés et » portés à ses affections. Le comte de Charolois » s'en aperçut et en avertit le duc son père, » qui ne voulut croire, et s'il le crut, il en » dissimula la créance, s'accommodant aux » humeurs de ce prince, car il ne faut pas » nourrir le lion, ou il lui faut complaire. Le » comte de Charolois dès lors regarda ceux de » Croy de travers, et les esprits de ces deux » princes se formèrent une si grande antipathie » de volontés, que tout le reste de leur vie ils » ne furent amis qu'en feinte. Ceux de Croy se » faisaient à la faveur du dauphin, un autel de

» refuge contre le comte de Charolois, et
» jugeaient bien que quoiqu'ils fussent grands
» et en alliances et en moyens, ils avaient
» besoin d'un plus grand appui, comme les
» cieux, quelqu'excellens qu'ils soient, ont
» besoin du mouvement du premier mobile,
» outre le leur naturel et l'assistance de leurs
» propres intelligences. »

En réduisant la physique de P. Matthieu à sa juste valeur, nous ne pouvons nier qu'il avait bien saisi l'attitude des Croy vis-à-vis du comte de Charolois. Une rupture ouverte eut lieu tout-à-fait entre eux. Il s'agissait de remplacer en leur absence les chambellans du comte; lui, voulait donner la troisième place de sa chambre au fils du chancelier Raolin; son père, au fils de Jean de Croy, sire de Chimay. De là cette scène terrible dont les mémoires du temps contiennent le récit, et à la suite de laquelle Philippe courut comme un furieux dans la forêt de Soignes, tandis que Charles, non moins emporté, se retira à Termonde (1).

(1) De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, Philippe-le-Bon, liv. IX.

Le dauphin, tout en s'applaudissant de ce désordre, craignit que l'opinion publique ne le peignît portant partout le trouble. Il se vit forcé de sacrifier à cette puissance qu'il méprisait au fond du cœur, et envoya plusieurs fois à Termonde le sire de Ravestein et le héraut Toison d'or Jean Lefevre de St-Remy, dont on a des mémoires, afin d'engager Charles à témoigner à son père une condescendance qu'il n'avait pas pour le sien. Le cœur de Charles était ulcéré, et s'il céda, ce fut plutôt à son respect filial et aux conseils du chancelier Raolin. Le duc de son côté commença à se souvenir de la prophétie du roi, mais il était circonvenu par ses favoris et dominé par les idées politiques que nous avons exposées.

Lorsque la paix fut rétablie en apparence, il arriva que le dauphin et le comte de Charolois ayant été à la chasse ensemble, le premier s'égara, et son compagnon, sans se mettre plus en peine, revint seul à la cour. Philippe entra dans une grande colère et défendit à son fils de reparaître devant lui sans avoir retrouvé M. le dauphin. Pareil accident étant arrivé aux environs de Tours au comte de Charolois, qui

visitait Louis après son sacre, le roi montra la même sollicitude, moins fondée sur l'affection que sur le strict sentiment de sa dignité (1).

Philippe, satisfait d'étaler sa puissance à un prince devant lequel il s'humiliait par courtoisie, et dont le père le menaçait de la guerre, conduisit le dauphin en Flandre. Jamais Louis n'avait vu une population plus nombreuse, plus riche, plus florissante. Quoique les Flamands s'en défiassent, ils lui rendirent de grands honneurs, parce que le duc le voulait ainsi, et qu'ils cherchaient à le fêter dans la personne de son hôte. Le clergé, les magistrats, le peuple en habits de fête, se portaient de toutes parts à sa rencontre; on jouait des mystères, on représentait des scènes allégoriques. Il alla d'abord à Audenarde et à Courtrai, puis à Bruges. Cette ville, centre du commerce du Nord, entrepôt de toutes les nations commerçantes, qui tenait dans nos contrées la place qu'occupait Venise en Italie, le frappa d'étonnement par cet air de vie, ces signes de force

(1) J. Du Clercq, tom. II, p. 239. J. Meyeri *Annales Fland.* 1561, f° 319, b.

et de prospérité que l'industrie imprime à tout, et que le Paris d'alors n'avait pu encore lui laisser entrevoir.

« En laquelle ville de Bruges, écrit Du
» Clercq, ains (avant) qu'ils entrassent ens,
» vindrent allencontre d'eulx les nations qui se
» tenoient à Bruges, chacune nation vestu de
» diverses couleurs, touts en habits de soye
» ou de velours, et les bourgeois pareillement,
» et estoient, comme on disoit, bien huict cens
» hommes touts vestus de soye sans aultres ri-
» chement habillés, et sans le peuple qui issit
» hors la ville pour veoir ledit Monsieur le
» daulphin; et pour certain Monsieur le daul-
» phin n'avoit oncques mais veu tant de gens,
» qui issît de la ville, et n'euist point cuidé
» comme à peu en euist autant en la comté
» de Flandres, au moins en la pluspart (1). »

Un pareil spectacle était bien fait pour l'exciter à réunir plus tard à sa couronne de si beaux domaines. Il faillit en ce moment même se mettre hors d'état d'exécuter ses projets (2),

(1) T. II, p. 243.

(2) La ténacité avec laquelle il le poursuivait se peint merveilleusement dans une lettre qu'il écrivait en 1480

en se noyant dans le canal de Bruges, sur lequel il se promenait en barque. Les plus clairvoyans regrettèrent qu'on l'eût tiré de là (1).

Le 10 juillet de cette même année, Charlotte, fille du duc de Savoie, qui, depuis environ six ans, était fiancée au dauphin, arriva, sous l'escorte du sire de Montaigu, à Namur, où le mariage fut célébré (2). Depuis le 7, le Dauphin l'attendait dans cette ville, où il fut logé à l'hôtel du seigneur de Croy, comte de Porcean, et où le magistrat lui présenta, en manière de bienvenue, un bœuf, six moutons et une pièce de vin (3). Il paraît que le duc

au grand-maître de Chabannes, car le monarque le plus artificieux qui fût jamais, était d'une naïveté extrême lorsqu'il manifestait sa volonté à ses familiers : « Monsieur le grand-maître, j'ai été mari quand j'ay veu que ne me faisiez point de response; car il me semblait que vous n'estiez plus dans la volonté que je vous avais laissée touchant Bourgogne; et *je n'ay d'autre paradis en mon imagination que celui-là.* » Ce n'est pas là assurément du protocole de chancellerie.

(1) Meyer., f° 320, b.

(2) Mathieu de Coussy, ch. 123.

(3) Galliot, *Hist. générale de Namur,* t. V, p. 16, 17, 18, 23, 24; *Le Dimanche*, t. I, p. 253-254.

Philippe avait cette union fort à cœur, puisqu'Olivier de la Marche assure qu'il en fit une condition au dauphin, quand il lui accorda de séjourner dans ses états. Il ne fut cependant pas présent à la cérémonie, les préparatifs de guerre que l'on faisait en France l'ayant appelé sur les bords de la Somme.

C'est ici que doit se placer le démêlé du comte de S[t]-Pol avec le duc, au sujet du séquestre de la terre d'Enghien (1). Les Croy, ennemis de la maison de Luxembourg, avaient provoqué cette mesure, source de nouvelles dissensions auxquelles le dauphin, selon toute apparence prenait part secrètement, ne fût-ce que pour mieux s'attacher les Croy, qui étaient intéressés en cette affaire.

Au commencement de l'année suivante, Philippe, sur les instances des Gantois, pressés d'expier leur précédente sédition, se rendit parmi eux; mais sachant que ce peuple, comme l'a observé Comines, préférait toujours son maître futur à son seigneur actuel, et redoutant l'influence du dauphin sur les mécon-

(1) De Barante, l. c.

tens, ou la nécessité de lui céder le pas, il n'emmena avec lui ni ce prince, ni son fils. De plus, pour des raisons qu'on néglige d'expliquer, peut-être pour ne point exciter la jalousie du comte de Charolois, il ne fit entrer dans sa suite aucun membre de la famille de Croy (1).

Le 17 juillet 1459, d'autres tels que Meyer disent le 26 juin (2), la dauphine accoucha d'un fils au château de Genappe. La lettre que son mari écrivit au roi à ce sujet, est datée de Halle, où il était sans doute en pèlerinage. Le duc, qui résidait à Bruxelles, fit compter mille lions d'or à Josselin Dubois, porteur de cette nouvelle (3), et ordonna partout de grandes réjouis-

(1) Meyer., f° 322; Paradin, p. 840. Pontus Heuterus (p. 114), dit que le duc était accompagné du dauphin et du comte de Charolois. M. de Barante s'est aussi décidé pour l'autre version qui est la mieux appuyée.

(2) P. Matthieu également, p. 44, ainsi que M. Dewez, t. IV, p. 347, et les *Mém. pour servir à l'histoire de France*, t. IX, p. 50. Duclos dit le 27 juillet. J. Du Clercq, t. 11, p. 354.

(3) Oliv. de la Marche, ch. 33. P. Matthieu, p. 44.

Meyer dit : « *Joannes autem Plassiacus, auratus eques, qui nuntium Philippo attulit de nativitate hujus*

sances. Le 5 du mois d'août l'enfant fut baptisé dans la paroisse de Genappe, sur les fonts qui, disait-on, avaient servi au baptême de Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem. Les parrains furent Philippe et madame de Charolois (1). Antoine, sire de Croy, premier chambellan, tint l'enfant avec madame de Ravestein, et le duc le rapporta dans ses bras. Ses cadeaux furent magnifiques; il donna à l'enfant des tentures précieuses et une vaisselle d'or et d'argent d'une valeur énorme. Le sire de Croy ne demeura point en reste : il offrit une nef d'argent doré, dont le fond était de cristal, et qui pesait soixante marcs d'argent de huit onces au marc. Le baptême fini, le dauphin remercia le duc, et se découvrit entièrement la tête; ce que voyant Philippe, il posa un genou en terre, et refusa de se lever jusqu'à ce que le dauphin eût remis son *chapel*. Quoique peu sensible, le dauphin deve-

pueri, accepit ab illo octingentos leones aureos. » f° 326, b.

(1) La Marche, ch. 33.

Meyer désigne comme parrain le comte de Charolois, ce qui est inexact. *Ibid.*

nu père et comblé de marques de bonté, se laissa aller à l'attendrissement. « Mon très-cher » oncle, dit-il avec chaleur, je vous remercie » du bien et de l'honneur que vous me faites; » je ne les pourrois ni saurois desservir, car » c'est chose impossible, sinon que pour tout » guerdon, je vous donne mon corps, le corps » de ma femme et celui de mon enfant. » A ces paroles que l'entraînement de la circonstance rendait sincères, les yeux des courtisans se trouvèrent humides : l'étiquette n'eut point le pouvoir d'empêcher les larmes de couler (1).

Le comte d'Armagnac, coupable d'inceste, à peine sorti des prisons de Paris, crut trouver un refuge aux Pays-Bas; le duc ne voulut pas même le voir, et le dauphin n'osa l'entretenir qu'à la chasse et comme par rencontre.

L'enfant dont la naissance avait été célébrée avec tant de pompe ne vécut pas long-temps. Le 29 novembre 1459, mourut Monsieur Joachim, fils de France, qu'on enterra à Halle (2),

(1) J. Du Clercq, t. II, p. 355.

(2) M. J. B. Lesbroussart (Oudegherst, t. II, p. 699, note 2) rapporte qu'on voit encore au fond d'une niche

et dont le duc de Bourgogne fit faire les obsèques à Bruxelles (1). Environ deux ans après la dauphine accoucha d'une fille qui fut nommée Anne (2). Le duc demanda aux états d'Artois une aide triple de l'aide ordinaire ; mais les états qui aimaient à chicaner sur les budgets, ne lui accordèrent que la moitié de sa demande.

Cependant les négociations continuaient entre les cours de France et de Bourgogne. Le duc répondit en dernier lieu « qu'il n'avoit point » séduit ni enhorté Monsieur Loys de venir » chez luy, mais y estoit venu à garant et à » sauveté pour le doubte du roy son père ; le-

pratiquée dans la muraille de l'église de Halle, une figure représentant un enfant, avec cette inscription : *Hic jacet Joachimus Delphinus Ludovici XI, Galliæ regis filius, qui obiit hic circâ annum* 1460. Il est inutile, observe M. Lesbroussart, de remarquer que cette inscription a été faite après coup, et que ce Joachim n'eut jamais le titre de dauphin.

(1) J. Du Clercq, t. III, p. 6, il avait quatre mois et deux jours, selon ce chroniqueur, c'est-à-dire, qu'il était né le 27 juillet, comme Duclos le rapporte et ce que semble confirmer la date du baptême.

(2) *Van Brabant die excellente Cronike*, f° RR. i. verso.

» quel Monsieur Loys il avoit receu pour l'hon-
» neur du roy et l'avoit soutenu et donné de
» ses biens, au mieux qu'il avoit peu, et non
» pas tant qu'il voudroit et appartiendroit audit
» Monsieur Loys, et vouloit bien que chacun
» sceut que tant qu'il plairoit audit Monsieur
» Loys se tenir en ses pays, il ne luy fauldroit
» pas, ains tant qu'il auroit un denier, il en au-
» roit la moitié, aussy ne luy défendait pas de
» retourner devers son père le roy; ainchois
» estoit prest, toutesfois qu'il plairoit audit
» Monsieur Loys, de le faire conduire par son
» fils; ou luy-même, si besoing estoit, iroit
» avec luy, tellement accompagné qu'il n'auroit
» rien à craindre (1). »

On voit que Philippe portoit son fardeau avec grâce; on eût dit d'un preux chevalier qui soutenait jusqu'au bout son *emprise*. La mort de Charles VII rappela le dauphin en France; Philippe eut encore l'honneur de lui placer la couronne sur le front. L'auteur des *Annales d'Acquitaine* ne craint pas d'avancer que « jà Loys
» avoit aprins aucunes mauvaises coustumes

(1) Du Clercq, t. III, p. 7.

» des Hennuyers et Flamens, qui sont soudains
» et aisez à esmouvoir (1). »

Plût au Ciel que les vertus de nos ancêtres eussent corrigé sa détestable nature ; mais il partit et les frappa du sceptre qu'ils avaient remis dans sa main.

(1) Fol. CXX.

OLIVIER LE DIABLE

OU

LE DAIN,

BARBIER ET CONFIDENT DE LOUIS XI.

Indeed, it does stink in some sort.
SHAKSPEARE, *Measure for measure*,
act. III, sc. 2.

OLIVIER LE DIABLE

OU

LE DAIN,

BARBIER ET CONFIDENT DE LOUIS XI.

Ni Jacques Marchant (1), ni l'auteur des *Additions à la description des Pays-Bas* du Guicciardini (2), ni Jean-Baptiste Gramaye (3), en énumérant les personnages célèbres dont la naissance honore la ville de Thielt (4), n'ont

(1) *Flandria*, p. 81.

(2) *Totius Belgii Descriptio*, Amsterdam, 1660, t. I, p. 400.

(3) *Fland Lovan.*, 1708, in-fol., p. 76.

(4) Petite ville de la Flandre occidentale, à cinq lieues Sud-Est de Bruges. Pontus Heuterus en parle avec mépris : *Oliverius vili pago ac loco juxta Gandavum natus.* Rer. Austr., lib. 1, c. 2.

en garde de compter parmi eux Olivier le Diable ou le Dain, quoique ce ministre de Louis XI ait été bien réellement leur compatriote (1). Ils pensaient sans doute, que le nom de ce digne conseiller d'un mauvais prince, était moins un titre de recommandation, qu'une espèce de tache pour le pays qui lui avait donné le jour; ou peut-être obéissant à l'esprit de leur siècle, ils rougissaient de s'occuper d'un homme qu'ils condamnaient plutôt pour la bassesse de sa naissance, que pour celle de son caractère : Comines lui-même, malgré tout son bon sens, pensait ainsi, et quand il juge sévèrement maître Olivier, on voit qu'il excuserait sans trop de peine l'intrigant et le fourbe, mais qu'il ne pardonnerait jamais au barbier.

Cet homme d'état singulier semble s'être appelé primitivement Le Diable, soit à cause de son caractère diabolique, soit qu'il tînt ce nom

(1) Cousin, *Hist. de Tournay.*, liv. IV, ch. 45. M. A. V. Arnault, dans une suite d'articles qui, en rappelant souvent la manière de Voltaire, portent des traces de l'érudition légère, et pourtant tranchante, de ce grand écrivain, fait naître Olivier à Gand. *OEuv. critiq.*, t. I, p. 136.

de sa famille. Dupleix (1), dans la *Vie de Louis XI*, dit que ce roi fit changer le nom de son confident en celui de *Malin*. On ne trouve point de témoignage authentique de la mutation de ce nom, mais bien de celui de *Mauvais*. Dans les preuves et observations sur les *Mémoires de Comines*, on lit les lettres-patentes par lesquelles Louis XI donne à Olivier des armoiries et un nouveau nom, moins fait pour importuner les oreilles d'un parvenu ; *gaudent cognomine molles auriculæ*. Dans ces lettres, datées du mois d'octobre 1474, se trouvent ces paroles :

« Louys par la grâce de Dieu, roy de France, sçavoir faisons à tous présens et advenir, que nous recordans comme puis aucun temps par nos autres lettres-patentes en forme de chartre, et pour les causes dedans contenues, nous avons anobly nostre cher et bien aimé valet de chambre, maistre Olivier *le Mauvais*, et sa postérité née et à naistre en loyal mariage, sans ce que luy ayons donné ne ordonné aucunes armes

(1) Scipion Dupleix, dit Lenglet Dufresnoy, grand auteur de mauvais livres. *Méth. pour étud. l'histoire*, 1772, t. XII, p. 108.

pour enseigne (*insignes*), ce qui luy est nécessaire d'avoir, pour porter en signe et démonstration dudit état de noblesse perpétuel, à luy et aux siens descendans de luy en loyal mariage; considérans aussi les *bons, grands, continuels et recommandables services* qu'il nous a *par ci-devant et dès longtems*, à l'entour de nostre personne et autrement en plusieurs et maintes manières, fait et continué de jour en jour, et espérons que encore plus fasse : voulans aulcunement les recognoistre, exhausser et décorer luy et les siens, en honneurs et prérogratives; à iceluy maistre Olivier, pour ces causes et considérations, et autres à ce nous mouvans, avons octroyé et octroyons de nostre propre mouvement, grâce espéciale, pleine puissance, certaine science, et authorité royale par ces présentes, voulons et nous plaist que luy et sadite postérité, lignée née et à naistre en loyal mariage, puissent, comme nobles, porter les armes cy-peintes et armoyées, etc., en tous lieux et en toutes contrées et régions doresnavant, perpétuellement et à toujours, tant en nostre royaume que dehors, et en temps de guerre comme de paix, et qu'ils en jouissent et

usent, leur vaillent et servent à la décoration d'eux, tout ainsi et par la forme et manière que si elles leur estoient ordonnées et escheues de droict estre et ligne : et avec ce voulons et nous plaist que lui et sadite postérité et lignée, soient doresnavant surnommez *le Dain* en tous lieux, et tant en jugement que dehors, et en leurs actes et affaires ; et lesquelles armes et surnom nous avons donnez, octroyez et transmuez ; donnons, octroyons et transmuons audit maistre Olivier et sadite postérité et lignée, sans ce qu'il soit loisible à aucun de plus les surnommer *le Mauvais ;* lequel nom leur avons osté et aboly, ostons et abolissons par ces dites présentes, par lesquelles, etc. (1) »

Don d'Argonne ou Vigneul-Marville tire de là occasion de relever une assertion de De la Roque, en son traité de l'origine des noms et surnoms, où il est dit, que depuis l'ordonnance d'Amboise, du 26 mars 1555, il ne fut plus permis de changer de nom sans l'autorisation du prince, puisque bien avant cette ordon-

(1) *Mém. de Comines*, Brux., 1723, t. V, p. 52, 53.

nance, un tel changement avait besoin d'être autorisé (1).

Nonobstant cette remarque, il résulte des lettres-patentes accordées à Olivier :

1° Qu'avant l'année 1474, il avait été anobli, de sorte qu'on peut soupçonner d'après l'assertion de Dupleix, que ce fut à cette occasion qu'il fit substituer au nom de *Diable*, traduit sans doute du flamand, celui de *Malin* ou plutôt de *Mauvais*, qui étant, comme le premier, d'une application perpétuelle, nécessita une second métamorphose (2);

2° Qu'Olivier avoit rendu au roi de *bons, grands, continuels et recommandables services*, de plus d'une espèce et cela *par ci-devant et dès long-temps*.

On ne voit cependant point le nom d'Olivier figurer avant l'année 1474, puisque l'on n'a point ses premières lettres d'anoblissement.

Depuis quand était-il au service de Louis XI ?

(1) *Mél. d'hist. et de litt.*, 4e édit., t. I, p. 307.

(2) Monsieur de Barante explique ainsi la chose : « Son nom flamand signifiait le diable, et pour ne pas prononcer un si damnable mot, on le nommait en France Olivier-le-Mauvais. » A l'an 1477.

avait-il connu ce prince lorsqu'il n'était que dauphin et réfugié en Brabant? ou plutôt n'avait-il pas été d'abord un de ces affidés ou espions, que Louis entrenait à grands frais dans les pays étrangers, pour l'avertir de ce qui s'y passait, et dont il avait soin surtout d'entourer son ennemi personnel le duc de Bourgogne.

Quelque basse que fût la profession de barbier, elle était cependant plus relevée qu'aujourd'hui, puisqu'elle se confondait avec celle de chirurgien; et, dès l'an 1311, c'est-à-dire, sous Philippe-le-Bel, le corps des chirurgiens avait reçu une organisation qui lui donnait quelqu'importance (1). On se souvient que précédemment Pierre La Brosse, chirurgien ou barbier de St-Louis, avait joui à la cour de Philippe-le-Hardi d'un crédit qu'il expia par une mort cruelle.

Les services d'Olivier, cultivant une des branches de l'art de guérir, pouvaient être très-précieux à un roi que l'idée de la mort faisait frissonner; mais son talent pour l'intrigue

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. IX, ch. 30.

ne le rendait pas moins nécessaire, d'autant plus que peu d'emplois étant de nature à le faire déroger ou à humilier son amour-propre, il intervenait volontiers dans les affaires les plus ignobles, ne dédaignait pas la familiarité des êtres les plus vils, et avait ainsi l'œil ouvert sur les moindres officiers comme sur les courtisans du premier ordre.

Son crédit était tel, suivant un historien (1), qu'on pouvait demander aux Français allant hors du royaume, si le roi Louis était toujours bien avec maître Olivier.

Walter Scott nous le représente au milieu des grands de la cour de France, imbus d'idées féodales et chevaleresques; on dirait qu'il l'a vu au soin minutieux avec lequel il trace son portrait. « C'était, dit-il, un petit homme pâle et maigre, dont le justaucorps et le pantalon de soie noire, sans habit ni manteau, n'offraient rien aux yeux qui pût faire valoir un extérieur fort ordinaire. Il tenait à la main un bassin d'argent, et une serviette (2) étendue sur son bras,

(1) P. Matthieu, *Hist. de Loys XI*, p. 320.

(2) Il faut entendre par là le linge désigné dans la

annonçait les fonctions qu'il remplissait à la cour. Ses yeux étaient vifs et pénétrans, quoiqu'il s'efforçât d'en bannir cette expression, en les tenant constamment fixés à terre, tandis que s'avançant avec le pas tranquille et furtif d'un chat, il semblait glisser plutôt que marcher dans l'appartement. Mais, quoique la modestie puisse couvrir le mérite, elle ne peut cacher la faveur de la cour; et toutes tentatives pour traverser incognito la salle d'audience, ne pouvaient qu'être vaines, de la part d'un homme si bien connu pour avoir l'oreille du roi......; chacun s'empressait de lui faire place, et il ne répondait

constitution de St-Anségise pour le monastère de Fontenelle : *Lintea ad manus tergendas*. Les serviettes de table sont, je crois, du XVI[e] siècle, à moins qu'il ne s'agisse de celles dont on couvrait le pain ou le couteau des grands personnages, jusqu'au moment où ils s'asseyaient à table. A ce dernier usage devaient servir deux serviettes *brochées d'or*, dont il est question dans un compte de la maison des ducs de Bourgogne, pour l'année 1421. Vraisemblablement on s'essuyait la bouche et les mains avec la nappe ou *doublier*. Le Grand d'Aussy, *Hist. de la vie privée des François*, t. III, p. 166. Roquefort, Gloss. au mot *doublier*.

à cette politesse, qu'en saluant de la manière la plus humble. Cependant, il rendit une ou deux personnes un objet d'envie pour les autres courtisans, en leur disant un seul mot tout bas...... » Si ce portrait n'est point copié d'après nature, il a un air de vie et de vérité qui laisse croire à sa ressemblance. Olivier désormais a une figure faite, et quand on voudra le mettre sur la toile, il faudra se conformer à ce type, sous peine d'être faux ou inexact (1).

Olivier, avec une apparente humilité, nourrissait une ambition démesurée qui finit par éclater. Parvenu à une grande opulence, il avait sollicité des lettres de noblesse; fatigué de ne prendre part qu'à des intrigues obscures, il voulut être ambassadeur officiel, et son maître y consentit. « En effet, comme le dit P. Matthieu, son humeur était d'employer de petites gens aux grandes affaires, et de manier de grandes machines par de petits engins (2). »

(1) Voici comment le crayonne l'auteur des *Contes du bibliophile Jacob à ses petits enfans :* Olivier le Diable ou le Dain, vivant portrait de son patron, petit chafoin au regard atroce, au sourire sanguinaire.

(2) *Hist. de Loys XI*, p. 320.

Le dernier duc de Bourgogne venait de perdre la vie, et Louis convoitait son riche héritage. Plusieurs villes, telles que Saint-Quentin et Péronne, lui ouvrirent leurs portes par les menées de l'amiral de Bourbon et du sire de Comines, mais le roi prisait peu ce service et attendait davantage d'Olivier, qu'il avait envoyé à Gand.

« Et me faisait combattre de ce propos, dit Comines, dont le dépit perce à chaque mot, par monseigneur de Lude et par d'autres. Il ne m'appartenait pas d'arguer, ni de largement parler contre son plaisir : mais je luy dis, que je doutois que maistre Olivier et les autres, qu'il m'avoit nommez, ne cheviroient point si aisément de ces grands villes, comme ils pensoient (1). »

La prédiction de Comines se vérifia.

Maître Olivier (1477), l'ambassadeur, était porteur de lettres de créance pour mademoiselle de Bourgogne, qu'il devait engager à se remettre à la discrétion du roi. Ce n'était point là néanmoins sa principale affaire, car on jugeait

(1) *Mémoires*, liv. V, ch. 13.

aisément qu'il n'obtiendrait point la permission d'entretenir la princesse en particulier, et qu'en supposant que cette permission lui fût accordée, il ne saurait déterminer la fille de Charles à se jeter dans les bras d'un ennemi qui avait causé la ruine de son père. Louis comptait beaucoup plus sur son barbier, pour exciter une sédition parmi les Gantois, ce à quoi ils étaient fort enclins. Olivier en conséquence, sans s'adresser directement aux magistrats, s'aboucha secrètement avec les principaux meneurs du peuple, et offrit de leur faire restituer par le roi les priviléges dont ils avaient été privés, à cause de leurs fréquentes mutineries. Comme sa présence excitait de justes soupçons et qu'il n'expliquait point l'objet de sa venue, on lui manda, au bout de quelques jours, qu'il eût à dire sa charge. « Lequel (je me sers du récit de Comines), lequel y vint en la présence de ladite princesse : et estoit ledit Olivier, vestu trop mieux qu'il ne luy appartenoit : il bailla ses lettres de créance. Ladite demoiselle estoit en sa chaire, et le duc de Clèves à costé d'elle, et l'évesque de Liége, et plusieurs autres grands personnages, et grand nombre de gens. Elle

leut sa lettre de créance : et fut ordonné audit maistre Olivier de dire sa créance, lequel respondit qu'il n'avoit charge, sinon de parler à elle à part. On luy dit que ce n'estoit pas la coustume, et par espécial à cette jeune damoiselle, qui estoit à marier ; il continua de dire qu'il ne diroit autre chose, sinon à elle. On luy dit lors qu'on luy feroit bien dire : et eut peur, et crois qu'à l'heure qu'il vint à présenter sadite lettre de créance, il n'avoit point encore pensé à ce qu'il devoit dire. Car aussi ce n'estoit point sa charge principale, comme vous avez ouy. Ainsi se départit pour cette fois ledit Olivier, sans dire autre chose ; aucuns de ce conseil le prindrent à dérision, tant à cause de son petit estat, que des termes qu'il tenoit, et par espécial ceux de Gand...... et luy furent faits aucuns tours de moquerie, et puis soudainement s'enfuit de ladite ville : car il fut adverti que s'il ne l'eust fait, il estoit en péril d'être jeté en la rivière, et je crois ainsi (1). »

(1) *Mém*, liv. V. ch. 14. Pontus Heuterus, *Rer. Aust.*, liv. I, c. 2. P. Matthieu, *Hist. de Loys XI*, p. 320. Duclos, liv. VIII. De Barante, *Hist. des ducs de Bourg.*, à l'année 1477. Dewez, *Hist. générale*, t. V, p. 116.

Gaillard, qui a réuni ces détails, ajoute que Marie demandait : *Que me veut ce barbier ? je n'ai ni barbe à faire, ni maladie à traiter* (1). Il avait eu beau travailler à son travestissement, sa savonnette n'en avait pas été une à vilain.

Cependant il se qualifiait alors de comte de Meulan, petite ville sur la Seine, partie de l'ancien Mantois, limitrophe du Vexin français, et qui était avant la révolution sous l'intendance de Paris. Louis XI, par ses lettres délivrées à Paris, le 19 novembre 1477, donna à maître Olivier, pour lui et ses hoirs descendans en légal mariage, les étangs de Meulan, avec une bergerie, pour les joindre à la maison seigneuriale de Meulan, dont il lui avait précédemment fait don : le tout moyennant la redevance d'une maille d'or de franc devoir, du prix de vingt-quatre sols, à payer au jour de St-Jean-Baptiste, à la recette ordinaire dudit Meulan. Olivier, voulant montrer qu'il était chez lui, entreprit de faire clore Meulan de murs de briques, mais n'exécuta que la moitié de ce projet. En 1649, époque où Denis Godefroid donna une

(1) *Hist. de Marie de Bourgogne*, ch. 4.

édition de Comines, ses armes se voyaient dans ce lieu sur la porte d'un corps-de-garde et sur deux petites pièces de campagne. Ces armes étaient d'un chevron accompagné en pointe d'un *dain* passant, l'écusson accoté à droite d'un rameau d'olive et à gauche d'une corne de dain, et sommé d'une couronne de comte (1).

Au titre de comte de Meulan, le barbier Olivier, pouvait ajouter ceux de capitaine du château de Loches, de gouverneur de St-Quentin et de gentilhomme de la chambre du roi; mais on ne sait pas exactement le temps auquel il obtint ces différentes faveurs.

Forcé de se sauver de Gand, tout favori qu'il était d'un monarque dont la puissance toujours respectable était principalement à redouter dans ces conjonctures, Olivier ne se tint pas pour battu. Tournai était une espèce de ville libre, neutre, entre les Français et les Bourguignons. Olivier s'en empara, envoya les magistrats prisonniers à Paris (2), et, dit M. Gaillard, revint glorieux et triomphant raser son maître et recevoir de nouvelles grâces.

(1) *Mém. de Comines*, t. V, p. 51.
(2) Buzelinus, *Gallo-Fland.*, p. 451.

Comines, malgré sa rancune contre Olivier, dont il avait peut-être reçu de mauvais offices, et qu'il n'avait pu voir sans dépit chargé d'une négociation qu'il croyait lui convenir comme grand-seigneur, comme homme d'état et comme flamand, ne peut s'empêcher de rendre témoignage à l'astuce adroite de celui qu'il méprisait souverainement, et avoue qu'un plus sage et plus grand personnage que lui, eût bien failli à conduire cette affaire. Cependant il était convaincu que si le roi avait employé d'autres ressorts, il aurait tenu sous son arbitrage toute la seigneurie de la maison de Bourgogne (1).

Mais tel était le caractère de Louis; aussi Bodin écrit-il qu'ayant presque chassé les gentilshommes de sa maison, il se servait de son tailleur pour tout héraut d'armes, de son médecin pour chancelier, de son barbier pour ambassadeur.

La même année 1477, suivant la chronique connue sous le titre impropre de scandaleuse, il advint à Paris qu'un nommé Daniel de Bar, serviteur d'Olivier le Daiu, fut constitué prisonnier en la cour du parlement, à raison de plusieurs

(1) *Mém.*, liv. V, ch. 14.

plaintes portées contre lui, et notamment à la poursuite d'une nommée Marion, femme de Colin Panier, et d'une autre femme dissolue, *qui chargeaient ledit Daniel de les avoir efforcées, et en elles fait et commis l'orde et vilain péhcé de Sodôme*. Et après que par ladite cour et par la justice du prévôt de Paris, eut été vaqué par long-tems à besogner audit procès, icelles femmes se désistèrent desdites charges, en confessant qu'elles avoient agi à l'instigation de Panier et d'un certain Janvier, ennemis de Daniel. Pourquoi lesdites femmes, par sentence du prévôt de Paris, furent condamnées à être battues nues, et bannies du royaume de France, leurs biens et héritages confisqués au roi, déduction faite préalablement des dommages et intérêts dus à Daniel; laquelle sentence fut prononcée et ensuite exécutée sur les carrefours de Paris, le mercredi 11 mars 1477 (1).

L'année suivante; il fut un de ceux qui conseillèrent au roi de secourir Condé contre l'armée de l'archiduc Maximilien. En ce temps-là un cordelier nommé frère Antoine Fradin, vint

(1) *Chron. Scandal.*, dans le t. II, de l'édit. de Comines, Br., 1723, p. 241.

prêcher à Paris, contre les vices, fit maintes conversions parmi les femmes et passant en revue les divers états, osa déclarer que le roi était mal servi et qu'il était entouré de traîtres qui causeraient sa ruine et celle du royaume, s'il ne les éloignait. Louis était alors hors de Paris; il y envoya son confident Olivier, pour défendre au cordelier de prêcher. « Ce qui fut à la grand' desplaisance de plusieurs hommes et femmes, qui fort s'étoient rendus enclins à le suyvre et oyr ses paroles et prédications. Et pour doute qu'on ne le prist, ne que on ne luy fist aucun opprobre, le furent veiller nuit et jour dedans le couvent des cordeliers dudit lieu de Paris. Et si disoit-on, que plusieurs femmes y alloient curieusement de nuit et de jour, qui se garnissoient en leurs patois de pierres, cendres, cousteaux mucés (cachés), et autres ferremens et bastons, pour frapper ceux qui luy voudroient nuire ou empescher sadite prédication, et qu'ils lui disoient qu'ils n'eust point de paour, et qu'ils mourroient avant que esclandre luy advinst (1). » Comme

(1) *Chron. Scand.*, p. 244; De Barante, *Marie de Bourg.*, liv. III.

Olivier avait travaillé avec le président le Boulanger et Denis Hesselin, maître d'hôtel du roi, à expulser frère Antoine, les rimes suivantes se répétèrent bientôt dans les rues :

Un puissant noble Boulanger,
Un Hesselin et un barbier
Ont mis hors le bon cordelier.

Une anecdote rapportée par le même chroniqueur sous l'an 1480, prouve que le crédit d'Olivier allait croissant, et que même les premiers princes de l'église, ne dédaignaient pas d'être ses commensaux. Le 4 septembre de cette année, Julien De la Rovère, légat et cardinal du titre de S[t]-Pierre-ès-Liens, depuis pape, sous le nom de Jules II, arriva à Paris, où il fut reçu avec de grands honneurs. « Le lendemain, maître Olivier festoya le légat, le cardinal de Bourbon et quantité d'autres *gens d'église et nobles hommes, tant plantureusement que possible, et après disner, les mesna au bois de Vincennes, esbattre et chasser aux dains dedans le parc dudit bois, et après s'en revint chascun à son hostel* (1). »

(1) *Chron. Scandal.*, p. 262.

Olivier, jaloux de sa faveur, ne voulait la partager avec personne. Un de ses compagnons, valet de chambre, nommé *Regnaut la Pie*, était entré fort avant dans la familiarité du roi. Olivier eut recours à ses armes ordinaires, les dénonciations, et bientôt il fut délivré d'un rival incommode (1).

Mais la mort allait lui ravir le prince dont il tenait sa fortune. Sa conduite pendant la dernière maladie de Louis, annonce une noire ingratitude, et la satisfaction d'un esclave délivré d'une chaîne pesante. Ce fut Olivier qui déclara brutalement au roi, que le moment était venu de songer à sa conscience, sans plus compter sur le secours de la médecine, sur les prières ni les reliques pour prolonger sa vie. « Et tout ainsi qu'il avait haussé ledit maistre Olivier, dit Comines, et autre trop à coup et sans propos, en estat plus grand qu'il ne leur appartenoit, aussi tout de même prirent charge sans crainte de dire chose à un tel prince que ne leur appartenoit pas, ny ne gardèrent la révérence et humilité qu'il appartenoit au cas, comme

(1) *Chron. Scandal.*, p. 270.

eussent fait ceulx qu'il avait de long-tems nourris, et lesquels peu auparavant il avait esloignez de luy pour ses imaginations (1). » Malgré cela, le roi conserva son engouement jusqu'au dernier soupir. Il fit, raconte la chronique (2), plusieurs belles remonstrances au dauphin, en lui disant qu'il était atteint d'une maladie incurable, et en l'exhortant à avoir après son trépas quelques-uns de ses serviteurs pour bien recommandés; c'est à savoir maître Olivier-le-Diable dit le *Dain*, et Jehan De Doyac, gouverneur d'Auvergne; répétant qu'ils l'avaient bien servi et que ledit Olivier lui avait rendu plusieurs grands services, et *qu'il ne fust rien de lui, si n'eust été ledit Olivier; et aussi qu'il était étranger, qu'il se servist de lui et qu'il l'entretinst en son service et aux offices et biens qu'il lui avait donnés.*

Tendresse inutile. A peine Louis eut-il les yeux fermés, qu'Olivier, habitué à l'impunité, osa de nouveau braver les lois, mais ne trouva plus la même protection dans la faiblesse du monarque.

(1) *Mém.*, liv. VI, ch. 13; Pierre Matthieu, O. C., p. 449.

(2) *Chron. Scandal.*, p. 275.

Sa catastrophe est racontée dans les *Intentions morales, civiles et militaires d'Antoine Le Pipre*, imprimées à Anvers en 1625 (1), in-4°, 773 p., sans les prélim. et l'*erratum*.

Un jeune gentilhomme avait commis un crime pour lequel le prévôt de l'hôtel du roi l'avait fait arrêter. Sa femme, sachant qu'il y allait de la vie, se mit à solliciter les personnes qu'elle croyait avoir le plus d'influence sur l'esprit de Charles VIII; or, elle était en pensée qu'Olivier jouissait du même crédit que sous le feu roi, parce qu'il était bien accompagné, en bel équipage et qu'il avait ses entrées libres à la cour. Ce fut donc à lui qu'elle s'adressa pour obtenir la délivrance de son mari. Olivier, dont les mœurs étaient fort dépravées, frappé de sa jeunesse et de sa beauté, lui promit tout ce qu'elle demandait, à condition qu'elle se livrerait à lui. Après un long combat, l'infortunée consentit à son ignominie. Olivier, pour tenir parole, pria le prévôt de donner au procès du prisonnier une tour-

(1) P. 321, l'extrait de ce livre relatif à Olivier, se trouve dans le t. V de l'édit. de Comines, déjà citée, p. 55, 58.

nure favorable ; ce que celui-ci ayant refusé de faire, il l'engagea à laisser les portes de la prison ouvertes, mais il ne put également l'obtenir. Alors il l'accusa d'ingratitude et lui rappela qu'il l'avait fait ce qu'il était. Ces reproches furent si efficaces, que le prévôt lui dit d'aviser au moyen de sauver le gentilhomme, pourvu que lui magistrat ne fût point en peine de le représenter. Olivier trouva que la voie la plus assurée était de l'étrangler et de le jeter à l'eau, attendu que par ce moyen la partie demanderesse serait vengée et l'épouse du mort exempte de la honte qui s'attache ordinairement au nom d'un supplicié. La chose se passa comme il l'avait réglée, et pendant qu'il tenait dans ses bras sa crédule victime, le mari recevait la mort des mains de Daniel, le valet dont nous avons déjà parlé, et de Doyac, qu'on appelait autrefois *l'amiral* de Louis parce qu'il présidait aux noyades.

Le lendemain, le cadavre du gentilhomme, tiré par des bateliers sur le rivage, fut le premier objet qui frappa la vue de sa femme, accourue pour lui rendre une liberté qui lui avait coûté si cher. A ce spectacle, elle prend le peu-

ple à témoin de son malheur et invoque sa commisération. Olivier est arrêté, mis à la torture; et, sans se laisser tourmenter, avoue son forfait, se flattant qu'on n'oserait le condamner et que le roi le soutiendrait, mais il se trompait. Charles fut charmé au contraire d'avoir une satisfaction à donner à la multitude indignée des abus d'autorité qui s'étaient commis sous le règne précédent. Olivier et Daniel furent pendus, et Doyac ayant été essorillé et eu la langue percée, fut banni du royaume. Jehan Bouchet, en ses *Annales d'Aquitaine* (1), a consacré cette épitaphe au malencontreux courtisan :

Je Olivier qui fuz barbier du Roy
Loys onziesme et de lui tousjours proche
Par mon orgueil fuz mis en desarroy
A ce gibet, tout rempli de reproche ;
En hault parler, en estat, et approche
Je me faisois aux grands princes pareil,
Mais de malheur on m'a rompu la broche,
Par ce pitieux et horrible appareil.

(1) Fol. CXXXII, *verso*.

J. Molinet, dans la suite de la *Récollection des Merveilleuses de George Chastelain*, n'a pas oublié notre barbier :

> J'ai veu oyseau ramaige,
> Nommé maistre Olivier,
> Vollant par son plumaige
> Hault comme un esprevier;
> Fort bien sçavoit complaire
> Au roy; mais je veiz qu'on
> Le feist, pour son salaire,
> Percher au Mont-Faulcon (1).

Cet événement eut lieu en 1484 (2).

(1) A la suite de la Légende de maistre Pierre Faifeu, édit. de Coustelier, p. 171. A cette occasion je remarquerai que le premier vol. des *Nouv. Mém.* de notre Académie, renferme un Mém. de M. J.-B. Lesbroussart, dans lequel cet excellent homme attribue ingénieusement à Molinet un poëme sur l'apothéose de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; la conjecture est subtile, mais s'il avait ouvert seulement les œuvres de Molinet, il y aurait trouvé la pièce qu'il donne comme inédite, et dont il cherche à deviner l'auteur.

(1) Cf. *Biogr. Univ.*, t. XXIII, p. 531, Feller, *Dict.*



HISTOIRE

DES FOUS EN TITRE D'OFFICE.

Foolery, sir, does walk about the orb, like the sun.

SHAKSPEARE, *The twelfth night*, Act. III, sc. 1.

rire, et dont les auteurs dramatiques et satyriques ont peint avec vivacité la dégradation morale. Dans Plaute, les personnages d'Ergasile, de Curculion, d'Artotrogue, de Saturion et de Gélasime; dans Térence, ceux de Gnaton et de Phormion, nous montrent à nu la misère de ces plaisans de bas étage, et la mordante hyperbole de Juvénal ajoute à ces tableaux des traits plus vigoureux encore. Cependant ce n'est à proprement parler que le bas empire et le moyen âge, qui nous présentent des bouffons en titre, des farceurs officiels, couchés sur l'état des grandes maisons et des cours, ayant leur place marquée et leurs prérogatives nettement spécifiées.

En 449, Théodose le Jeune, empereur d'Orient, envoya une ambassade à Attila. Un fou figura dans la réception des Romains et fit éclater de rire tous les assistans. Le terrible conquérant garda seul son sérieux. Outre ce fou, M. Guizot, introduit à la cour d'Attila un arlequin dans la personne du maure Zerchon.

Théophile, empereur de Constantinople en 829, s'amusait des folies de Dandéri, dont l'indiscrétion pensa devenir funeste à l'impéra-

trice Théodora, qui récitait ses prières devant un oratoire orné d'images qu'elle cachait avec soin, de peur que Théophile, impitoyable iconoclaste, n'en eût connaissance.

La coutume d'entretenir près de soi des serviteurs obligés d'avoir de la gaieté et de l'esprit pour tout le monde, se répandit sous le régime de la féodalité. Il n'y a que les gens ennuyés qui attachent tant de prix au talent d'exciter le rire. Isolés dans leurs châteaux, passant la journée sur les grands chemins et dans les bois, rudes, sauvages, les nobles paladins que les romans nous décrivent avec des couleurs si brillantes, étaient, la plupart du temps, des personnages aussi maussades que redoutés. Ne voyant dans leurs égaux que des ennemis avec lesquels ils badinaient toujours l'épée au côté, ils auront admis quelques-uns de leurs vassaux à l'honneur de les distraire un moment et de les arracher à la monotonie de leur rustique grandeur. Mais la finesse des propos, la délicatesse des pensées, n'avaient guère de prise sur ces hommes hérissés de fer. Pour se frayer impunément un chemin jusqu'à eux, la plaisanterie devait ressembler à l'impertinence, à la licence

Hang a calf's skin on those recreant limbs.

On leur rasait ordinairement la tête, au XIVe siècle du moins. Jean de Venette, qui florissait vers 1357, dans son histoire en vers des *Trois Maries*, dit :

Et pour lui plus encor confondre
Tous les cheveux lui firent tondre,
Comme à un fol marquiçon,
Ce fu par grant dérision.

Les fous avaient un gouverneur qui leur infligeait les étrivières quand ils faisaient quelque sottise privée du bonheur de plaire. Au reste, bien traités, ils partageaient le crédit du lévrier et du faucon favoris. Accroupis ordinairement aux pieds de leur maître, qu'ils appelaient *notre oncle*, on leur jetait, pendant les repas, les meilleurs morceaux, comme à un petit chien auquel on jette des friandises. Ils étaient en effet dressés aux sauts et tours qui rendent cet animal un objet de prédilection, et lui ressemblaient sous plus d'un autre rapport.

St-Maturin était le médecin des fous, St-Julien leur patron.

Les évêques et abbés avaient adopté la coutume des seigneurs laïques. Le concile tenu à Paris, en 1212, défend aux prélats d'avoir des *fous pour les faire rire;* cependant, en 1624, Antoine Sanderus reprochait encore à ceux de son temps d'aimer mieux s'amuser avec des bouffons (*morionibus*) et des filles de joie que de se délasser au sein de l'étude.

Non-seulement les rois et les grands seigneurs entretenaient des fous, mais cette manie était passée des particuliers aux corporations.

L'*abbé de la déraison* a été mis en scène par l'auteur du *Monastère,* avec ce talent qui popularise les recherches de l'érudition et leur donne l'intérêt du roman. Mais en peignant ce tableau, moitié burlesque, moitié pathétique, il a voulu retracer une croyance qui succombe, un culte qui passe. Il aurait pu, en se reportant à une époque où la foi était aveugle et soumise, employer un comique aussi vif et dessiner des figures non moins grotesques. C'est en quoi réussit admirablement l'auteur de Notre-Dame de Paris, quoique *Quasimodo* tombe dans la charge.

L'*évêque des fous*, que l'on créait chaque

année à Tournay, et que Du Tilliot passe sous silence, était une bouffonnerie pieuse, un outrage à la religion fait par des hommes qui en reconnaissaient l'empire. Nous avons déjà cité ailleurs ce que rapporte sur ce sujet, à l'an 1498, le chanoine Jean Cousin (1).

Les *princes d'Amour*, de Lille et de Tournay (2), en qui M. Raynouard voit un reste des anciennes cours d'Amour, opinion reproduite par M. Pellissier et que nous ne partageons pas, s'appelaient plus anciennement les *princes des fous*, au dire de l'historien de Valenciennes, où ce dignitaire prenait le nom de *prince de Plaisance*. Condé en avait un aussi; tandis que Hasnon était fier de son prince des *Tost-Tournés*; Ath, de l'abbé des *Pau-pourveus*; Doucy, du chef des *Cornuyaux*; Quesnoy, de l'abbé du *plat d'argent*; Bouchain, du *prévôt des étourdis*.

Autrefois, à la procession du Saint-Sacrement à Tournay, la marche était ouverte par un fou en titre d'office, que l'on appelait le fou de la

(1) *Nouvelles archives des Pays-Bas*, t. V, p. 196.

(2) Celui de Tournay portait le chapeau vert.

ville et qui tirait des gages de la caisse municipale. Son costume était conforme à sa charge, et il n'y avait pas d'extravagance qu'il ne se permît. L'abbé d'Artigny avait vu cette procession plusieurs années de suite, et de son temps le fou de la ville était un agent de change, banquier fort à son aise, dont un fils était chanoine de St-Pierre (1).

Les comptes du receveur des condamnations échues dans la chambre du duc de Bourgogne, comte de Flandre, à Audenarde, en 1405 et 1407, font mention de l'*évêque des Innocens*, ainsi que les statuts de l'église de St-Denis à Liége, en 1330 (2).

Le mot d'*innocens* fournit l'occasion de remarquer qu'il est peu de nos villes ou la charité des habitans ne fournisse à la subsistance de quelque pauvre hère, qui a liberté de tout dire, de tout faire, espèce de censeur moral sous le masque d'un idiot, et en faveur duquel on croit

(1) Mém. t. IV, p, 311, *Archives pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IV, p. 102. Schayes, *Essais historiques sur les usages, etc. des Belges*, Louvain 1834, p. 136.

(2) Schayes, *Ibid.* p. 138-139.

avoir assez plaidé en disant : *c'est un innocent!* Cette désignation est également en usage en Écosse, en semblable rencontre, et ce n'est pas le seul rapprochement que l'on puisse établir entre les mœurs de ce pays et celles de la Belgique. *C'est un innocent!* mot philosophique et touchant, qui insinuerait que l'état naturel de l'homme, avant qu'il eût goûté du fruit défendu, était d'être libre de notre orgueilleuse raison (1)!

Nous avons quelque peine à rattacher ces divertissemens grossiers à l'institution galante et chevaleresque des cours d'amour.

Les chambres de rhétorique entretenaient aussi leur fou (*nar of zot*), destiné à amuser la multitude dans les entrées et cérémonies publiques.

Une société de rhétorique d'Anvers, celle de la *Violette*, proposa en 1561, un prix pour celui qui *pourrait le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou déshonnêteté.* La société de rhétorique de Courtray, dont les membres s'appelaient *Barberiani*, avait pris

(1) *Archives*, t. IV, p. 99.

pour devise ces mots : *God voet veel zotten* (*Dieu nourrit force fous*), ce qui rappelle les noms de quelques académies italiennes, en confirmant le rapport établi par M. Cornelissen, entre nos anciennes institutions littéraires et celles d'Italie (1).

Malines avait le droit de se parer à son tour de la devise des *Barberiani*, si les vers suivans ont une application légitime :

Nobilibus Bruxella viris, Antverpia nummis,
Gandavum laqueis, formosis Bruga puellis,
Lovanium doctis, *gaudet Mechlinia stultis*.

Au concours musical qui eut lieu à Bruxelles, en 1834, plusieurs troupes de musiciens vinrent accompagnées de leur fou *more majorum*.

Enfin, on se souvient que dans les régimens suisses il y avait des plaisans chargés d'égayer toute la troupe. Le *lustig* disait une drôlerie à la tête de la colonne, et le rire circulait de rang en rang parmi ceux qui n'avaient rien entendu.

Honneur à la Belgique et à l'Allemagne! *Salve magna parens..... virûm!* Adolphe de la Marck, ayant quitté le siége archiépiscopal de

(1) *Archives*, t. II, p. 264, t. VI, p. 312.

Cologne, devint comte de Clèves. Il fonda la société des fous. La lettre d'association est datée du jour de St-Lambert, 12 novembre 1381. Nous avons recueilli ailleurs des renseignemens à cet égard, d'après M. de Spaen La Lecq (1). Les compagnons, au nombre de trente-six, devaient porter, brodée sur leur habit, la figure d'un fou.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, confirma en 1454 les statuts de la *Mère-folle* de Dijon, dans un style digne de la chose. Cette glorieuse charte nous apprend qu'il y avait eu des lettres antérieures qui établissaient ou reconnaissaient la société (2).

Les Pays-Bas ont donné le jour au plus illustre panégyriste de la folie, à cet Érasme, qui nous rappelle Voltaire à bien des égards, ainsi qu'à Jodocus Badius, qui traduisit en vers latins le *Narrenschiff*, de l'allemand Sébastien Brand, traduit dans la même langue par Jacques Locher.

Ce poème est la relation de tous les abus qui existent en *Narragonie*, mot que reproduit un

(1) *Archives*, t. II, p. 263, t. III, p. 21, t. VI, p. 122

(2) *Ibid.* t. II, p. 263, Du Tilliot, p. 100.

diplôme de Béjaune, rapporté par Middendorf, dans son ouvrage sur les universités : « *Wir Fabularius Hauptmann in der karten, Kappenschmidt zu* NARRAGONIEN, *Narrenvogt zu Schlauraffen, etc.*

Robert Wace et Guillaume de Jumièges, rapportent que Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, fut averti par son fou *Golet* ou *Gollet*, natif de Bayeux, d'un danger qu'il courait :

> Al prime some vint un fol,
> Golet out nun, un pel el col,
> A l'us de la chambre criant
> E li pareiz del pel batant :
> Ovrez, dit-il, ovrez, ovrez;
> Jà morrez tuit, levez, levez.

Ce *Golet* n'était pas moins fidèle que le bon *Wamba*, personnage imaginaire, mais plein de vie, de l'admirable épopée d'*Ivanhoe*.

Les mémoires de Georges Chastelain nous ont conservé le nom d'un bouffon de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. C'était le père de Jean de Chasa, qui abandonna la cour du duc Charles pour passer au service de France.

S[t]-Remy parle de plus d'une *moult gracieuse folle, nommée madame d'Or,* qui assista aux fêtes de l'institution de la Toison d'or à Bruges, en 1429 (1).

Walter Scott a mis en scène le fou de Charles-le-Téméraire, qu'il appelle le *Glorieux.* Ce prince aimait à se comparer à Annibal. Après la bataille de Granson, le *Glorieux*, galoppant à sa suite au fort de la déroute, lui criait plaisamment : *Monsieur, nous voilà bien Annibalés!*

Quelque temps après le siége de Beauvais, où il fut vigoureusement repoussé, le duc Charles montrait avec complaisance son arsenal à un ambassadeur, et lui disait qu'il y avait là les clefs de toutes les villes de France. A ces mots son fou se mit à fouiller avec inquiétude dans toutes ses poches et à regarder soigneusement autour de lui. Le duc étonné, lui demanda ce qu'il voulait : « Je cherche, répondit-il, les clefs de Beauvais. »

Marguerite, *la gente damoiselle* (2), petite-

(1) Voyez notre *Histoire de l'ordre de la Toison d'or,* introduction XX.

(2) Dans les *Notices et extraits des manuscrits de la*

fille de Charles-le-Téméraire, n'avait qu'une folle, ainsi que l'exigeaient les convenances de son sexe. Robert Macquereau, décrivant un tournois qui eut lieu à Tournay en 1513, nous montre cette folle suivant sa maîtresse dans un chariot, avec les *anciennes dames de la cour* (1).

Le fou de l'empereur Charles-Quint est, sous le nom de *don Japhet d'Arménie,* le personnage principal d'une comédie de Scarron. Werner, qui le fait intervenir dans sa tragédie de Luther, l'appelle *Du Bossu*, et l'historien des fous, le savant Floegel, *Kuntz-Fonder-Rosen*. Lequel, de Werner ou de Floegel a raison? Peut-être tous les deux, car Charles-Quint a pu avoir plus d'un fou. Au reste, voici une découverte, dont je ne cède la gloire à personne, entendez-vous.

Bibl. de Bourgogne, j'ai fait connaître un livre de *Rondeaux* qui a appartenu à cette princesse. M. André Van Hasselt, en l'examinant pour son recueil d'anciens poëtes belges, s'est aperçu que des mots étranges qui y étaient employés n'étaient que les noms retournés de seigneurs de la cour de Bruxelles. Cette circonstance m'avait échappé.

(1) Macquereau, p. 83.

Dans le *Catalogus familiæ totius aulæ Cæsareæ*, pour les années 1547 et 1548, on trouve, page 22, au nombre des *adjutores cubiculi* :

Claudius Bos
et Cornelius de Lithuaniâ Pigmæus.

On voit d'ici ma conclusion. *Claudius Bos* est le Du Bossu de Werner, on ne désigne point son office, mais ce ne peut être que le fou, et, en cette qualité, on le range à côté du nain, car les nains ont eu aussi la vogue (1).

Pape Theun appartient au même temps. De l'emploi de marguillier qu'il avait long-temps exercé à Louvain, il passa à celui de bouffon gradué en cour. Entre autres facéties qu'on lui attribue, il en est une qu'on met également sur le compte de ce Gaston-Jean-Baptiste de Roquelaure, surnommé le *Momus français*. Les folies de *Pape Theun* ayant été trop loin, il reçut, dit-on, l'ordre de quitter les terres de l'empereur. Retiré dans le pays de Liége, il ne tarda pas à en sortir et revint bravement à Bruxelles

(1) Voyez nos *particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour*, p. 21.

dans un chariot rempli de terre de Liége, manière burlesque d'éluder la défense du monarque.

Cette facétie est dans le genre de celle de Tiel Ulenspiegel, héros de la bouffonnerie allemande, dont l'existence est un problème; sur lequel Goerres a écrit un livre remarquable (1), et qu'un jeune littérateur belge, M. J. V. Delepierre, vient de rappeler à l'attention publique.

Le marquis Del Guasto, l'un des meilleurs généraux de Charles-Quint, fut défait à la journée de Cérizoles. Tous ses mulets et coffres furent pris, et pendant qu'on les visitait, un sien bouffon, qui avait été fait prisonnier, dit aux assistans : « Cherchez-bien, vous y trouverez force belles et gentilles choses, fors des éperons, dont il a toujours de beaux et de toutes sortes, car il les a tous pris avec lui pour mieux piquer et se sauver de belle erre. » Ce trait suggère à Brantôme cette belle réflexion qu'il se faut donner garde d'un bouffon, d'un sot, d'un fou, d'un ivrogne et d'une fille, car, quoiqu'ils

(1) *Ueber die Volksbuecher Leben und Thater Till Ulenspiegels*, Prag und Wien, 1795, in-8°.

tardent, ils donnent toujours la venue (1).

Alfonse d'Este, duc de Ferrare, le même dont les persécutions troublèrent la raison du Tasse, avait un fou que Varillas appelle *Gonelle*, et dont il fait un conte qui revient à ceci : le duc s'entretenait du métier qui occupe le plus de personnes ; chacun différant d'opinion, *Gonelle* dit que c'était le métier de médecin, et, pour le prouver, il s'embéguina comme s'il était malade et sortit. Ceux qu'il rencontra ne manquèrent pas de lui conseiller des remèdes dont aucun ne ressemblait aux autres, et il forma de ces personnes une longue liste sur laquelle le duc, qui ne se doutait de rien, se fit porter, ayant prescrit sa recette, à son tour. *Gonelle* en conclut que tout le monde était médecin.

Parlons maintenant des fous de la cour de France, où de mauvaises langues diraient qu'il ne manque à bien des gens que la patente, la marotte, l'habit mi-parti et le chaperon. Dreux du Radier, en ses *Récréations historiques*, a traité ce sujet *ex professo*, mais quoique curieux et amusant, il est loin d'être complet et il a

(1) OEuvres de Brantôme, Paris, 1822, t. I, p. 124.

oublié plus d'une illustration des fastes de la folie. Le premier fou dont il fasse mention est *Thevenin de Saint-Legier.* Il avait appartenu à Charles V, surnommé le Sage, qui lui avait fait ériger un tombeau dans l'église de S[t]-Maurice de Senlis; tombeau dont le *Musée des familles* offre la représentation. Le même roi, grand ami des joyeusetés, au dire de Christine de Pisan, fit inhumer un autre de ses fous dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris. *Thevenin* mourut le 11 juillet 1374. Du Radier cite encore une lettre de Charles V qui, marquant aux maire et échevins de Troyes en Champagne, la mort de son fou, leur ordonnait de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume,* et peut-être aussi à cause du proverbe *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois...*

Une preuve que l'emploi des fous est très-ancien dans les cours se tire, suivant Du Radier, du jeu des échecs, très-connu du temps de Charlemagne et qui a inspiré ce vers au satirique Regnier :

Les fous sont aux échecs les plus proches du roi.

Jean, duc de Berry, frère de Charles V, par-

tageait la passion de ce monarque pour les fous. Quand il mourut en 1416, les siens accompagnèrent ses obsèques, vêtus de deuil.

C'est vraisemblablement sous Charles VI que *florissait* le *Seigni Joan* ou *Jouan*, cité par Rabelais et que Du Radier passe sous silence. Il y a eu plusieurs bouffons de ce nom. Celui-ci, selon Le Duchat, était l'ancien (*Seigni* ou *Senex*); La Monnoye veut lui, que *Seigni Joan* signifie simplement le *seigneur Joan*, dans le patois du Rouergue, ce qui lui fait soupçonner que Joan était de ce pays. La *Nef des fols*, de Sébastien Brand, a été traduite en rimes françaises, par Pierre Rivière, et imprimée à Paris en 1497, in-fol. En tête des feuillets 3 et 4, on voit les portraits de *Seigni Joan* et de *Caillette*, de celui-ci, comme patron des modes nouvelles, et du premier comme chef des stationnaires qui retenaient opiniâtrement les vieilles. Rabelais fait *Joan* bisaïeul de *Caillette*, moins sans doute à cause d'une véritable parenté, que par une similitude de profession, et lui attribue un jugement qui a paru si merveilleux à l'avocat Galand et à Tiraqueau, *de legibus connubialibus*, qu'ils s'en sont servi comme d'une espèce d'autorité. Nous ren-

voyons au chapitre 87 du troisième livre de *Pantagruel*.

Brantôme aime prodigieusement les contes; il en fait un du fou de Louis XI, qui, ayant un jour entendu son maître se confesser tout haut à Notre-Dame de Cléry du meurtre de son frère, parce qu'il se croyait seul, eut l'indiscrétion de le répéter et *passa le pas comme les autres*.

Caillette fut au service de Louis XII. Une nouvelle de Des Périers est intitulée : *Des trois folz Caillette, Triboulet et Polite*. Rabelais, on l'a vu, le nomme, et M. A. Savagner lui a consacré un article dans le *Dictionnaire de la conversation*, qui en a tronqué une phrase de manière à la rendre inintelligible. Ce *Caillette* était un fou sans esprit, un bélitre bien différent du *Caillette* peint avec tant d'intérêt dans les *deux fous*. Érasme, répondant au docteur Noël Béda, s'écrie que *Caillette* et *Nago* n'ont jamais rien dit de plus insensé : *Quo quid unquam stultius dixit* Calietus *et* Nago? La Monnoye présume que Nago était un fou allemand. Mais les éditeurs du Rabelais *variorum*, remarquent qu'il y a encore à Coutres, un gros bourg

situé entre Blois, Romorantin et Chambord, une rue nommée la *rue de Nago*, laquelle conduit à Chambord; preuve que ce *Nago* était le fou d'un roi de France qui tenait sa cour dans l'un de ces trois châteaux. D'après le nom de cette rue, il se pourrait même que Nago fût né à Coutres.

Pour en revenir à *Caillette*, son nom, suivant Ménage, dont l'étymologie ne s'écarte pas cette fois du naturel, est passé en substantif exprimant un homme ou une femme frivole, qui aime beaucoup à babiller. J.-B. Rousseau l'a employé d'une manière heureuse dans une épigramme contre Fontenelle :

> Et n'est *Caillette* en honnête maison
> Qui ne se pame à sa douce faconde.
> En vérité, *Caillettes* ont raison;
> C'est le pédant le plus joli du monde.

Des Périers a forgé l'expression *en caillettois*, pour en *langage de Caillette*, à l'exemple de Rabelais, qui avait dit auparavant *patelinois* et *lanternois*.

Jean Jovien Pontanus, dans son dialogue

intitulé *Antonius*, parle d'une folle nommée *Calletia*, native de Gaiette, et qui vivait vers 1440. Il y a entre ce nom et celui de notre fou une grande analogie.

Rabelais qui ne donne pas une haute idée de l'intelligence de Caillette, lui attribue cependant une descendance illustre : « Et par adventure, dit-il, en l'arche de Noë, *Triboulet* étoit de la lignée des roys de Castille, et *Caillette* du sang de Priam (1). »

Dans le *Passavant* (2) de Théodore de Bèze, publié vers 1554, il est question de *Caillette*, ainsi que de Triboulet, de Polite et d'un Joan, attaché au sire de Bourbon, *sicut stultus Domini de Borbonis, quem vocabant Joanum qui se ipsum mordebat*. Celui-ci était distinct par conséquent de Seigni Joan et de cet autre *Jouan*, fol de madame du temps de François Ier, et dont Clément Marot a composé l'épitaphe :

(1) *Prognost. pantagrueline*, Ch. V.

(2) Le *Passavant* est imprimé à la fin des *Epist. obscur. Virorum Lond.*, 1742 et dans les *Mémoires de littér.* de Sallengre, où il est accompagné d'une dissertation, t. I, p. 2, 320-339, t. II, I, p. 102-296.

Je fus *Jouan* sans avoir femme,
Et fol jusque à la haulte gamme.
Tous fols et tous Jouans aussy,
Venez pour moy prier aussy.

En 1833 on a réimprimé à Paris, chez Pinard : *La vie et trespassement de Caillette,* petit in-8° d'une demi-feuille ; plus, une couverture portant le nom de l'imprimeur et un avis signé G. .V., annonçant que cette réimpression, figurée en caractères gothiques, n'a été tirée qu'à 42 exemplaires, ce qui n'est peut-être pas bien sûr.

Charles Bourdigné, à la tête de la légende de *Maistre Pierre Faifeu,* s'exprime ainsi :

Laissez ester *Caillette* le folastre,
Les quatre filz *Aymon* vestus de bleu,
Garguantua qui a cheveulx de platre,
Voyez les faits maistre *Pierre Faifeu.*

Ce Faifeu était un autre *Tiel Ulenspiegel,* une espèce de Guzman d'Alfarache, un farceur, un fin matois, mais travaillant pour son compte, *marchant dans sa folie et son indépendance,* ainsi que Monbleru, qui vivait du temps de la jeunesse de Louis XI ; Monbleru, célébré dans les

Cent nouvelles Nouvelles, vanté par le bibliophile Jacob, et *Villon* (1), ce héros des *repues franches*.

Faifeu, dit Bourdigné, au XVI[e] siècle,

> Faifeu estoit tant gay, gentil et noble
> Que bien souvent n'ayant escu ni noble,
> Vicariait en maint contrée et lieu
> Ou bien savait s'accoustrer de son jeu.

Bonaventure des Périers a recueilli une de ses aventures (2), mais il n'est mis ici que pour mémoire, car il n'a point rang légitime parmi les fous en titre d'office. Je n'omettrai cependant pas une conjecture de La Monnoye qui soupçonne que le nom de *Faifeu* ou *Fai-feu* pourrait venir de ce que dans les anciens rudimens *Petre fac ignem* était un exemple fort usité : exemple admirable de la sagacité d'un érudit.

(1) Sur Villon voir dans la *France littéraire* de 1834 un article intéressant de M. Gautier, lequel a été l'occasion d'un procès entre M. Malo et le chaste *Constitutionnel*. M. Prompsault a donné en 1832 une nouvelle édition de Villon si bien publié en 1742 par Formey.

(2) *Nouvelle XXV*.

Triboulet fut fou de Louis XII et de François Ier. Sous ce dernier règne il acquit une célébrité que l'auteur du *Roi s'amuse* a voulu augmenter de nos jours. Ce fut lui qui ayant dit que si Charles-Quint était assez insensé pour venir en France et se fier à un ennemi qu'il avait si mal traité, il lui donnerait son bonnet, le roi demanda ce qu'il ferait si l'empereur passait, comme s'il eût marché dans ses propres États. Alors Triboulet répondit : *Sire, en ce cas-là, je lui reprends mon bonnet et vous en fais présent.*

Triboulet était de Blois ou du Foix-lez-Blois. Son nom signifiait, avant qu'il le portât, un homme dont la tête était dérangée. Malgré les bons mots qu'en rapporte Dreux du Radier, il paraît que la sienne n'était pas des mieux réglées. Bernier et Jean Marot le dépeignent comme un pauvre hébété, que tourmentaient les pages, les laquais et les enfans, ce qui força le roi Louis XII à le mettre sous la protection de Michel le Vernoy, qu'il lui choisit pour gouverneur. C'était, au jugement de Pantagruel, *un fol compétement fol,* et à celui de Bonaventure des Périers, *un fol à 25 carats dont les 24 font*

le tout. Rabelais faisant *blasonner* Triboulet par Pantagruel et Panurge, jette de nouveau dans son livre une de ces longues séries de mots qu'il affectionnait et que l'ingénieux historien du *Roi de Bohême et de ses sept châteaux* a imitées. Un homme de lettres de Valenciennes, le respectable Hécart, a qui nous devons déjà une *bibliographie* (assez écourtée) des *Ana*, a publié en 1823 une brochure de 200 pages grand in-8°, tirée à 25 exemplaires seulement et intitulée : *Stultitiana ou petite Biographie des fous de la ville de Valenciennes.* Il y renvoie page 17, à ce chapitre de Rabelais ceux qui désireraient occuper une place dans son recueil, pour faciliter, dit-il, les recherches aux personnes qui auraient des doutes sur l'espèce de leur folie.

M. Weiss, dont la littérature est aussi vaste que variée, s'est chargé pour la *Biographie universelle* de l'article de Triboulet (1).

Polite, déjà nommé, était contemporain de *Triboulet,* et au service d'un abbé de Bourgueil.

(1) Voyez aussi la Bibl. de Duverdier, éd. de Rigoley de Juvigny, t. III, 554.

Le conte que fait de lui Des Périers, est le 217e du Pogge, qui le donne d'un autre fou et de l'archevêque de Cologne.

Polite était probablement une abréviation familière d'Hippolyte. La Monnoye avait eu souvent en pensée que de Polite on avait fait *politon* et ensuite *polisson.*

A *Triboulet* succéda *Brusquet,* qui se signala dans l'emploi de *fou du roi* sous les règnes de Henri II, de François II et de Charles IX, et sur lequel Brantôme a laissé des mémoires fort étendus que je ne prétends pas copier ici. Je préfère renvoyer le lecteur à Dreux du Radier ou à Brantôme lui-même, qui place Brusquet bien au-dessus des autres bouffons, tels que *Pinan, Arlot, Villon, Ragot, Morel* et *Chicot.* Morel était de Florence. La notice de Brusquet, dans la *Biographie universelle,* est de M. de Salaberry.

Un auteur belge, Gabriel Jansenius, d'Alost, parmi ses contes, en a composé un intitulé : *Brusquetus, Galliarum regis circulator et morio,* qu'on peut voir dans ses poésies imprimées à Gand en 1600, in-8°.

Brusquet visita Bruxelles en qualité de *cour-*

rier d'ambassade ou de *casse-cou diplomatique*, comme dit Figaro, et y causa une admiration universelle par la *subtilité de son engin*. Le cardinal de Lorraine, son protecteur, l'emmena en Belgique quand il y vint jurer la paix faite avec l'Espagne à Cateau-Cambresis, au mois d'avril 1559. Brusquet se signala dans cette occasion par des saillies et des tours de son métier, qui le firent connaître de Philippe II. Ce prince, malgré sa rigidité ou peut-être même à cause d'elle, le trouva fort à son gré et lui fit des présens.

Brantôme qui se plaît à réciter les tours des bouffons comme les actions des grands capitaines, en rapporte un joué par Brusquet à un repas donné par Philippe II, à Bruxelles, chez le duc d'Albe. Les gaietés dont on raffolait alors à la cour, ne réussiraient plus aujourd'hui auprès des simples bourgeois.

« Ainsi qu'on était sur la fin du fruit (du » dessert), dit Brantôme, Brusquet se vint lan» cer sur la table, et prenant le bout de la » nappe, se vint à entortiller de ladite nappe, » et se contournant toujours d'un bout à l'autre » et amassant peu à peu les plats par une telle

» et subtile industrie, qu'il en accumula et
» arma son corps, et en sortant à l'autre bout de
» la table, il s'en trouva si chargé qu'à grande
» peine pouvait-il marcher, et ainsi chargé de
» son butin, il passa la porte par le comman-
» dement du roi, qui dit qu'on le laissât sortir,
» riant si extrêmement et trouvant le trait si bon,
» plaisant et industrieux, qu'il voulut qu'il eût
» le tout, et ce qui fut un cas d'étonnement,
» c'est qu'il ne se blessa jamais des couteaux
» qui s'entortillaient avec le reste : aussi Dieu
» aide aux fous et aux enfans (1). »

Brusquet était déjà venu à Bruxelles, en 1556, pour la ratification de la trêve, conclue à Vaucelle. Il était à la suite de l'amiral de Coligni. Philippe avait reçu cet illustre envoyé dans un appartement tendu d'une tapisserie représentant François Ier tombant aux mains des Espagnols. Cette forfanterie peu généreuse déplut justement aux Français, et Brusquet résolut d'en tirer vengeance.

Après que Philippe eut juré, sur l'Évangile, dans la chapelle du palais, d'observer religieu-

(1) *Archives*, t. II, p. 268.

sement le traité, Brusquet et son valet, usurpant les fonctions de héraut, se mirent à crier : *largesse!* et à répandre chacun un grand sac plein d'écus. Les assistans de courir aussitôt à la curée. « Le roi, à ce cri, dit une relation de » l'ambassade insérée dans le 3e volume de la » *Galerie philosophique du XVIe siècle*, par » De Mayer, se retourne avec admiration de- » vers l'amiral, s'étonnant que les Français, » après leur première folie, fussent passés à » cette témérité de faire largesse chez lui, en » sa présence. L'amiral demeura court, ne » sachant encore que dire qu'il ne sût la vérité. » Il découvre Brusquet et son valet, jouant » cette farce, qu'il montra à ce prince. Elle » fut si extrêmement jouée, que les assistans, » qui étaient plus de deux milles (non pas, » sans doute, dans la chapelle), tant hommes » que femmes, estimant que ce fut une libéra- » lité de ce prince, se jettent avec une furieuse » ardeur à recueillir ces écus, les archers des » gardes les premiers, qui vinrent jusqu'à se » pointer les hallebardes; le reste de la multi- » tude entra en une telle confusion, les femmes » échevelées, leurs bourses coupées, les uns

» sur les autres, hommes et femmes, renversés » par une si étrange drôlerie, que ce prince » fut obligé de gagner l'autel pour se soutenir, » tombant à force de rire ; les reines douairières » de France et de Hongrie, madame de Lor- » raine et autres, toutes renversées plus d'une » heure que dura cette farce... » Et c'était devant le prince le plus sérieux, le plus dévot de son temps et dans un lieu consacré au culte, que se passait cette scène aussi grotesque qu'indécente! c'était le prince qu'on a appelé le *Démon du Midi*, qui y prenait un plaisir si peu noble (1)!

Le roi d'Espagne avait, de même que ses confrères couronnés, son fou à gages, mais qui n'y entendait rien auprès de Brusquet. Philippe II, jugeant en cela sa gloire intéressée, envoya le pauvre diable à Paris, pour prendre sa revanche. Henri II chargea Brusquet de l'entretien et du logement de son camarade qui soutint fort mal l'honneur de l'Espagne. L'Espagnol avait quatre chevaux, que Brusquet revêtu des fonctions de maître de la poste, faisait courir

(1) *Archives*, t. V, p. 320.

toute la nuit, assurant à son hôte que s'ils paraissaient si harassés et si amaigris, c'était l'eau de la Seine qui en était cause. A son départ, le fou de Philippe avait reçu en présent une magnifique chaîne d'or. Brusquet en fit faire une pareille de cuivre bien doré, la substitua à l'autre, et quand le volé fut parti, il écrivit au roi d'Espagne, de puissance à puissance, que *son fou n'était qu'un nigaud, un fat et un sot,* qui méritait d'être fessé à la cuisine pour s'être laissé si grossièrement duper. Henri ordonna à Brusquet de rendre la chaîne et l'honneur français fut encore sauvé.

Ce n'est donc pas en l'honneur du fou de Philippe II, mais, par une allusion satyrique au cardinal de Granvelle, que les seigneurs confédérés, au commencement des troubles, sous Philippe II, donnèrent à leurs gens des livrées de drap noir, avec des têtes de fous dans des marottes brodées à l'aiguille sur les manches pendantes des casaques (1).

Thony, né en Picardie, près de Coucy, eut aussi la qualité de *fou* du roi Henri II. Élève de

(1) *Archives*, t. II, p, 269.

deux autres fous *La Farge* et *Guy*, il avait eu deux frères de la même profession, dont l'un avait appartenu au cardinal de Ferrare. Après avoir été dans la maison du duc d'Orléans, il était passé dans celle du roi, où on le regardait comme le *plus fin fou courtisan qui eût jamais été*. Ce mérite le faisait courtiser à son tour, et le connétable de Montmorency ne rougissait pas de se montrer l'ami de Thony.

Il semblerait, d'après un passage de Brantôme, qu'à Henri II fut attaché un troisième fou appelé *le Greffier*, mais ce passage laisse quelque chose à désirer du côté de la clarté.

Sibilot brilla sous Henri III. Il en est fait mention dans la *Satire Ménippée* et dans la *Confession de Sancy*.

Henri III eut encore un autre fou dont Dreux du Radier ne dit pas un mot. Ce personnage, négligé par les biographes, s'appelait *Thulène*, et quand il mourut, deux poètes de réputation, Jean Passerat et Antoine de Cotel, déplorèrent son trépas en vers.

Voici le sonnet de Passerat :

Sire, *Thulène* est mort, j'ai vu sa sépulture :
Mais il est presque en vous de le ressusciter ;

Faites de son état un poète héritier;
Le *poète* et le *fou* sont de même nature.

L'un fuit l'ambition et l'autre n'en a cure;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter,
L'un parle sans penser et l'autre à l'aventure.

L'un a la teste verte et l'autre va couvert
D'un *joli chaperon fait de jaune et de vert;*
L'un s'amuse aux *grelots* et l'autre à des sornettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours fortune aime les fous
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poètes.

Cotel a choisi pareillement la forme du sonnet et adopté quelques-unes des mêmes idées.

Thulène et son état sont éteints d'un coup, sire;
Toutefois, s'il vous plaît, encore est-il en vous
De les faire revivre : il est assez de fous
Et trop de demandeurs pour vous faire encor rire.

Entre un poète et un fou, il y a peu à dire :
Chacun d'eux est moqué et se moque de tous;
L'un est souvent dépit, l'autre est prompt à courroux ;
Chacun d'eux dit et va où son plaisir le tire.

L'un porte un *gai chapeau*, l'autre des bonnets verts ;
Chacun aime son chant ; l'un jaloux de ses vers,
L'autre de sa *marotte* on ne saurait défaire.

Ils différent pourtant d'un seul point en vivant :
Car l'on dit que fortune aide aux fous bien souvent,
Et qu'aux poëtes elle est quasi toujours contraire.

Le règne de Henri IV s'honore de deux fous et d'une folle, maître *Guillaume*, *Chicot* et *Mathurine*.

Je ne répéterai pas ce qu'en a écrit Du Radier, et me contenterai de remarquer que quantité de pamphlets du temps sont supposés composés par maître Guillaume, qui se nommait Marchand, et était de Louviers en Normandie. En voici une petite liste, en faveur des membres du Club de Roxburgh, de la société des bibliophiles français et de celle des bibliophiles belges.

1609. *Discours fait par maître Guillaume.* — *Suite des rencontres de maître Guillaume en l'autre monde.*

L'on me fait mort,
Mais c'est à tort :
Car ma folie
Demeure en vie.

1611. *Le passe-temps de maître Guillaume.*

1612. *Le voyage de maître Guillaume en l'autre monde, vers Henri-le-Grand.*

> Le monde n'est que pure folie,
> Où chacun vit selon sa passion,
> Ne blâmez donc ma libre affection,
> Qui prend plaisir à si douce manie.

1614. *Le réveil de maître Guillaume aux bruits de ce temps. — La remontrance de maître Pierre Dupuis sur le réveil de maître Guillaume. — Révélation de maître Guillaume estant une nuit au grand couvent des Cordeliers de Paris. — La nouvelle lune de maître Guillaume. — Discours de maître Guillaume et de Jacques Bonhomme, passant sur la défaicte de* 35 *poules et le cocq faicte en un souper, par trois soldats. — Sentence arbitrale de maître Guillaume sur les différens qui coururent. — Lettre de maître Guillaume-sans-Peur, envoyée aux débondez de la cour.*

1618. *Les obsèques et funérailles de maître Guillaume, ensemble le débat intervenu en ses pompes funèbres, faicte le* 3e *jour d'octobre* 1618, *en l'église Saint-Germain l'Auxerrois, recueillis*

par le baron de Foeneste. Paris, Jos. Chemin. — Le pétard de maître Guillaume-le-Jeune.

Voici le plus brave Guillaume
Qui ayt esté dans le royaume
Depuis Philippe de Valois, etc.

1622. *Le tableau des ambitieux de la cour, nouvellement tracé du pinceau de la vérité, par maître Guillaume, à son retour de l'autre monde.*

1623. *Railleries du gros Guillaume sur les affaires de ce temps.*

1624. *Le retour de maître Guillaume en l'autre monde.*

1626. *La métampsychose ou seconde vie de maître Guillaume.*

1631. *Advis de maître Guillaume, nouvellement retourné de l'autre monde, jadis mort, et depuis naguère ressuscité, in-8°. — Conversation de maître Guillaume avec le prince de Conty, aux Champs-Élysées (par Desvallées, masque de Mathieu de Morgues), Paris, J. Maillet, in-8°.*

Quant à *Chicot,* quoique fou et gascon, il était brave et se distingua à la guerre. Il se trouva en 1591 au siége de Rouen, y fit prisonnier le comte de Chaligny, de la maison de

Lorraine, et le présentant au roi, lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi.* Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que Chicot, lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut quinze jours après.

Mathurine occupe tout un chapitre dans la *Confession de Sancy*. Pierre Colins, étant allé faire hommage pour la terre d'Enghien, à Henri IV, dit avoir vu cette folle à la table du roi (1); car c'est elle sans doute qu'il désigne, quoiqu'il ne la nomme pas.

Nicolas Joubert, dit *Angoulevent,* prince des sots, pensionnaire de la cour sans y être cependant fou en titre, et dont parlent la *Satire Ménippée,* la *Confession de Sancy* et d'autres satires, vivait dans le même temps. Un pamphlet, réimprimé dans la sixième livraison du recueil de facéties de Techener, est intitulé : *La surprise et fustiguation d'Angoulevent, poème héroïque adressé au comte de Permission.*

Est-ce d'Angoulevent le fou qu'il s'agit dans

(1) *Histoire des choses les plus mémorables*, etc., p. 720.

le dialogue de *Mallepaye et de Baillevent* (plutôt que *Baillevant*), attribué à Villon ?

> Logez où ? — Près de la clousture
> De monsieur d'Angoulevent.

Il est certain que cette pièce est plus récente que Villon et pourrait avoir été composée à la fin du XVIe siècle.

Peu à peu le titre de fou du roi perdait de son lustre à mesure que les mœurs se polissaient et que les plaisirs devenaient plus variés et plus délicats. Le bal, les spectacles, le jeu réglé, la galanterie et le commerce des dames, les repas somptueux, les recherches et les raffinemens du luxe, bannirent le triste amusement que procuraient les plaisanteries d'un malheureux qui se ravalait pour plaire, et était d'autant plus applaudi qu'il s'écartait davantage des convenances et de la raison.

Néanmoins nous voyons encore un fou du roi sous le morose Louis XIII.

Tallemant des Réaux nous apprend que Louis XIII, rebuté des débauches de Moulinier et de Justine, deux des musiciens de la chapelle qui ne le servaient pas trop bien, leur fit re-

trancher la moitié de leurs gages. *Marais*, le bouffon du roi, leur donna une invention pour les faire rétablir. Ils allèrent avec lui au petit coucher danser une mascarade demi-habillés; qui avait un pourpoint n'avait pas de haute-de-chausse. « Que veut dire cela, demanda le roi. — *C'est, sire,* répondirent-ils, *que gens qui n'ont que la moitié de leurs appointemens ne s'habillent aussi qu'à moitié.* » Le roi rit et les reçut en grâce.

Sauvage était à Gaston, duc d'Orléans. Tallemant des Réaux raconte quelques-uns de ses tours et le qualifie de *Goinfre fort agréable.* Boisrobert, de son côté, avait charge de dissiper l'humeur noire du véritable roi, celui qu'on appelait *Son Éminence.* Quant à *Bautru,* c'était une sorte de *Jovial* à la suite, ainsi que le comte de Nogent, son frère, qui avait été jadis un Trivelin *ex professo.*

Langeli jouissait encore de son titre sous Louis XIV, qui s'entendait trop bien en dignité pour perpétuer ce travers.

Boileau a inséré plus d'un fois le nom de ce bouffon dans ses vers. Il avait suivi en Flandre le prince de Condé, en qualité de valet d'écurie.

Ce prince l'ayant ramené en France, le donna au roi. Langeli, quoique fou, avait de l'esprit. Il trouva le secret de plaire aux uns et de se faire craindre des autres, et tous lui donnaient de l'argent; de sorte qu'il amassa environ 25,000 écus. Mais ses railleries piquantes le firent enfin chasser de la cour. On raconte, dit Brossette, que Marigny, étant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angeli qui faisait rire le maître : *De tous nous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angeli qui ait fait fortune* (1).

Avec lui finissent en France les annales de la folie patentée et appointée aux gages. Une foule de courtisans se disputèrent à qui remplacerait les baladins privilégiés, et il ne manqua point de chambellans ni de grands officiers pour recueillir leur succession.

Voltaire attribue à la coutume des princes d'entretenir des fous, le mélange de burlesque et de sérieux des drames espagnols et anglais, et il s'en indigne comme si la vie était toute

(1) D'Artigny, *Mémoires*, t. VI, p. 327, répète une anecdote transcrite par Du Radier.

d'une seule pièce, toute solennelle, toute pompeuse. Quoi qu'il en soit de l'opinion de Voltaire, le *Gracioso* du théâtre espagnol, le *Clown* des comédies anglaises, les paysans facétieux des *Sotte-kluiten* des Hollandais, étaient des personnages aussi indispensables que les portefaix des comédies grecques de Phrynicus, de Lysis et d'Amipsias. Le *Clown* ne doit pas être confondu néanmoins avec le fou en titre, tel que le *Moron* de la *princesse d'Élide*, de Molière, ou le *Touchstone* de *Comme il vous plaira*, de Shakspeare. Celui-ci donne une excellente poétique du genre dans sa *Douzième nuit*. « Pour faire bien le fou, cela demande » une sorte d'esprit. Il faut qu'on observe » l'humeur de ceux qu'on plaisante, la qualité » des personnes et les circonstances, et qu'on » n'aille pas, comme le faucon non dressé, » fondre sur toutes les plumes qui passent de- » vant ses yeux. C'est là un talent aussi pénible, » aussi difficile que l'art de l'homme sensé; » car la folie qu'on montre à propos (*desipere* » *in loco*) est de saison; mais la folie des sages » qui extravaguent, ternit et décrédite leur » sagesse. »

Walter Scott, outre *Wamba*, le *Glorieux* et *Gellatley*, s'amuse encore à tracer la caricature du *Hofnar* ou fou de cour de Léopold, duc d'Autriche, dans son *Richard en Palestine*. Le *Liebetraut* qui, dans le *Goetz de Berlichingen*, de Goethe, amuse l'évêque de Bamberg, est un dignitaire du même rang.

La *Vittoria Corombona*, de Webster, doit à l'intervention de quelques figures d'insensés, une de ses scènes les plus terribles. Les frères de la malheureuse duchesse d'Amalfi, non contens de l'avoir réduite au désespoir par les traitemens les plus barbares, imaginent de terminer cette longue agonie par un spectacle aussi bizarre qu'affreux. Sous prétexte d'égayer sa douleur, ils introduisent dans son appartement les *fous* de l'hôpital, qui viennent chanter, rire et danser autour d'elle.

Un roman de mœurs russe, le *Haidamakak* ou le *Brigand*, commence par la description détaillée de l'accoutrement du *lustig* officiel d'un grand seigneur russe, il y a un siècle. On y peint « un petit homme trapu, avec une longue barbe pendante et couvert de vêtemens singuliers. Une des basques de son habit était

bleue et l'autre verte, la partie supérieure d'un rouge foncé et la manche d'un jaune brillant. Le bonnet qu'il portait sur sa tête n'était pas moins hétéroclite que le reste de son costume : la fourrure qui le bordait était en partie de mouton noir d'Astracan, en partie de blanche laine d'agneau, et la pointe, qui en retombait à la manière hongroise, était également chargée de lambeaux de couleurs différentes. Ses culottes étaient taillées dans le même système, et ses bottes, l'une de cuir jaune et l'autre de cuir rouge, complétaient l'ajustement de ce grotesque personnage. »

On se souvient que l'impératrice Élisabeth, aux noces de son *fou*, fit construire un palais de glace avec des canons de même matière qui faisaient des salves continuelles en l'honneur de l'heureux couple.

Enfin ceux qui ont été en pèlerinage à la tonne gigantesque de Heidelberg, se rappellent qu'en face une statue de bois peint représente *Perkeo*, bouffon de l'électeur Charles-Philippe, au commencement du XVIIIe siècle.

Arrêtons-nous, de peur qu'on ne nous ap-

plique le mot du pape Jules II, sur Érasme qui, suivant le pontife, s'était oublié dans son *éloge de la folie*.



NOTES.

Levibus plumbum addite chartis.

NOTES.



PRÉFACE.

P. 2. *Le succès... de son* DIMANCHE.

Nous devons des remerciemens particuliers à M. Desessarts, jeune critique plein d'imagination, de connaissances et d'originalité, qui nous a traité en plus d'une rencontre, avec une bienveillance marquée dans la *France littéraire*. L'*Émancipation*, publiée à Bruxelles, nous a également encouragé d'une manière aimable et flatteuse.

Les légendes et nouvelles historiques se multiplient. Sans parler du feuilleton de quelques-uns de nos journaux qui en offrent quelquefois à leurs lecteurs, nous avons eu en peu de temps les *Chroniques des rues de Bruxelles*, par M. Collin de Plancy, et les traditions de la Flandre, par M. Delepierre, de Bruges, sujet sur lequel s'était déjà exercé M. Berthoud de Cambrai. Non

savant ami M. Le Glay a inséré dans ses curieux mélanges la charmante nouvelle intitulée *le captif de Forestel* et les *Archives du Nord de la France* doivent à MM. A. Leroy et Arthur Dinaux plusieurs morceaux du même genre.

P. 4. *Mistress Trollope.... Lady Morgan.*

Le livre de Mistress Trollope, dans la traduction française, est encore plus fautif sous le rapport des faits que dans l'original, et ce n'est pas peu dire. Quant à Lady Morgan, elle a souvent abusé d'une manière presque ridicule, de l'éloge et de l'admiration, en décernant des brevets d'immortalité aux médiocrités les plus rampantes, aux nullités les plus incurables. Le roman intitulé *la Princesse* nous rappelle l'indignation qui saisit l'auteur de la *Henriade* à la lecture de quelques vers adressés à D'Arnaud-Baculard par le *Salomon du Nord*, et où il lui disait agréablement :

Voltaire touche à son déclin
Et vous êtes à votre aurore.

Et c'est un roi, s'écriait le philosophe outré, *un roi qui écrit ces sottises énormes ! Ah ! je lui apprendrai à juger les gens.* Il faut l'avouer, Lady Morgan, malgré son talent, son tact, sa finesse, aurait eu besoin, en Belgique du moins, d'une pareille leçon, pourvu

toutefois qu'elle eût été donnée avec la courtoisie convenable.

Une chose qui ne vaut guère la peine d'être remarquée et qui ne sera sans doute relevée que par nous, c'est que Lady Morgan, à propos de la Bibliothéque de Bourgogne, nous fait l'honneur de traduire trois ou quatre pages d'un de nos écrits, en supposant que ces détails lui ont été fournis de vive voix par M.*** *dont la tête vaste* (c'est l'auteur anglais qui parle) *embrasse tous les temps, pour qui le passé n'a point de mystère !* Et c'est une femme d'esprit... Non, nous n'achèverons pas la phrase de Voltaire ; nous avons trop de respect pour les dames qui se font imprimer.

Il y a loin de l'esprit de coterie et de cet échange de flagorneries que nous blâmons ici à l'union que nous avons toujours desiré voir entre les personnes des différens pays vouées aux sciences et aux lettres; cette union, dans un repas d'artistes donné le 12 octobre 1833, nous a inspiré les stances suivantes que nous appellerions un *in-promptu si le temps faisait quelque chose à l'affaire*.

Elles ont croulé ces barrières
Qu'élevait un pouvoir jaloux,
Et la haine sur nos frontières
Cesse d'exhaler son courroux.
Tonnez, despotes de la terre,
Déployez un drapeau sanglant,
Votre ennemi n'est que mon frère ;
Je gémis en le combattant.

Des héros j'admire la gloire,
Je rends hommage à la valeur,
Et les accens de la victoire
Font encor palpiter mon cœur ;
Mais un peuple devenu sage
Éclaircit les rangs des guerriers,
Certain que les fers du servage
Sont plus pesans sous des lauriers.

Il n'est qu'un besoin pour le monde :
Du repos, des mœurs et des lois,
Sur eux la liberté se fonde
Ainsi que le trône des rois ;
Notre cause à tous est pareille,
Amis, il est temps d'y songer,
L'homme dont la raison s'éveille,
A l'homme n'est plus étranger.

Formons une sainte alliance
Pour le bonheur du genre humain ;
Malgré le temps et la distance,
Tour-à-tour tendons-nous la main.
Peut-on asservir le génie
Au sol qui d'abord le produit ?
Non, non, la terre est sa patrie,
Et lui, dans sa course il grandit.

Austère savoir, poésie,
Beaux-arts, leurs séduisans rivaux,
Entre vous point de jalousie,
Vous aussi vous êtes égaux.

Unis, vous doublez de puissance
Et trouvez de nouveaux sentiers;
Dans notre âge de renaissance
Il faut des hommes tout entiers.

P. 4. *Commis-voyageurs littéraires que Paris nous expédie....*

Cette épithète peut convenir à l'auteur de *trois mois en Belgique* ainsi qu'à d'autres écrivains dont la fatuité n'est égalée que par leur ignorance et leur mauvaise-foi; mais on ne nous soupçonnera jamais de l'appliquer à ceux que l'amour de la science et de la vérité a conduits chez nous à différentes époques : un penseur comme M. Cousin n'y venait qu'afin de constater l'état des études philosophiques et M. Guignaud celui de la philologie : l'ingénieux Lerminier y cherchait des matériaux pour ses études sur les législations comparées; MM. Bouvard, Arago, Geoffroy-St-Hilaire y apportaient toute la bienveillance qui sied si bien aux talens élevés; Félix Bodin y sacrifiait à l'amitié, M. Vitet interrogeait nos monumens avec son goût pur et poétique; Pierre Leroux, cet homme droit et généreux, voulait nous rallier à ses vastes projets de philanthropie et de renovation sociale; en ce moment même MM. de Norvins, Roger de Beauvoir et Alphonse Royer, tous trois littérateurs remarquables, quoique de mérite différent, explorent la Belgique dans le dessein de lui rendre quelques-uns de ses titres contestés, bien loin de lui

enlever ceux qu'elle possède sans contradiction légitime. Pour de tels voyageurs le pays n'oubliera jamais sa vieille hospitalité, et il n'est pas un de nous qui ne tienne à honneur de leur prouver quelle puissante sympathie unit la Belgique à la *France, notre seconde patrie* après avoir été ma première.

Cependant, malgré l'impartialité et les lumières de la plupart de ces hôtes, leurs jugemens, leurs relations ne doivent pas être reçus sans examen; car on ne peut savoir en quelques jours, ce que nous ne savons pas complétement encore après toute une vie de recherches; et d'ailleurs, est-ce à travers les trompeuses fumées du champagne et les magiques lueurs des salons, qu'un peuple apparaît avec sa véritable physionomie, avec ses besoins, ses idées, ses mœurs, son histoire?

UNE LÉGENDE DE LA HESBAYE.

P. 7.

Le fonds de cette historiette est tiré du *Miroir de la noblesse de Hasbaye* par Jacques de Hemricourt; M. de Villenfagne en a fait usage dans ses premiers mélanges. Quant à Jacques de Hemricourt nous lui avons consacré une notice dans le bulletin de la *société de l'histoire de France*.

Cette société à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, doit beaucoup au zèle de MM. Desnoyers, Ravenel, Champollion-Figeac, Monmerqué, Guerard, etc., nous y retrouvons aussi, avec un vif plaisir, MM. de Fortia et Raynouard et d'autres savans distingués qui nous ont aplani, si obligeamment, l'accès de l'Institut de France.

Je transcris la traduction par Salbray du texte même de Hemricourt :

L'auteur après avoir dit que Libert de Warfusée épousa Agnès d'Awyr, continue en ces termes : « Ils n'eurent qu'une fille nommée Alix.... Libert, inconsolable de la perte de sa femme,... résolut de renoncer à la profession des armes et fit vœu de se faire prêtre.... mais cela ne lui fit point changer l'état de sa maison, ni rien retrancher de son train... Messire Rasse à la Barbe, frère du comte de Dammartin en Gaule, avait encouru la disgrâce de Philippe, roi de France... ce qui l'obligea de quitter le royaume. Il en sortit avec beaucoup d'argent et de joyaux et un grand équipage, et vint en la ville de Huy, où il séjourna et parut avec une belle suite et un train magnifique, ayant quantité d'oiseaux et de fauconniers. La chasse et la pêche étaient ses divertissemens les plus ordinaires. Un jour qu'il était sur la terre de Warfusée, après avoir chassé toute la matinée, il ouït, approchant midi, la clochette qui avertissait de l'élévation. Il poussa aussitôt son cheval vers la chapelle du château pour y aller entendre le reste de la messe, mit pied à terre dès qu'il fut devant

la porte et entra sans tarder dans ladite chapelle où l'aumônier du seigneur de Warfusée était encore à l'autel, et ce dit seigneur à son prie-dieu avec l'appareil suivant sa qualité, et dans le respect et la dévotion que le temps et le lieu requéraient. Après l'élévation ledit seigneur s'avisant de regarder du côté qu'il avait ouï du bruit, aperçut ce chevalier inconnu qu'il aborda, la messe étant finie, pour le prier de lui faire l'honneur de dîner avec lui, ce qu'il accepta volontiers. Le seigneur de Warfusée le prit alors par la main, lui faisant grand accueil, et s'informant de son nom et de l'aventure qui l'avait conduit en ce lieu, le mena avec cet entretien dans la salle de son château, commanda qu'on y mît le couvert et qu'on fît venir sa fille Alix, qui faisait seule toutes ses délices, pour entretenir cet illustre étranger. Le bon seigneur lès fit asseoir l'un auprès de l'autre et fit tant de caresses et si grande chère à l'étranger et à sa suite qu'il en fut tout surpris d'étonnement.

«Il faut que je vous apprenne ici en passant la vérité d'une chose que l'on rapporte de ceux qui descendent de la famille des Warfusées, dont le bon seigneur fut le premier et le chef, et pourquoi l'on dit qu'ils étaient sortis d'un *prêtre et d'un meunier*. Ce fut lui-même qui donna lieu à ces deux noms qu'il conserva le reste de ses jours. Ayant plusieurs moulins qu'il avait fait construire et s'étant fait prêtre pour les raisons que nous avons dites, on s'avisa de l'appeler toujours ensuite le *riche prêtre* et le *riche meunier*. » Le reste du récit a rapport au mariage de Rasse et d'Alix.

BRUXELLES EN 1820.

P. 56. *Des acteurs pitoyables jouaient sur un théatre médiocre.*

Ce bâtiment qui ressemble à l'arche et qui est un effort du génie de l'architecte français Damène, remplace un autre théatre assez remarquable construit par Bombardi, du temps que l'électeur de Bavière gouvernait les Pays-Bas. La démolition de ce dernier édifice faillit causer une émeute parmi les vieux amateurs de spectacle, qui faisaient, en quelque sorte partie de ses décorations flétries, de ses banquettes usées, de ses arabesques rabougries. D'autres personnes y étaient attachées par des souvenirs historiques. C'était là, en effet, que l'archiduchesse Élisabeth assistait à des opéras et à des comédies horriblement joués, en compagnie de ses confesseurs jésuites qui ne la quittaient jamais, et qui se contentaient de tourner le dos à la scène, en feignant de lire leur bréviaire. Vander Noot y fut couronné de laurier et s'y pavana insolemment dans la loge des archiducs, pendant qu'une lune de papier huilé qui devait se lever dans la pièce représentée en ce moment, apparaissait avec la cocarde brabançonne; idée patriotique et ingénieuse qui valut aux *volontaires* maint sobriquet ridicule. Un peu plus tard, à une représentation de *Richard-cœur-de-Lion,* au moment où le prince anglais se plaint, dans sa prison,

que *l'univers l'abandonne*, saisis d'un bel enthousiasme des émigrés français, s'élancèrent sur la scène, l'épée à la main et prirent d'assaut la tour de carton du monarque infortuné, tandis qu'un roi plus réellement à plaindre et resté sans défense, gémissait au *Temple*, attendant l'heure de l'échaffaud. A ces élans monarchiques succédèrent bientôt la *Carmagnole* et la *Marseillaise*, chantées par ordre du sans-culotte Malarmé, que nous avons revu les cheveux taillés en lazariste, avec la souquenille d'un ignorantin, enseignant le catéchisme aux petits garçons! puis vinrent Napoléon et Marie-Louise, puis les généraux alliés et toute la restauration, éperonnée, plastronée, l'épée au côté, puis enfin quelques manœuvres, armés de pioche, qui ont fait du vieux théâtre un monceau de décombres. Il fallait un édifice neuf pour y chanter la *Muette de Portici* et y commencer la destruction d'un trône.

P. 50. *Roturiers fraîchement décrassés....*

Il y avait autrefois en Brabant une chambre héraldique destinée à réprimer les usurpations de titres, et à mettre à leur place les *Jourdains* de ce temps-là. Elle usait quelquefois d'une grande sévérité, comme lorsque ses huissiers ôtèrent publiquement les pleureuses en dentelles dont s'était affublé dans une cérémonie de deuil, le docteur Burtin, si connu par sa prodigieuse vanité, et qui, anobli par la suite, se décora

de la qualification pompeuse de *conseiller-proto-médecin*. Ces estafiers ne s'en tinrent pas là : ils coupèrent même les traits de sa voiture, qui étaient de cuir au lieu de corde, selon les règlemens, et pensèrent le faire expirer de chagrin sur la place.

Les rois d'armes cependant n'avaient pas tous la rigide intégrité de ce Chérin, loué avec une expansion toute aristocratique dans les *souvenirs de la marquise de Créquy*. L'un d'eux, Joseph Van der Leene qui, déjà en 1705, faisait de curieuses révélations sur bien des fraudes en matière généalogique, nous apprend que Pierre Albert de Launay, mort le 27 septembre 1694, avait fabriqué, dans la vue de complaire à un grand nombre de familles et d'augmenter ses propres ressources, quantité de pièces fausses, pour quelques-unes desquelles le procureur-général ordonna son arrestation en 1673. Mais trop de personnes étaient intéressées à sa délivrance, il fut mis en liberté et exerça même depuis les fonctions de premier roi d'armes de Brabant, sans que l'on cherchât à remédier aux abus qu'il avait commis et qu'il commettait tous les jours, de sorte qu'il ne manque pas encore actuellement de gentilshommes qui doivent leur illustration aux mensonges de De Launay.

Sous le gouvernement des Pays-Bas, la noblesse avait un rang politique, mais on ne discutait pas sévèrement ses prétentions, de sorte que beaucoup d'honnêtes roturiers furent autorisés à prendre les titres des propriétés qu'ils avaient acquises, et à se substituer ainsi à des familles avec lesquelles ils n'avaient rien de commun.

A la révolution populaire de 1830, une foule de nobles inconnus sortirent de dessous terre. Ils croyaient sans doute honorer la blouse citoyenne en se faisant appeler comtes et barons.

Deucalion, qu'on nous passe cette mythologie, en lançant des pierres par dessus son épaule, faisait naître des hommes; l'émeute, en lançant des pierres devant elle a voulu créer des gentilshommes!

Il faut reconstituer l'aristocratie, disent les politiques grandis en une nuit dans les serres chaudes des révolutions. Eh! messieurs, le moyen de former une aristocratie réelle, imposante, protectrice, avec de l'anarchie, une soif ignoble de l'or et du pédantisme bureaucratique?

En attendant les radicaux vont détruire la pairie d'Angleterre. Il est vrai qu'on nous annonce, pour compensation, que M. le baron de Rotschild a dîné à la cour, en habit rouge. L'habit rouge de M. de Rotschild!... c'est presque une restauration de l'aristocratie!

Celui qui écrit cette note est en possession des documens les plus curieux sur la noblesse ancienne, moderne ou usurpée de la Belgique. On le sollicite, en ce moment, de faire usage de ses matériaux, et il pourrait bien se laisser aller à traiter un sujet dont l'intérêt est loin d'être perdu, malgré le progrès des idées démocratiques.

P. 49. *Rousseau....*

Jean-Baptiste Rousseau, en 1720, était à Vienne et

non à Bruxelles, il ne paraît même pas qu'il ait habité cette ville avant 1722. Il comptait en 1723 retourner à Vienne qu'il *devait*, disait-il, appeler sa *véritable patrie* et où il eût été attaché au prince Eugène, avec un traitement de 1000 écus, environ 7000 livres tournois. Voici comment dans une lettre datée du 1er avril 1725, il s'exprime sur le comte de Bonneval : « L'affaire malheureuse d'un ami, plus illustre par son mérite que par sa naissance et ses dignités, ne m'a pas permis de m'occuper d'autres soins que de ceux de le servir ; et le péril presque inévitable qu'il y avait à soutenir ses intérêts, demandait toute l'attention dont je pouvais être capable pour accorder ma sûreté avec les devoirs de l'amitié.... » Ce zèle qui lui fut fatal, fait honneur à son caractère qu'on a cherché plus d'une fois à flétrir.

UNE MORT D'AUTREFOIS.

P. 69. *Bruxelles.*

On peut prendre une idée exacte de cette ville au dix-septième siècle dans un plan très-détaillé où tous les édifices sans exception sont représentés en perspective, et qui a été gravé en douze feuilles par N. Van der Horst et A. Santvoort, l'an 1639 ; ce plan, qui fut retouché en 1748, avait été exécuté aux frais de Martin de Tailly

gentilhomme de Bruxelles, et dédié par lui au roi d'Espagne Philippe IV.

Les bailles de la cour dataient de l'an 1513. Monconys qui vint à Bruxelles, avec le duc de Chevreuse en 1663, et qui, par parenthèse, logea dans la rue de la Montagne, à l'hôtel du *Miroir*, où fut logée aussi en 1414 la douairière du Hainaut, mère de Jaqueline de Bavière, parle ainsi de la *cour brûlée* :

« Le 7 (juillet) je fus au Palais, où il y a une assez » grande salle de 59 pas ou 208 semelles de longueur » et 23 pas ou 82 semelles de largeur, pavée de carreaux » de marbre, qui est assez sale, et dans laquelle il y a » quelque peu de pauvres merciers. De là je fus au » manége, que je trouvai grand et beau, pour y voir » M. Peletier gouverneur du fils du prince de Chimay. » Devant le palais il y a une enceinte de pierre découpée, » avec des colonnes à l'ancienne, sur lesquelles il y » avait des statues de bronze, qui ont été brisées et » dont il n'en reste plus que cinq. »

Gôlnitz, La Serre, Fricx et la plupart des écrivains représentent le palais comme fort magnifique, mais du temps de Monconys il était peut-être négligé.

P. 70. *Le Parc.*

La formation du parc remonte probablement à l'origine de l'ancien palais de la cour, c'est-à-dire à l'an 1300 ou quelques années plus tard. L'opinion commune est qu'il a fait partie de la forêt de Soignes.

On en trouve une vue dans le plan dont nous venons de parler ainsi que dans la seconde édition des Trophées de Brabant.

Le Dantzikois Abraham Gölnitz qui vint aux Pays-Bas vers l'année 1630, donne de ce parc une description qui a été reproduite dans les notes sur Louis Guicciardini ; il vante surtout une grotte où il y avait un Pégase et un Orphée qui faisaient entendre des sons harmonieux, et il cite ces vers de Nath. Chytræus :

Excepit Bruxella, sacras ubi Cæsaris arces
Vidimus, adjunctosque hortos muro undique cinctos,
Tùm magno spatio ut silvas et lustra ferarum,
Vitiferosque una colles, fontesque lacusque,
Prataque contineant. Multas hîc undique damas,
Capreolos, leporesque leves, cervosque fugaces
Diversi et generis volucres plantasque tenellas,
Cretensisque novum specimen videas labyrinthi.
Hâc olim magni moderator Carolus orbis
Sede libens vixit : proceres hîc undique multi
Confluxère olim, pacem auxiliumque petentes.

Le sieur de La Serre, historiographe de France, qui accompagna Marie de Médicis à Bruxelles, écrivait en 1632, ces lignes où l'on retrouve le style des *précieuses ridicules*.

« Les fenêtres et les balcons étant toujours à l'abri du » soleil, les dames peuvent avoir à toute heure la » liberté de la vue sur le parc, où mille objets produi- » sent autant de plaisirs à ceux qui les contemplent.

» Les vignes, les prés, les vallées, les montagnes, les » ruisseaux et les fontaines y paraissent confusément » en ordre. Je dis en ordre dans une confusion, puis- » que l'objet en est si beau et si délicieux, que les » mélancholiques y trouvent de quoi se désennuyer.

» On y admire aussi un jardin solitaire, dont les » ombres sont encore si chastes, que le soleil ne les a » jamais su forcer. Il est situé dans une vallée déserte, » où l'art en dépit de la nature, y fait loger le prin- » temps au milieu de l'hiver, ayant voûté toutes les » allées de lauriers toujours verds, pour les mettre à » l'abri des foudres du temps. Mais toutes ensemble » font un labyrinthe, à dessein d'y égarer tous ceux » qui s'y promènent, et, sans mentir, toutes les fois » que je m'y suis perdu, je n'ai jamais eu l'envie de me » retrouver, parce que mille plaisirs m'y tenaient » compagnie : mais sans y penser j'en trouvais à la fin la » sortie, où la tristesse m'attendait.

» Le jardin des parterres y tient encore son rang, » comme étant cultivé par un si savant jardinier, qu'en » toute saison celle des fleurs y est en règne. Les grottes » s'y laissent admirer à leur tour, étant animées d'un si » puissant artifice, qu'elles font jouer l'eau de toute » sorte d'instrumens, contrefaire le rossignol et se » déguiser en tant de formes et en tant de figures; » que je ne sais comment dire pour en exprimer le » plaisir. Ajoutez à tout cela le divertissement des » bêtes sauvages : je dis sauvages de nature; car de- » puis que les dames de l'Infante jouent avec elles,

» elles retiennent quelque chose de leur douceur, d'où » vient qu'elles ne sont plus farouches. »

Ni La Serre ni les écrivains cités plus bas ne parlent du canon que l'explosion d'un bateau de la Senne avait lancé devant le palais avec une petite fille assise dessus. Miraculeusement préservé de la mort, cet enfant fut élevé aux frais de l'infante Isabelle qui commanda en outre de placer le canon dans le parc avec une inscription. Je n'ai lu cette anecdote que dans le journal de feu J. B. Lesbroussart, mais ce savant raconte que ce fait incroyable eut lieu durant le siége de Bruxelles qui ne fut jamais assiégé du temps d'Isabelle.

Le sieur Coulon, dans son *Ulysse Français*, publié à Paris en 1643, se contente de traduire, dans le même style, la description de Gölnitz.

L'imprimeur Fricx, qui mit au jour en 1743, une *Description de la ville de Bruxelles*, est celui qui fait mieux connaître le Parc tel qu'il était alors.

On descendait du palais dans le parc par des jardins en amphithéâtre ; dans un de ces jardins on avait planté une vigne dont les ceps étaient venus de Bourgogne, mais on les arracha parce qu'on prétendit qu'ils dégénéraient, et on les remplaça par d'autres arbres fruitiers.

Le parc était entouré de murs avec deux portails, dont le plus beau, remarquable par sa vétusté, donnait sur la place de Louvain du côté du nord. L'autre était au midi du côté de la porte de Namur.

On y voyait en 1743 quantité de dains, de chèvres sauvages et de bouquetins très-familiers.

Une de ces dernières bêtes, dit Fricx, était d'une si grande voracité, qu'elle mangeait le tabac en poudre sans en être incommodée, et il y avait des jours qu'elle en mangeait plus d'une livre.

Il parut, il y a une trentaine d'années, une rapsodie stupide intitulée *Le Rimailleur Bruxellois*. On y trouve un prétendu poëme *en cinq rêves* sur les *Métamorphoses du Parc de Bruxelles;* le chef-d'œuvre est dédié

A toi le vrai doyen des bourgeois de Bruxelles!
Le voisin du Cracheur, le frère des Pucelles....

C'est le comble de la bêtise, mais les notes contiennent quelques faits ignorés aujourd'hui.

J'y lis que du temps que le duc de Bavière gouvernait la Belgique, il existait au parc un cerf que le peuple appelait Martin, et qui *badinait* avec ceux qui lui apportaient à manger. Un jour, en y gambadant, il fit peur à une béguine qui s'étant adressée au duc, provoqua ainsi l'ordre de tuer le cerf Martin et de ne laisser au parc que des biches qui disparurent, à leur tour, en 1770. *Le Rimailleur Bruxellois* assure qu'il existe une vieille chanson sur la mort de cet animal.

Les mêmes notes m'apprennent encore qu'Ixelles a été longtemps la promenade favorite du public de Bruxelles; qu'ensuite le beau monde revint au parc. Je me souviens que dans mon enfance, lorsque Barras habitait dans la rue royale et que mademoiselle de Walckiers traversait souvent ce quartier habillée en homme,

l'allée fashionable était celle qui est parallèle au palais du sénat et des représentans.

Je découvre enfin qu'en 1768, un M. de Rameau établit une filature de soie au petit parc, avec une plantation de mûriers, et qu'il y entretint des vers à soie ce qui prospéra jusqu'en 1772 que les changemens opérés dans la disposition des lieux le firent déloger.

Quelques détails assez piquans sur le parc peuvent se recueillir encore dans un livre intitulé : *Bruxelles, les palais de Laeken et de Tervueren, par un vieux belge*, Bruxelles, Stapleaux, 1824, in-12.

J'en extrairai cette historiette que je ne garantis pas.

« Ami lecteur, avez-vous connu cette fameuse comtesse de Schoenfeld qui s'amusait quelquefois à casser la tête de ses postillons d'un coup de pistolet, lorsqu'ils n'allaient pas assez vite à son gré? si le nom de cette héroïne n'est point arrivé jusqu'à vous, si vous n'avez pas eu le bonheur d'admirer ses grâces cavalières, je vais vous faire faire connaissance avec elle. Imaginez-vous une femme déjà âgée, de taille ordinaire, maigre, la tête surmontée d'une coiffure élevée d'un pied et demi, bien pommadée et poudrée, les joues enluminées d'une épaisse couche de rouge et de blanc, les yeux étincelans, vous aurez alors une légère idée de cette divinité. Ma comtesse aimait de préférence le Waux-Hall (bâti par Bultos), et venait s'y installer vers le soir, suivie d'un domestique portant sous le bras une cassette contenant des papiers et tout ce qui est nécessaire pour

écrire. A son arrivée, on lui préparait une table sous les arbres, des glaces, des liqueurs; la précieuse cassette était placée à ses côtés, et *elle* étalait ses charmes dans un fauteuil. Avant de procéder à la lecture des poulets, dont, sans doute la cassette était pleine, la douce bergère tirait de ses poches deux énormes pistolets chargés, les posait sur la table, et malheur aux indiscrets qui osaient la *fixer* avec trop d'attention. »

FRÈRE JACQUES LE MINEUR.

P. 118. *M. Oudenboek...*

Ce bonhomme est incontestablement de la famille de M. Oldbuck, l'ami de Walter Scott, et dont le neveu occupe une petite place dans le *Dimanche* (II, 73-98); il descend, selon toute apparence, d'une branche de cette famille fixée en Flandre et qui a conservé ses goûts de bibliophile au milieu de bibliomanes tels que J. F. Verdussen, La Serna Santander, le chanoine-Major, Vanden Block, le notaire Nuewens, J. J. Vandermeulen, le capitaine du port d'Anvers Michiels, le comte Gasparoli, le baron de Crassier, Leclercqz, Mlle d'Yves, Van Hulthem, M. Lammens, P. J. Baudewyns, le docteur Vanden Zande, Dubois de Schoondorp, et cet excellent Van Bavière, secrétaire de la faculte de

droit de l'Académie à Bruxelles, qui, s'il avait été assez riche, aurait voulu posséder tous les livres et les posséder en plusieurs exemplaires pour les ranger dans de vastes galeries selon l'ordre des temps, des nations, des langues, des matières, des auteurs.

P. 134. *Matérialistes pratiques.*

Cette disposition à matérialiser la société a dicté dans un accès d'humeur, la boutade suivante, qu'il ne faut pas prendre au sérieux, et qui n'attaque pas véritablement l'utilité des nouvelles voies ouvertes à l'activité commerciale.

Les chemins de fer.

Près de Naïs quand je sommeille
D'où vient le bruit qui me réveille,
Et ces cris montant vers les cieux ?
Est-ce l'émeute exaspérée
Qui d'une main mal assurée
A tous vos trônes sans durée
Lance un pavé séditieux?

Est-ce l'orgie échevelée
Dont la démence calculée
Étale un désordre apprêté,
Ou bien cette impure allégresse
Qui, pour rechauffer sa bassesse,
Dans la boue à chercher s'empresse
L'or que la police a jeté ?

Non , j'entends des discours austères ,
Je ne vois que des fronts sévères
Mais inclinés par la douleur ,
Par une douleur vertueuse ,
Dont la plainte majestueuse
N'a rien de la verve fougueuse
D'une politique fureur.

A ces élans de la souffrance
Vont répliquer (faites silence !)
Des nains sur la pourpre exhaussés ;
Prodigues de vaines paroles,
Tous fiers de sophismes frivoles
Débités naguère aux écoles
Les voilà disant : — insensés ,

Insensés , par un deuil injuste
Vous troublez notre calme auguste
Et nos projets si beaux d'espoir.
Ingrats , vous oubliez sans cesse
Que , pour sauver votre faiblesse ,
Nous avons subi la richesse
Et la grandeur et le pouvoir.

Pas nous échappés à l'abîme
Ah ! pouvez-vous nier sans crime
Notre génie et nos bienfaits ?
Dans une piquante alliance
Nous confondons sans discordance
L'esclavage et l'indépendance
Et vous n'êtes pas satisfaits !

Et maintenant sous les montagnes ,
A travers les bois , les campagnes ,
Nous vous ouvrons mille chemins :
Dans le rail qui lui sert d'orbite
Le wagon court , se précipite,
Le temps semble voler plus vite ,
Le sud et le nord sont voisins.

Plus d'impuissante théorie ,
Nous n'adorons que l'industrie ;
Nous ne croyons qu'à la vapeur ;
Son haleine mâle et féconde
Seule fera mouvoir le monde ,
Et votre murmure qui gronde
Nous présage encor du malheur !

A nos gloires si combattues
Érigez plutôt des statues
Offrez et la myrrhe et l'encens... —
Éloquence hélas ! inutile,
Malgré la pompe de ce style ,
La foule restée immobile
Répond par de rudes accens :

— Loin vos cauteleuses chimères
Et vos dérisions amères ,
C'est trop enfin nous insulter.
Quels fruits a produits la doctrine
Que vous seuls proclamez divine !
Elle a créé l'homme-machine,
Fait pour vendre et pour acheter.

A lui les canaux, les chaussées,
A lui les faveurs empressées,
A lui les caresses de cour ;
Mais à notre cruelle attente,
Mais au besoin qui nous tourmente,
Au vague désir qui fermente
Et qui cherche à se faire jour,

Mais à l'altière rêverie
Qui veut recomposer la vie
Et sceler désormais l'enfer ;
Mais à notre libre pensée,
Par vos soupçons toujours froissée,
Par vos lois toujours menacée,
Suffit-il d'un chemin de fer ?

Sans doute, au jugement de l'auteur de ces strophes, il y a *doctrine* et *doctrine ;* nous serions fâchés, pour ce qui nous concerne, qu'il eût parlé de celle qui a eu nos premières sympathies philosophiques et que représentent des hommes aussi éminens que les Guizot, les Broglie, les Cousin, etc.

Je fus acquis à *l'électisme* dès qu'il fit son entrée dans le monde, et j'eus foi dans le *Globe.* Cette ferveur s'accommodait très-bien avec une vive admiration pour Lafayette. Notez pourtant que c'était en 1827. Il y avait deux ans que j'avais vu l'ami de Washington chez le comte de Tracy, le célèbre idéologue, et ne sachant pas qui il était, je l'avais peu remarqué, mais au mois d'août 1828, j'assistai au dîner annuel de la *Revue*

Encyclopédique. La *grande chaumière* du Luxembourg réunissait belle et nombreuse compagnie. Il y avait à table Casimir de la Vigne, Saintines, Jean-Baptiste Say, Lord Sidney Smith, le général Saldanha, le comte de Laborde, le mime Alexandre, des italiens, des allemands, des russes. Cela m'échauffa : j'improvisai quelques vers qu'on eût la bonté d'applaudir. Vers onze heures du soir on me conduisit rue d'Anjou-St-Honoré chez le général Lafayette ; j'étais avec un colonel suédois à qui la tête tournait de plaisir en songeant qu'il allait être présenté à l'homme dont on parlait tant. Les salons du *grand citoyen* étaient encombrés, on avait envahi jusqu'à sa chambre à coucher. Un des premiers objets qui attirèrent mon attention furent dans des cadres dorés, les *droits de l'homme* et le décret des États-Unis décernant à Lafayette le titre d'*Hôte de la République*. Après que j'eus salué Benjamin Constant, on me présenta au général à qui on avait préalablement montré mon in-promptu ; il me prit dans ses bras avec une cordialité qui m'attendrit et excita au plus haut point mon enthousiasme en louant chaudement mes vers. Ayant remarqué ensuite que je portais dans une bague le portrait du général Van der Mersch, dont je venais d'épouser la petite fille : *Bravo*, me dit-il, *mon ami, je suis ravi de savoir que vous teniez à cet illustre belge : je l'ai beaucoup connu, car nous chassions le même lièvre*. Je ne change rien à ses paroles. On gardera de La Fayette l'opinion que l'on jugera à propos, mais la bonhomie, la simplicité de ce chef de parti me paru-

rent admirables, et je ne pense pas que je puisse jamais les oublier.

La Fayette, ou si vous l'aimez mieux, monsieur le marquis Mothié de La Fayette, me rappelle une autre célébrité républicaine, mais dans un autre genre : Barrère que j'appelais toujours poliment monsieur le comte de Vieuzac, et qui se faisait nommer à Bruxelles M. de Roquefeuille, afin de garder une sorte *d'incognito*. Il demeurait au second, chez un tailleur de la place de la Monnaie, et occupait un appartement orné de trois ou quatre portraits de madame de Guibert, femme de l'auteur de la *Tactique*, portraits qu'il montrait avec un gros soupir et en s'écriant: *je l'ai tant aimée!* car un des traits caractéristiques de Barrère, était une sentimentalité fade; il y avait en lui du Dorat greffé sur du Robespierre : au demeurant le meilleur homme du monde. J'avoue cependant qu'il m'était difficile de comprendre comment le sanguinaire et fougueux membre du comité de salut public était devenu le mielleux traducteur de petits madrigaux portugais, et avait pu s'associer aux douleurs poétiques du Tasse !

Je ne crois pas que Barrère eût ses entrées chez Cambacérès qui tenait sa cour alors dans la *rue des Paroissiens*, et répondit un jour à un de ses flatteurs qui le qualifiait *d'Altesse sérénissime : dites tout bonnement Monseigneur*. Ces gens-là, il est bon de ne pas l'oublier, formaient la tête du parti libéral.

SÉJOUR DE LOUIS XI EN BELGIQUE.

OLIVIER LE DIABLE.

Ces deux morceaux, à quelques changemens près, ont été déjà insérés dans les mémoires de l'Académie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.







